

JEAN AJALBERT
de l'Académie Goncourt

MÉMOIRES SUR UNE TOMBE

Les
Amants de Royat

GÉNÉRAL BOULANGER
M^{ME} DE BONNEMAINS



ÉDITIONS ALBIN MICHEL



BIBLIOTECA CENTRALĂ
UNIVERSITARĂ
BUCUREȘTI

Cota 226669

Inventar 502992

LES AMANTS DE ROYAT

« .. Pelaudé à toutes mains, au
gibelin guelfe, et guelfe au gibelin... »
MONTAIGNE...

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

CHEZ ALBIN MICHEL

Auvergne.

L'Italie en silence et Rome sans amour.

Mémoires en vrac.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS :

ROMANS ET NOUVELLES

La Tournée. — En Amour. — Le P'tit. — Le Cœur gros. — Celles qui passent. — La Passion de Roland Garros. — Sao Van di. — Raffin Su-Su.

VERS, THÉÂTRE

Femmes et Paysages (Sur le vif, Sur les Talus, A fleur de Peau).

La Fille Elisa, quatre actes, tirés du roman de E. de Goncourt.

VOYAGES

Notes sur Berlin. — Propos de Rhénanie. — Lettres de Wiesbaden. — Les destinées de l'Indochine. — Les Nuages sur l'Indochine. — L'Indochine en Péril. — Le Maroc sans les Boches. — L'Heure de l'Italie.

MÉMOIRES

Mémoires à rebours. — Les Mystères de l'Académie Goncourt. — Clemenceau. — L'En-Avant de Frédéric Mistral. — Dix années à Malmaison. — Le Bouquet de Beauvais. — Les Cartons de Beauvais. — L'Indochine par les Français.

ACTUALITÉS

L'Affaire Dreyfus (Sous le Sabre, Les deux Justices, Les dessous du procès de Rennes).

L'Aviation au-dessus de tout.

Le Livre du Pays.

Le R-101.

Beauvais-Basse-Lisse.

82/89
A 29

JEAN AJALBERT

de l'Académie Goncourt

MÉMOIRES SUR UNE TOMBE

LES AMANTS

DE

ROYAT

GÉNÉRAL BOULANGER

M^{me} DE BONNEMAINS

Institutul Pedagogic de 3 ani Buc.
BIBLIOTECA



~~Institutul Pedagogic de 3 ani
BUCUREȘTI
Nr. inv. 92663
* BIBLIOTECA *~~

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
22, RUE HUYGHENS, 22 — PARIS

~~Institutul Pedagogic de 3 ani
BUCUREȘTI
Nr. inv. 3008
* BIBLIOTECA *~~

Biblioteca Centrală Universitară	
BUCUREȘTI	
Cota	226669
Inventar	502992

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

10 exemplaires sur Vergé de RIVES
numérotés de **I** à **X**

25 exemplaires sur ALFA
numérotés de **1** à **25**

*Droits de traduction, reproduction, représentation théâtrale
et adaptation cinématographique réservés pour tous pays*

Copyright 1939, by Albin Michel

A ANDRE BILLY,
homme de lettres

*Affectueusement, en témoignage de
haute estime littéraire, et de fidèle
amitié.*



JEAN AJALBERT AU TEMPS DU BOULANGISME
Dessin de J.-F. Raffaëlli

LES AMANTS DE ROYAT

I

— *Marguerite...*

— *Georges...*

Deux cris, simultanés, deux rugissements d'amour, comme il n'a pu en être poussé de plus farouches, en n'importe quel lieu, à travers les âges...

Il y a cinquante ans...

— *Marguerite... Georges...*

Il ne reste, en mémoire de cette passion effrénée, qu'une inscription, énigmatique, déjà, sur une pierre tombale, au cimetière bruxellois d'Ixelles.

MARGUERITE

19 DÉCEMBRE 1855

16 JUILLET 1891

A BIENTOT

G E O R G E S

29 AVRIL 1837

30 SEPTEMBRE 1891

AI-JE BIEN PU VIVRE DEUX MOIS ET DEMI
SANS TOI*Marguerite? Georges?*

Deux prénoms, si purement français, qui pouvaient entrer dans l'histoire, s'imposer dans la légende, si...!

Il faut être de l'autre siècle, pour ajouter les noms, — tant l'extraordinaire épisode s'est conclu en banal et sanglant fait divers. La Dame à l'œillet rouge, autrement poignante que la Dame aux Camélias — qui n'aura pas eu son Dumas Fils! L'irrésistible militaire, pour qui la France, quelques mois, a oublié les Trois Mousquetaires, — et devant qui l'Europe, l'Amérique s'étonnèrent, — prétendant et héros manqué, qui ne saurait animer désormais un roman d'aventure...

Pourtant... Tout de même...

Pourquoi cette entreprise, où je m'essaie?

— *Marguerite?... Georges?...*

C'est à Royat, l'autre été, que cela m'est venu, chez « la Belle Meunière », où, avant eux, après eux, j'ai occupé leur chambre, — et trois mois en 1895, où elle publiait son *Journal*. Je le savais par cœur, par tant d'entretiens, et quand l'on doutait

qu'elle eût pu l'écrire, je pouvais témoigner de ses qualités d'observation et de mémoire comme de sa verve primesautière... On lui prêtait des collaborateurs professionnels. Ils ont pu rédiger, mais sous sa dictée.

La Belle Meunière est morte, — en gardant le silence. Ma vieille amitié, qui autorisait bien des curiosités, ne l'interrogeait pas là-dessus. Dès la parution, comment ne pas reconnaître la rédaction du bon Chincholle, grâce à qui nous est conservé ce témoignage immédiat, le plus direct, le plus désintéressé. Tous les historiens, les publicistes de l'aventure boulangiste ont utilisé ces pages. Pas assez, trop anecdotiquement. C'est aux « Marronniers » de Royat, que la roue a tourné, broyant entre les bras de l'éternel féminin la destinée la plus riche de présent et d'avenir.

On ne voyait, on n'a dépeint que le Boulanger des tréteaux boulangistes... Pauvre fantoche quotidien, en regard de l'amant définitif.

Ce *Journal*, dans sa gaucherie, on l'a trop négligé... Moi, je l'ai entendu parlé, vu mimé, les scènes comme de la veille, par celle qui, jusqu'au dénouement, y avait tenu un tel rôle!

Je l'entendais en la lisant, et je la revoyais telle qu'au temps du boulangisme, dans l'éclat de la

beauté qui justifiait sa renommée, sur la trentaine comme Marguerite.

La Belle Meunière est morte, en 1935, à plus de 80 ans... J'ai continué (un demi-siècle d'habitude) chaque soir de septembre, où je fais ma saison, à m'arrêter « aux Marronniers »... Que de souvenirs. Tout à l'heure, j'ai voulu revoir les chambres... Vingt septembre... La semaine était lourde de menaces... Peut-être faudrait-il quitter Paris...

Je demande à visiter, à tout hasard, et la nièce, Mme Bourgoignan, héritière de l'établissement, — qu'elle n'a pas quitté depuis son enfance, — m'accompagne... La disposition des lieux n'a pas changé, à l'intérieur... Mais l'auberge s'est modernisée, — mobilier renouvelé, tout confort.

— La chambre du Général...

Me voici reporté à 1887 — l'affaire Schnœbelé où Bismarck donnait de la voix, comme Hitler, — où le « brave Général » symbolisait la Revanche, pour les masses...

Georges... Marguerite...

L'Idole de la foule, qui le dressait en sauveur de la Patrie :

*C'est Boulange, lange, lange,
C'est Boulanger qu'il nous faut.*

Boulanger c'était ce Georges, avec cette Marguerite, dans cette chambrette de campagne.

*Il reviendra
 Quand le tambour battra,
 Quand l'étranger menacera
 Notre frontière
 Il sera là.
 Et chacun le suivra,
 Pour cortège il aura
 La France entière.*

Pauvre France...

Mais la France ne savait pas, avec des cautions qui allaient de l'inventeur du Général républicain Clemenceau au créateur de la Ligue des Patriotes, Déroulède, des monarchistes avec la Duchesse d'Uzès et le comte de Paris à Maurice Barrès!

Boulanger, le boulangisme...

Nous n'en étions pas, au temps du Symbolisme, et du Théâtre-Libre, des poètes maudits, du vers libre, de Mallarmé et de Verlaine où la poésie immunisait contre le virus politique...

C'est par Royat que j'ai été intoxiqué...

J'ai vécu l'époque, j'étais dans la rue, au soir triomphal de Paris. Collaborant à la « Justice », j'ai suivi Rochefort, Pelletan, Lissagaray dans leurs joutes étincelantes, et je viens de lire et de relire...

Politique, d'abord, répète-t-on à tout propos...!

Amour, d'abord et toujours...

— C'est vous qu'il lui fallait, plaisantais-je avec Marie Quinton... Vous avez bien eu un petit quelque chose pour lui...?

— Voulez-vous vous taire...

Elle était à son arrivée à Clermont, dans son costume local le plus riche, sur quoi s'était peut-être posé le regard du Général, ancien ministre, relégué au commandement du 13^e Corps.

Elle en avait tressailli, dans son orgueil arverne. Mais la tête et le cœur étaient froids, — de nature et d'expérience : mariée à dix-sept ans, — bientôt la séparation, en attendant le divorce...

L'Auvergne n'est pas terre d'amour — de Vercingétorix à Pascal, — des cratères du Puy de Dôme aux plombs du Cantal, pas une remembrance féminine dans les replis de la vallée, pas une blanche apparition par les forêts de chênes ou les bois de châtaigniers, pas un fantôme de rêve aux sommets de lave glacée... Royat ne saurait faire exception! Station du Cœur? des cœurs usagés, où l'on soigne l'hypertension... Régime et régime, de la modeste pension au luxueux Palace... Seulement, il y a la « Belle Meunière », ses bosquets propices et ses chambres aimables... Une côte à monter, dure pour les cardiaques, vers le vieux village... Un doux abri, jadis sauvage, tout à l'heure encore romantique, au-dessus du bruyant et vif ruisseau de la Tiretaine...

L'Hôtel des Marronniers, où les gourmets vont

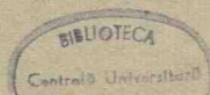
rompre la monotonie de la cure avec le « Coq au vin de Chanturgue », un relais discret pour les couples en partie fine...

Aujourd'hui, dans ce meublé de passage, le Soldat à qui se donnait le pays a renié l'honneur, déserté la Cause. Celui de qui l'on attendait qu'il franchit le Rubicon n'a fait que « sauter le mur ».

II

502992
« Pour l'amour d'une belle... » qu'un bleu de vingt ans, puni de salle de police, aille faire un tour nocturne en ville, qu'un sergent aux abois mange la grenouille, qu'un officier, dans quelque naïf égarement, s'empêtre aux rêts d'une savante espionne, on s'attriste et, pour juger, l'on penche à démêler les circonstances apitoyantes...

Mais Lui, en qui la foule a personnifié l'Honneur, pour nettoyer les écuries d'Augias du régime, hier, Ministre de la Guerre, qui a rendu confiance à l'armée, — le Général Revanche, dont s'inquiétait Bismarck, devant l'incroyable sursaut de l'esprit national redressé jusqu'au défi! A la chute du cabinet qu'il avait étoilé de son éblouissante trajectoire, au sortir du Parlement où il avait, comme tous ceux qui s'y pressent, contracté la fièvre incurable du Pouvoir, Lui, le Chef de la Grande Muette, il



ne pouvait plus se taire. Aussi, avait pullulé en lui le microbe de l'intrigue, dont il était ensemencé de naissance! A cinquante ans, il n'avait pas jeté sa gourme d'arrivisme. Un enfant! — qui n'était pas de force, ni d'adresse à se mesurer avec des champions entraînés aux stratégies électorales et aux combinaisons des couloirs. Dans le raz de popularité qui submergeait toutes les digues des partis conformistes, il ne doutait plus qu'il fût la bouée de sauvetage, le phare où s'éclairait l'espérance désemparée du pays. L'angoisse était ancrée chez les dirigeants de toutes les travées, de gauche ou de droite, sans boussole, sur une mer démontée. Bientôt, ils allaient se ressaisir, à la lueur des mal-adresses et des étourderies de l'apprenti sorcier, Gribouille qui se croyait Machiavel, avec son entourage de partisans-exploiteurs, dont le cynisme des appétits immédiats de la plupart l'emportait sur la loyauté des convictions et le désintéressement patriotique d'un plus petit nombre.

Ministre de la Guerre, — Boulanger — mis à pied, se taire? Il est en congé d'un an. Lui, se retirer? Quand tout conspire pour son apothéose, dans une propagande effrénée. On le pousse au coup d'Etat... Il protestera toujours de son souci de la légalité... Pourtant il cavalcade au Bois, il encourage les manifestations qui se multiplient par tout le territoire, pour sa participation au nouveau ministère...

*Il reviendra mon petit Ernest,
Par le Nord, le Sud ou par l'Est,
Il reviendra
Quand le tambour battra,
Quand l'étranger menacera
Notre frontière
Il sera là.
Et chacun le suivra,
Pour cortège il aura
La France entière.*

Le Général Boulanger est un danger. Il faut l'éloigner. Un décret l'expédie au commandement du 13^e corps d'armée, à Clermont-Ferrand.

On craint sa présence pour la revue du prochain 14 Juillet.

Partira! Partira pas...

Il part, le 7 juillet.

Ce départ de la gare de Lyon! Comment résumer! Le récit en occupe la moitié du numéro des journaux : Vive Boulanger, vive l'armée, à bas Grévy!

De l'hôtel du Louvre à la gare, ce ne sera qu'une acclamation de cent mille poitrines. Dans les remous de la foule, la voiture a peine à se dégager de la rue de Rivoli pour retrouver la cohue aux avenues de la gare. Tous les récits concordent. Prenons ça et là :

« Une autre foule immense s'est rassemblée à la gare... On dirait une grande fête populaire... Des

camelots vendant épingles, décorations, pipes, images avec le portrait du Général... Le train est assiégé... Vive Boulanger... A l'Elysée... Tous les wagons sont pleins — jusque sur la locomotive... Sifflet du départ... Personne ne bouge... Le train ne peut partir... Des milliers de personnes se poussent devant la locomotive.

« — Arrêtez le train...

« — Ne le laissez pas partir...

« — A l'Elysée.

« Il y a une marée humaine autour du train. On est tellement pressé, on a tellement chaud que c'est à se croire au Hammam... Tout cela crie : Vive Boulanger!... Partira pas!... Il y a du monde sur tous les wagons, même sur ceux des autres trains, sur les locomotives, sur les toits des bâtiments de la gare. On escalade la locomotive sur laquelle on colle tous les portraits, les chansons qu'on vend dans la rue. On écrit à la craie : Mort au ministère... Vive Boulanger!... Il reviendra... Dans son compartiment, le Général étouffe... demande à boire... Un employé va chercher des canettes de bière... Le verre, le verre... On se dispute le verre où il a bu... »

Il faut résumer :

« Messieurs, le Général est très oppressé par la chaleur, voudriez-vous le laisser descendre... » La police déblaie... fraie un passage vers une locomotive.

tive sous pression, qui emporte le Général rejoindre le train à Charenton.

Partira, partira pas...

Ce fut un crépuscule ham létique!

« To be or not to be? » Un soldat discipliné, malgré les apparences, dont les ambitions politiques se limitaient au maroquin ministériel.

— A l'Elysée, à l'Elysée...

Non, à Clermont, où l'expédie son ministère...

A Royat, où le rejoindra Marguerite.

Lui, un coup d'Etat! Les parlementaires se trompent, qui le redoutent, comme ses partisans qui l'escomptent.

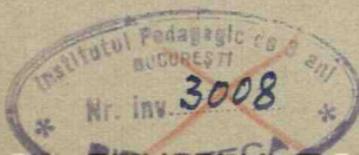
Au départ de la gare de Lyon va correspondre l'accueil de la capitale de l'Auvergne. Les siècles n'y ont pas vu un pareil déferlement d'enthousiasme depuis l'an 1055, où le pape Urbain II y prêchait la croisade :

Dieu le veult...

Comme alors, on y était monté de Limoges, descendu des puy s, accouru de tout le Massif Central, pour entonner le *Dieu le veult* d'aujourd'hui.

*C'est Boulange, lange, lange,
C'est Boulanger qu'il nous faut.*

Le Général commandant le 13^e corps doit-il se résigner à n'être qu'un soldat à qui les règlements



interdisent toute écriture publique, qui ne peut se déplacer sans permission? Il fait la navette de Clermont à Paris; il se confiera aux journalistes, se répand en récriminations contre ceux « qui lui ont donné le coup de pied de l'âne »; ou bien, il signe X des lettres où s'avère toute son intempérance de langage : sommé de démentir, il doit avouer : le Ministre en place lui inflige trente jours d'arrêts de rigueur.

C'est un déchaînement de l'opinion en faveur du persécuté — la couronne du martyr. Des arrêts de rigueur! Quelle humiliation déjà en regard des troupes et des inférieurs et des égaux hiérarchiques, que cette obligation de ne pas quitter la chambre. Puis, il y a le fait d'abandonner son épée, de la remettre à l'adjudant de service! dans ces appartements du Quartier Général dont les fenêtres s'ouvrent sur le ciel de Gergovie! Mais Boulanger a-t-il jamais songé à Vercingétorix — dans ce petit commandement du 13^e corps — le plus considérable de tous, pour qui se reporte aux origines de la Patrie française, dans ces basaltes qui furent le rempart suprême de la Gaule, qui seront toujours le bastion inexpugnable.

Ces arrêts de rigueur, ils ne feront qu'ajouter à la popularité du Général. On ignore le croc en jambes, le croc en cuisses, qu'il leur a donné. On le saurait, que cela ne ferait que renforcer le délire populaire. Le « bon tour aux gendarmes! » Et

pour l'amour d'une belle. Mais il n'y avait pas de géôliers à mystifier. Le prisonnier ne l'était que sous la garde de sa parole d'honneur...

Or, le Général, a sauté le mur...

Des mouchards inspectaient les parages, se sont relâchés depuis que le Général a cessé de se montrer. Et à cette heure de nuit! Et par cette pluie glaciale... Comment pourraient-ils éventer le projet d'une pareille escapade, sous leur filature...

Comment supposer, en outre, qu'il ira écheler derrière les bâtiments, à travers la cour, les jardins.

Enfin libre, — pour ces quelques jours à la chambre — comme ne se sentait pas Latude après trente-cinq ans de captivité...

Personne ne l'a vu, ne peut voir... Il ne courait pas, il volait par ces boulevards éteints et déserts, vers la voiture qui l'attendait (dont le cocher avait juré le secret!) pour le conduire, avec un officier complice, à l'hôtel des « Marronniers »... Personne ne doit savoir...!

Le mystérieux personnage a poussé la porte entrebaillée, gravi les marches deux à deux, — qu'était-ce après le mur!

De la chambre illuminée et fleurie, un cri a jailli :

— *Georges...*

L'aubergiste n'hésitait plus à ajouter :

— Boulanger...

sans y croire tout à fait encore...

Bouleversée, terrifiée, car elle avait lu les journaux, depuis cette entrée triomphale de l'été, — la Belle Meunière qui ne jeta jamais son bonnet par-dessus les moulins...

Des arrêts de rigueur, de ces gens de Paris...

Comme toutes les femmes, elle s'était révoltée; les arrêts de rigueur?

Elle avait lu :

Cette peine n'emporte que la privation absolue de sortir. On n'exerce aucune surveillance sur l'officier aux arrêts et l'on se fie à son honneur. Si la violation des arrêts de rigueur était contrôlée, ils seraient transformés en arrêts de forteresse, qui entraînent l'emprisonnement, sans préjudice de conséquences plus graves.

Et le journaliste d'ajouter :

Avec un homme comme le Général Boulanger, cela n'est pas à craindre. On peut n'être pas d'accord sur certains points, mais il est une appréciation sur laquelle personne ne varie : C'est que le Général Boulanger est homme d'honneur.

— Marguerite!

Marguerite...

C'était Lui, pressant la blonde Marguerite contre sa poitrine, lui fermant la bouche de ses baisers profonds, saccageant le satin et les dentelles, fourrageant dans la chevelure d'or où s'épanouissait un œillet rouge...

— Laissez-nous...

III

Le Général? Il était repéré, de face, de profil, de trois-quarts, sa photo à deux cent mille exemplaires.

Mais Elle?

Depuis huit jours, Marie Quinton était tarabustée de cette venue insolite... Dès septembre, la courte saison thermale s'achevait... Fini, des baigneurs, des touristes, — qui prolongent aujourd'hui les randonnées avec l'auto, de Vichy, du Mont-Dore, de Châtel-Guyon... Alors c'était un trajet, même de Clermont, pas de tramway... Il fallait une voiture...

Un soir, 22 octobre, deux messieurs en civil, que la patronne a vite identifiés pour des officiers, dînent, la font appeler :

— Pourriez-vous recevoir des pensionnaires, nous montrer les chambres...

— Il y en a deux à l'étage, mais sans cabinet de toilette.

— Ne pourrait-on en installer un, confortable,

dans les deux jours? Ce n'est pas tout... Nos amis ne doivent pas être reconnus... Il faut que personne ne puisse percevoir leur incognito... Pourriez-vous les servir vous-même, à l'exclusion de tout votre personnel?

C'est facile, en dehors de la vieille cuisinière Marie, et de la domestique Françoise, la Meunière n'est entourée que de sa famille, sa mère, sa sœur...

Quel est ce duo exceptionnel? La Belle Meunière en a vu passer des couples furtifs, ne demandant que l'accueil discret, — et ne tiquant pas sur l'addition... Mais, soudain, ce luxe de précautions... Des officiers en civil, comment son idée ne se fixerait-elle pas sur le Général Casse-Cœurs! C'est qu'on lui en prête des conquêtes. Ah! de ces Parisiennes! « Il les tombe toutes. » Ainsi en parlent les journalistes de Clermont et ces messieurs du Conseil Municipal qui étaient venus festoyer l'autre soir. Ils étaient renseignés. La dernière? une ingénue, du Théâtre-Français!

Marie Quinton essaie d'écarter l'idée fixe... Pourtant, à Clermont, elle a acheté la photographie de l'actrice... et s'occupe de l'installation requise pour ses hôtes mystérieux. Ah! elle ne lésine pas; on lui a fait entendre que la note était acquittée d'avance. La salle à manger de chêne qui ne comptait que la table, le buffet, les sièges coutumiers, s'agrémentait d'un piano. Partout des fleurs, des roses et des œillets... Si c'était lui?... Et la lumière à profusion,

des lampes et des lampes avec des abat-jour roses, la dernière nouveauté, à Clermont.

Mais surtout, le feu clair, l'antique feu de bois de châtaignier et de sarments... Le feu allumé du matin pluvieux à ce crépuscule où le vent souffle en tempête, annonciatrice d'une nuit glaciale...

Elle?

C'est ici que nous allons commencer à la connaître. Cherchez la femme? Les historiens du boulangisme l'ont trop minimisée, ravalant Marguerite de Bonnemains, l'assimilant aux passantes de l'alcôve, que, bourlinguant par colonies et garnisons, Boulanger prenait dans le tout-venant des bureaux et de l'office. C'est par elle que, perdu pour les souveraines ambitions, il allait se racheter d'un passé vulgaire du cœur et des sens, pour gravir aux cimes de la passion exclusive et totale, à la vie, à la mort...

La prompte nuit de l'arrière automne s'est amassée dans le creux où se lamente la Tiretaine, a gagné les hauteurs. Marie Quinton ne tient pas en place, et bouge-que-je-te-bouge. C'est à six heures que ses hôtes inconnus doivent déboucher par le chemin de la grotte... Elle sort, jette un regard sur la route... Tout est silence, solitude, obscurité. Non, les volets à claire-voie laissent filtrer des rais de lumière, qui dénonceraient la chambre habitée... Vivement, elle saisit des tapis de table opaques et

va les disposer entre les vitres et les persiennes. Il était temps. L'angélus sonne, à l'église, là-haut...

Les instants sont des siècles... Six heures, était-il convenu? Il n'est pas le quart... La porte est poussée... des pas montent... Une femme voilée... Un homme avec deux valises... Ce n'est pas Lui... C'est un quidam avec une longue barbe brune qui, ses fardeaux posés, sort, sans un mot à la dame, chuchote :

— Laissez la porte en bas entr'ouverte, jusqu'à neuf heures.

La Meunière le reconnaît sous cette fausse barbe : un des officiers en civil de l'avant-veille... Elle n'était pas au bout de ses étonnements...

Un coup de sonnette... On la prie d'ouvrir les valises — bondées de linge fin, d'objets de toilette, de vêtements, de falbalas... Marie Quinton n'a pas allure de femme de chambre, dans ses atours un peu scéniques et ses manières de patronne... On est entre femmes. On peut causer. Tout de suite, les confidences :

— Nous allons donc vivre chez vous, près de vous, quelques jours... Plus tard vous saurez qui nous sommes... Mais nous sommes venus vers vous, parce que nous savons qui vous êtes. Voulez-vous être mon amie?...

Une heure après, sonnette...

Pour Marie Quinton ce fut une apparition céleste!

L'auberge avait abrité de la beauté et de l'élégance : tant d'irrégulières aux dessous recherchés, tant d'adultère ou de galanterie! N'est-ce pas devant ces jeux de coquetterie éphémère que la sage et rusée royataise avait décidé de styliser sa robuste et saine beauté montagnarde sous le bonnet et sous la robe du pays, qui s'accommodent sans vieillir, de la brune épouse à l'aïeule aux cheveux blancs.

— Dieu! Madame que vous êtes belle...

Elle se tenait debout, au milieu de la chambre... Satin lilas, dentelles noires... corsage décolleté... Diamants et diamants, mais, surtout l'expression du visage, douce, très simple, presque virginale, un peu grave, tant de distinction, sur quoi les intimes du Général, la jugeront plutôt insignifiante.

— Dieu! Madame que vous êtes belle...

— Il faut être belle pour celui qu'on aime...

Elle demande l'indicateur des chemins de fer, de quoi écrire...

Car, Mme de Bonnemains, dans cette fugue, a toutes apparences à sauvegarder. Elle n'est pas libre, quoique séparée de fait, mais mariée encore, se soumet toute aux obligations mondaines... Elle est censément chez une tante bourbonnaise, recevra son courrier à Nevers, d'où elle répondra — des officiers faisant la ligne de Clermont à Moulins et retour pour assurer la liaison.

Huit heures, huit heures et demie...

Marie Quinton suit la marche des aiguilles de la pendule qu'elle a descendue de la chambre, pour en éviter le tic tac à ses pensionnaires... Le vent souffle et s'essouffle... Un chien aboie désespérément... Et rien et rien... Il n'est pas neuf heures... Enfin, neuf heures ont passé... Le roulement d'une voiture, qui stoppe. La porte s'entr'ouvre, une rafale menace d'éteindre la veilleuse, en haut de l'escalier... Deux hommes barbus, dont l'un monte avec une valise, glissant à celui qui s'éloigne :

— A demain, neuf heures...

Marie Quinton, sur le palier, a frappé...

— Entrez...

La chambre s'est ouverte, comme une grotte miraculeuse, où resplendissait Circé, avec les chairs blanches de ses bras, l'incantation de la voix indécible, les philtres inépuisables de l'éternel féminin...

Et Boulanger, le pauvre, n'avait rien d'Ulysse...

— *Marguerite... Marguerite...*

IV

C'est le soir, le soir fou d'une immense destinée possible qui s'abat aux bras de la femme fatale... Ils n'y pouvaient rien...² C'était écrit. Comme pour Samson, Tristan, Antoine, Abélard, Roméo et Dalila, Yseult, Cléopâtre, Héloïse, Juliette ne sont pas responsables du hasard qui les a voués au sort de trahir et de détruire.

Contre Boulanger, point n'était besoin de puissance ni de ruse. Il était incapable de résistance, sans ressort... Il croyait que *c'était arrivé*, sans avoir rien fait, guère plus que de paraître à l'heure propice, où la France cherchait un sauveur... Il avait l'allure, la carrure, ne doutait pas... Il croyait à son étoile, — une étoile filante...

Tout lui réussissait...

A cinquante ans, Général, Ministre de la Guerre, il avait eu son bâton de maréchal, — avant d'avoir

gagné la guerre, — acclamé, où qu'il se montrât, comme s'il ramenait la victoire en croupe sur son cheval noir...

« L'attente crée son objet », a dit Renan. La France vaincue de 1870 attendait. Elle avait espéré dans cette jeune République, qui ne lui avait apporté que des batailles de partis avocassiers, et ces expéditions coloniales, où pour quelque guet-apens réussi de pirates au Tonkin, l'opinion faisait de Lang-son un synonyme de Sedan! Déjà l'on clamait la « fin du régime » qui n'avait pas commencé...

Dès 1883, Jules Vallès, dans le *Cri du Peuple*, écrivait :

« Je ne souhaite de malheur à personne; mais, vraiment, le jour où, entrant dans la lâcheté du Parlement comme dans du beurre, un Général ayant un coq peut-être au lieu d'un aigle à son képi — qu'importe! — nous emballerait pêle-mêle : les socialistes, les radicaux et les tricolores, ce jour-là je ne pourrais m'empêcher de rigoler un brin de la penauderie de mes voisins poussés dans le panier à salade à coups de pied au derrière, comme en Décembre et se grattant la place avec un gros soupir. Une nation a besoin de l'idée ou du sabre, — du sabre qui empalera le Parlement. »

Le Sabre avançait, — qui ne serait pas tiré du fourreau. Le Général Boulanger ne voulait rien que de la fortune. Des campagnes électorales : un parle-

mentaire de plus, sans goût pour le risque personnel, dénué de tout cran pour l'aventure...

Pourtant dès l'âge de cinq ans, il écrivait à son père : « J'espère que tu me verras avec la croix d'honneur et Maréchal de France. »

Il ne dévia pas de ce programme précoce. Il devait être un brillant soldat, mais sans devenir le Chef : maître, axiome, religion ou prince des hommes! — comme écrira Maurice Barrès se ralliant « à l'homme élu par l'instinct populaire, — « le Général par qui naissent les grandes espérances » — dans ce numéro de la *Revue Indépendante* où notre camarade désertant le Symbolisme voulait toucher « un petit public, mais divin, d'ailleurs, les princes de la jeunesse » — qui ne voulut rien savoir...

Un brillant soldat...

Georges Boulanger était né à Rennes en 1837 de bourgeoisie bretonne. Le père gaspillant son étude d'avoué, devait finir dans les dettes, agent d'affaires besogneux. Du lycée de Nantes, condisciple de Clemenceau à qui il devra son ascension au gouvernement, il entre à Saint-Cyr, en 1854, dans les premiers rangs. Dans les tirailleurs algériens, deux blessures en Kabylie marquent sa bravoure au feu. A Magenta, une balle lui traverse la poitrine; en Cochinchine, c'est un coup de lance dans la cuisse, — soit deux fois rien, pour trois ans où il échappe au climat meurtrier, — soixante-dix survivants de

ses trois cents hommes, pour revenir capitaine, se marier, et être nommé instructeur à Saint-Cyr. Tout de suite, — ce passé, déjà! — par son allant, son endurance exemplaire, sa sévérité dans le service, sa bonté dans le privé, il gagnait les suffrages difficiles des aspirants à l'épaulette. Aussi, ses méthodes de travail, d'un ancien d'hier, qui n'avait pas moisie dans les bureaux, qui avait fait la guerre, partout où il y avait eu la guerre.

Juillet 1870...

Ce n'est pas en phrases réglementaires qu'il s'adresse aux Saint-Cyriens mobilisés : en les promouvant sous-lieutenants.

— Officiers en avant... a-t-il jeté...

Et il rejoint...

Commandant, lieutenant-colonel, resté jusqu'à la fin à la tête de ses troupes, avec une balle dans l'épaule droite; colonel, officier de la Légion d'honneur; la chance et la chance. Et, la plus heureuse de toutes, à la Commune quand, à la tête du 114^e, aux portes de Paris, il recevait cette balle au coude gauche. Pour ce, Commandeur de la Légion d'honneur, sans avoir eu à participer à la « répression »...

Le Colonel Boulanger n'a pas 35 ans — avec cette carrière militaire — qui peut amorcer une image d'Epinal : le brave Général.

Ce grade suprême, c'est par d'autres manœu-

vres... Que de démarches et de contre-démarches, — de la droite à la gauche — du duc d'Aumale à Gambetta. Général de brigade en 1880, il sera le chef de la députation militaire aux fêtes du centenaire de l'Indépendance en Amérique. Il y a un large drapeau allemand à côté d'un petit pavillon français sur le bateau du Potomac. Le Général n'embarquera pas qu'on ne l'enlève. Grave incident, il faut en référer au Président Arthur, qui hésite, s'incline. Victoire, et cela se saura en France, où le Général a sa presse dûment stylée... Elle se taira sur d'autres succès, intimes. Gentil Français! Les Américains ne s'en offusquent pas. Ce sont les Français qui soulignent: « Aux Etats-Unis, écrira le Président de la délégation, M. le marquis de Rochembeau, Boulanger personnifiait l'armée de la façon la plus heureuse. Les hommes admiraient la finesse de ses appréciations et l'étendue de son savoir; les femmes, sa tournure élégante et naturelle et la grâce de ses manières. A coup sûr, la France ne pouvait avoir de plus séduisant représentant de l'autre côté de l'Océan. »

La bagatelle! Le service n'en souffre pas.

En 1882, à la direction de l'Infanterie, il fera de bonne besogne, et, discours sur discours, reproduits dans les journaux, il faudra que nul n'en ignore...

De la rue Saint-Dominique à la rue de Bourgogne, quelles facilités, à longueur de poignée de mains.

Un Général Républicain!...

Les radicaux n'allaient pas laisser s'envoler l'oiseau rare... Républicain, voire anticlérical, qui faisait sienne la formule : « les curés, sac au dos ». Comment, le condisciple de Nantes, Clemenceau, qui s'est presque toujours trompé sur les hommes, n'aurait-il pas jeté son dévolu sur celui-ci.

Ministre de la Guerre...

C'est toute une histoire...

Mais l'ancien Ministre de la Guerre, Général commandant le 13^e corps de Clermont-Ferrand, aujourd'hui en rupture d'arrêts de rigueur, à l'auberge de Royat, peut-il se souvenir... A demain les affaires sérieuses...

Marguerite...

Pour la première fois, Elle sera à lui, une nuit toute, des nuits, des jours... Jusqu'à présent des rencontres furtives...

— Laissez-nous...

Une bonne heure après, sonnette, pour le dîner, que Marie Quinton servira dans la petite salle à manger voisine... Elle, en toilette du soir, comme à Paris... Et Lui a quitté son complet de laine marron, couleur de muraille, tiré de la valise, sa jaquette bleu sombre, son pantalon à rayures...

— Pouvons-nous dîner?...

— Oui, Monsieur.

Ils s'embrassent et s'enlacent.

— Monsieur... Ils ne sont pas reconnus!

La vie est belle. Les voilà, la voilà tranquille. Car Mme de Bonnemains est inquiète, elle ne peut s'absenter à sa guise, les fournisseurs, les domestiques, le monde, la médisance... Une jolie femme, seule, est plus étroitement surveillée, tenue à plus de circonspection qu'un Général, prisonnier de sa seule parole...

Entre deux bouchées, entre deux baisers, tout de même il réfléchit :

— J'ai été imprudent... J'aurais dû attendre une heure plus tard... Je n'y tenais plus... J'ai été sur le point de sauter du second étage, plutôt que de descendre l'échelle...

— Ne parlez plus de cela... Plus rien de ce qui n'est pas notre amour, Georges. — Soyez sage...

Marie Quinton a compris qu'elle pouvait se retirer, qu'ils ne mangeraient pas plus avant ce jour-là. Ils ne l'entendront pas plus sortir, qu'ils ne s'apercevaient de sa présence.

V

Ce matin, 28 octobre, le capitaine a remis une lettre, venue par quels détours pour Mme de Bonnemains.

Au déjeuner la Meunière est avisée :

— Nous partons demain.

C'est Mme de Bonnemains qui parle... Georges se tait... Georges qui ne peut croire qu'il lui faut redevenir le Général Boulanger... Et désormais le redeviendra-t-il, le Général du Ministère, de la Revue, de la Gare de Lyon... De quel regard consterné il suit les deux femmes qui, après ce déjeuner d'un œuf et d'un biscuit, emballent toute cette lingerie vaporeuse, ces robes de fêtes, ces bijoux princiers, tous ces falbalas comme en berne... Le drapeau arraché aux mains de l'ennemi ne lui serait pas un tel deuil...

Ce ne sont pas ici des phrases de roman. Il y a,

devant ces valises bouclées, l'effondrement d'un vaincu, et il n'y a pas à sourire des propos lamentables que lui prête le témoin de ces adieux, Marie Quinton, qui me les a répétés, bien avant de les confier à Chincholle, pour leur journal :

— Ange de ma vie... Je n'ai commencé à vivre que du jour où je t'ai connue. Le sort en est jeté... Il ne me sera plus possible de vivre sans toi... Les convenances, le monde? ma situation? Les honneurs, la popularité? Tu es venue, et j'ai appris que cela n'était rien.

Vanité, vanité, sentirait-il que sa popularité n'est que le vain assemblément de l'impopularité des autres.

Sans doute, il y avait au départ tout son allant personnel, tant de possibilités ignorées de ses inventeurs, surtout de Clemenceau, qui, à force d'orgueil méprisant, jugeait en gros les hommes du même gabarit. Sans doute il était en droit de se gausser de la majorité opportuniste et de la minorité fragmentée en bonapartistes et monarchistes à hue et à dia! Il ne faisait qu'un lot, jetait au même tas, son millier de collègues de la Chambre et du Sénat. Avec les parlementaires, il englobait les culottes de peau. Mais patriote indéfectible, hostile aux expéditions coloniales qui détourneraient nos forces des frontières de l'Est, il ne croyait à la revanche que par une armée républicaine. Mais des chefs? Il n'y avait pas le choix. Tous réactionnaires — et que les

élections de 1887, favorables à la droite, n'étaient pas pour détacher... Seul, Boulanger, en fièvre d'arrivisme avait vu clair, et que l'avenir était à gauche, et il y marcha jusqu'à l'extrême. De la direction de l'Infanterie au Ministère il avait étudié le terrain, où ses manœuvres ne furent pas d'improvisation. Lui, inventé par une foucade de Clemenceau? Mais c'est Boulanger, son condisciple du lycée de Nantes, qui a su se rappeler à lui et se proposer, le relancer jusque dans les bureaux de la *Justice*... Il est républicain, d'un rouge qui effraie le Président du Conseil, Freycinet et Grévy? Raison de plus pour l'imposer...

Le Général Boulanger, Ministre de la Guerre. Son ambition ne dépassait pas la rue Saint-Dominique...

De janvier 1886 à la Revue du 14 juillet, c'est une course à la popularité, comme il n'y a pas d'exemple de semblable réussite dans notre histoire...

« *A cet homme-là, tout lui réussit* », écrira Rochefort.

Certainement, la chance sinuait à toutes les lignes de sa main, qui aurait dû être usée tant il en prodiguait de poignées, à quiconque passait à sa portée, — mais une poignée qui n'avait rien de banal, avec le regard qui la soulignait, qui l'ajustait à chacun!...

Mais pauvres mots que la *chance*, la *veine* — sans la vitesse à les saisir, la patience à les dresser, comme des bêtes captives...

Boulanger n'était qu'un fantassin. S'il l'était resté? Le voit-on, bedonnant sur un tocard, devant les tribunes de Longchamp? comme certains avant et après lui? Il devint cavalier, par calcul et volonté, quoiqu'il n'en eût pas la structure physique, court de jambes, toute sa taille dans le buste athlétique, et pas un capitaine victorieux n'a été acclamé comme le Général Boulanger sur son cheval noir, ne faisant plus qu'un... De la volonté, il en avait encore, à cinquante ans, qui ne s'était pas écoulée avec son sang, par tant de blessures, sur maints champs de bataille... Et de l'intelligence et de l'énergie...

Ministre de la Guerre de Clemenceau (dont il eut tôt fait de secouer le joug partisan), et du pays...

Un ministre radical — les radicaux n'en voulaient pas plus. C'était le jeu, et *Boul, Boul* s'y prêta pour la première manche de cette partie, avec tant d'atouts, pour gagner la seconde, voire la belle...

D'abord metteur en scène, depuis Saint-Cyr.

— Il faut républicaniser l'armée! commande Clemenceau.

Des régiments de cavalerie, favorisés de bonnes garnisons aristocratiques, n'ont cessé de mani-

fester leur foi « au trône et à l'autel ». Ils passeront des châteaux de la Touraine au pays bas-Breton. Une loi des suspects? A l'interpellateur, le ministre, de la tribune où il s'impose par son premier discours, jettera :

— *Une simple question : sommes-nous en République, oui ou non?*

Les applaudissements sont vifs au signal protecteur de Clemenceau. Ils redoublent jusqu'à l'ovation quand le député, interloqué, laisse tomber :

— Je laisse l'armée juge.
et que le Ministre réplique :

— *Tant que je serai son chef, l'armée n'a pas à être juge, elle n'a qu'à obéir...*

Désormais, il a l'oreille de la Chambre et le Ministère Freycinet ne vit que de sa présence. Car il ne fait pas que parler, il agit. Il est à son cabinet dès le matin, y retourne après le dîner en ville, jusqu'avant dans la nuit; guère plus de quatre heures de sommeil! Il a eu vite fait d'abrégé la paperasserie et de déloger les vieux scribouillards qui s'y incrustaient. Place aux jeunes, et des jeunes à qui il inspire admiration et dévouement — jusqu'à la complicité — qui feront le guet quand il sautera le mur... C'est son futur gendre, Driant,

qui portera les valises de sa maîtresse à l'auberge de l'adultère...

Le Ministre travaillait, tout en menant la vie de garçon, avec garçonnisme achalandée : « N'est pas un homme qui ne peut user la chandelle par les deux bouts », se vantait Barbey d'Aurevilly. Pour notre coqueluche de Général, ce n'était pas vantardise, qui, avant de commencer sa journée, avait déjà couru le Bois à cheval, au lever du jour...

Le service de trois ans, l'adoption du fusil Lebel et de la mélinite, de nouveaux modes de recrutement et de plans de mobilisation, cent mesures qui faisaient écrire à un général anglais : « Il tient perpétuellement en haleine l'opinion française et essouffle l'opinion allemande. La France lui devra la réorganisation définitive de son armée. »

La France sentait son effort et comment l'armée n'aurait-elle pas adoré ce chef qui lui voulait tant de bien ? Il exigeait que le soldat fût nourri et couché décentement.

Une révolution que l'installation de réfectoires avec l'amélioration de l'ordinaire, servi dans des assiettes, le remplacement de la paillasse par le sommier. La permission de minuit, le repos du dimanche et, pour les officiers, l'unification des soldes, qu'ils fussent à pied ou à cheval... Bref, que le service militaire ne fût pas une peine, privative de tous les justes agréments de la vie civile, jusqu'au port de la barbe. Et les guérites aux trois

couleurs, entre lesquelles les factionnaires ne semblent plus des bagnards condamnés à un va-et-vient pénitencier, l'uniforme, aussi, transformé. Aucune démagogie. Il a des vues réalistes. Il a vécu de la vie du troupier, tout proche, aux colonies, et de l'officier pauvre, parmi les camarades, fils de famille et neveux d'archevêques. Pour les congés, il songera à les répartir selon les saisons, pour les travaux agricoles. Les sous-officiers mariés pourront coucher en ville, et c'est par la musique que les conscrits seront reçus à la gare... Une fête, l'entrée à la caserne, qui sera dédiée à un soldat glorieux, à une victoire. Eh oui, en avant la fanfare, à toutes occasions, pour les remises de décorations et, pour la capitale cocardière, pour Paris, le rétablissement de la revue du « 14 juillet », qui, sans cela, n'est rien, que la nuit des bistrotts, des bals sous lampions!

Popularité, ô femme. Le service de cinq ans, qui opprimait la masse, réduit à trois ans, d'un coup, à un an pour le volontariat (examen et 1.500 fr.), sans plus de dispenses pour les séminaristes...

— *Les curés, sac au dos...*

Aucune démagogie, ce Boulanger, dont les husards et les cuirassiers « faisant parade de leur hostilité comme d'un cachet de destruction, les uns se couvrant des services de leurs ancêtres, les autres

du ridicule travestissement de leurs noms », rail-
laient la roture. Sortant du peuple, il le sentait. Il
trouva, pour le dire, des accents émouvants, qui
dépasseaient les travées législatives...

C'est la grève sanglante de Decazeville, où l'ingé-
nieur Watrin est assommé, jeté par la fenêtre, sa
tête promenée au haut d'une pique. La Chambre
se divise : « Sus aux grévistes » à droite. Tempori-
sation, à gauche. Le Ministre de la Guerre est inter-
pellé de tous bords : « Il a submergé le pays de
troupes... »

Il répond : « Le Gouvernement a envoyé à Deca-
zeville un nombre respectable de troupes. Il a agi
ainsi pour protéger les meneurs contre eux-mêmes,
pour empêcher dans leur esprit toute éclosion
d'idées, de pensées de destruction qui pourraient
germer dans les cervelles des gens simples, se lais-
sant trop facilement conduire par leurs colères et
leurs passions. L'armée est donc à Decazeville,
immobile, l'arme au pied. Elle ne prend point
parti. Elle n'agit pas plus en faveur de la compa-
gnie que des mineurs. On a dit qu'il y avait à Deca-
zeville autant de soldats que de mineurs. Ne vous
en plaignez pas, car peut-être, à l'heure qu'il est,
chaque soldat partage avec un mineur sa soupe et
sa ration de pain... »

Mâle et clair langage, qui déchaînait l'appro-
bation du pays, de la caserne à l'usine fraterni-
santes...

Où, avec ce Boulanger, la République commençait à moudre la farine espérée... Mais « Boulanger »? On continuait de ricaner dans les salons mondains et militaires.

— Le Général « Pétrin » à la tête des dragons de France, des spahis d'Afrique...

Nulle plus que la vicomtesse de Bonnemains ne se montrait, hostile à ce parvenu qui allait refouler les prétendants et reconduire les Princes à la frontière...

— Sommes-nous, oui ou non, en République?...

VI

Des arrêts de rigueur, à l'ancien Ministre, au Général Boulanger...

De jour en jour, sa popularité ne peut que s'exalter de cette brimade politicienne. Les millions d'yeux de la France patriote sont tournés vers le Puy-de-Dôme! Des arrêts de rigueur, cela rend un son de torture, déjà, le fait que cette peine soit subie « en déportation dans les montagnes de l'Auvergne » semble en aggraver la dureté. Les montagnes de l'Auvergne vues de Montmartre par Rochefort, c'est l'exil dans les rochers les plus farouches du monde... La plainte bat dans les cœurs, la colère vibre aux lèvres de tout un peuple... La popularité :

La grande impudique

Qui tient dans ses bras l'univers,

Qui, le ventre au soleil, comme la nymphe antique,

Livre à qui veut ses flancs ouverts.

La popularité...

Le Général en a été saoulé de la Revue du 14 juillet sur son cheval noir, au départ de la gare de Lyon sur une locomotive haut-le-pied. Sans doute, la tête lui en tourne encore, de l'autre année de l'autre mois?...

— A l'Elysée, à l'Elysée...

Mais non! Il avait la discipline dans le sang... Soldat, il a rejoint son devoir...

Et voici qu'il a pu désertier l'honneur, sauter le mur, sans souci du risque, les arrêts de forteresse, son épée rompue, toutes les espérances de la nation anéanties.

Cela ne l'a pas empêché de ne pas dormir... Toute la nuit n'a été qu'embrassements, toute la semaine ne sera qu'un enlacement, à peine détendu pour le repas... Ils n'en savent l'heure que par l'intrusion de Marie Quinton, qui se lamente : les plats qui se figent, la truite du torrent, les perdreaux sous croûte, le coq au vin de Chanturgues, le gigot brayaude. Ils ne s'interrompent pas de s'étreindre, mêlés sur le même fauteuil, joue à joue, la barbe blonde dans la chevelure d'or. Que de peintures enflammées là-dessus, où il n'y a eu de témoin que la servante-au-grand-cœur, qui tremblait pour deux — et pour les millions d'êtres trahis à cette heure...

La popularité? La fugue (effarante par ce qu'elle décelait d'inconscience et d'asservissement à la

passion) montrait assez dans quelle ombre il la repoussait. Tous les soleils de l'ambition s'éteignaient aux flammes de la cheminée rustique, à la lueur raccourcie des lampes à pétrole, sous abat-jour roses, ou des bougies vacillantes. Tout un univers se consumait, comme la bûche finissante, entre les quatre murs de cette chambrette, au-dessus de la Tiretaine...

Tout ce passé, de la Cochinchine à la Tunisie, de Champigny à Turbigo, tant de cavalcades héroïques, de la cendre et de la cendre...

Tout cela, quoi? en regard de l'énigme des sens et du cœur, de l'amour qui s'ouvrait à lui... La Vie!... dont il n'avait connu que les représentations vulgaires, les touches exotiques, les passes de garnisons. Par la suite, la soumission des jupons subalternes au chef aux mains promptes, le mariage réglementaire... Et, subitement, à l'enfant du peuple, aux ambitions comblées, au mâle inassouvi et dont le cœur n'avait jamais joué, ce miracle total de la beauté sertie de toutes les élégances — et, pour son orgueil (n'avait-il pas souffert de son humble origine parmi tous ces cavaliers méprisants de l'aristocratie?) — ce titre, cette couronne comtale! Et puis, et puis, pour la première fois, la femme honnête, de tempérament jusque-là refoulé, convictions religieuses et conventions mondaines... La Vicomtesse Marguerite de Bonnemains, séparée d'un mari abject, dont le père même, le Général

de Bonnemains, flétrira la conduite, menant à son bras sa bru outragée devant les juges... La femme seule et à qui, sur la pente glissante de la trentaine, l'ombre même d'un faux-pas n'a pu être reprochée... Toute cette noble armature a craqué, au coup de foudre de la rencontre astrale...

— Georges...

— Marguerite...

Que l'on ne prononce pas les noms, que l'on efface l'actualité, et cela rejoint à travers les siècles la fable des amants légendaires.

Mais c'est de l'histoire d'hier, guère plus qu'un fait divers.

La popularité!

Pour lui, l'engouement innombrable des masses trainées à la queue de son cheval noir s'évanouit, le passé chevaleresque inscrit par tout son corps en cicatrices indéniables se décolore, la Patrie redressée en face de Bismarck, Marcelle, sa fille aimée, la terre, le soleil, plus rien n'est rien que de posséder le cœur et la chair de cette femme, plus rien n'est rien que de jouir et de jouir dans cette chambre close d'auberge, les fenêtres fermées, comme un cachot hermétique où ne pénètre que Marie Quinton avec le plateau des repas...

Il a bravé l'enfer pour s'enfermer dans ce paradis de luxure... Il faudra reprendre le noir chemin

du risque pour en sortir... Il n'y pense pas... Comme si cela devait durer toujours...

Aux plis d'une chair, à l'ondulation d'une chevelure, au gonflement d'une poitrine, à tout ce que l'on peut imaginer de tendre et de furieux aux abîmes de la sensualité, des heures s'écoulent et, quand Lui, du gouffre d'ivresse où sombre la raison, remonte à la réalité, c'est pour moquer :

— Des arrêts de rigueur comme ceux-là...

C'est Elle qui devient grave et qu'il s'efforce de dérider.

— Voyons, faites risette.

Mais Marguerite a peine à disperser ses inquiétudes. Les derniers spasmes croulés, elle est hantée par la terreur du péché. Elle tressaille aux cloches de l'Angélus de la vieille église voisine, qu'elle se fait décrire à quelque rare instant où Elle se trouve seule, dans la salle à manger, avec la meunière.

Et cette situation fausse, tous deux mariés... Fille, femme d'officier, pourtant ce n'est pas pour le Général en faute qu'elle tremble... Dans le vertige où Elle a succombé, Elle ne réalise pas la somme du danger... Mais Elle! Des domestiques aux fournisseurs, de ses relations à ses parents, que de feintes, que de simulations s'imposent. Lui a coupé, de par sa réclusion légale, tous rapports avec le dehors. Seulement, chaque matin, un officier d'ordonnance, comme en promenade, sans descendre de cheval, prend un café à la porte des

« Marronniers ». Comme les amants secrets, il ne doit être servi que par la meunière, qui, sur le plateau, lui passe des lettres à aller poster... à Nevers, à Moulins...

— Encore une nuit de chemin de fer, aller et retour, murmure le capitaine qui, pour le Général, irait au bout du monde, mais que n'amuse pas ces corvées dérisoires de la vicomtesse.

VII

Marguerite de Bonnemains était née Brouzet, mais avec de la fortune. Il n'y avait pas là de quoi regarder tellement de haut un Boulanger, comme de basse extraction. Elle n'était de Bonnemains que par son mari — de ces officiers de cavalerie qui se targuaient de mettre au pas ce Ministre, sorti de l'infanterie — Pierre de Bonnemains, fils du Général de cuirassiers, qui avait commandé une des charges de Reischoffen. Vicomtesse seulement par alliance, non sans un brin d'atavisme de noblesse d'épée, fille et petite-fille d'officiers. Son éducation sévère au couvent, sa distinction observée, sa beauté hautaine, son caractère distant suppléaient grandement au manque de naissance; il ne lui était pas besoin de parchemin pour se situer dans le monde. Le Général Boulanger! Chrétienne et qui le demeurera jusqu'à la tombe, comment ne pas

détester de toutes ses fibres ce parvenu sans religion qui arrachait leur robe aux séminaristes pour leur faire endosser la capote régimentaire : *les curés sac au dos!*

Cependant, même dans les salons les plus rigoristes, l'hostilité s'ébréçait... Sans doute, ce radicalisme rouge froissait les partis de droite, et cet anticléricalisme... Mais il fallait bien accepter que la réalité ne correspondait pas aux mots. Oui, à la Chambre, il hurlait avec les loups : « Vive la République », mais, partout le pays, c'était : « Vive la France », et il travaillait pour la Patrie. L'armée, il la renforçait, quand il voulait l'identifier avec la nation. L'armée, suspecte par en haut de faire corps à part, il la rendait populaire. Le Général Boulanger? Gallifet n'avouait-il pas que c'est ainsi qu'il aurait voulu être? Et le vieux Changarnier ne concluait-il pas :

— Il nous a refichu le képi sur l'oreille.

Les douairières pouvaient continuer à se roidir dans leurs préventions, la curiosité s'allumait parmi la jeunesse. Il faisait si jeune, le Général, avec ces yeux, ce sourire, cette prestance que pouvaient lui envier les capitaines, les lieutenants de sa suite, à ses sorties quotidiennes, alerte et souple, le plus éveillé de tous, après quatre heures de sommeil, pour les journées les plus lourdes et des soirées souvent... légères! Comment ne pas se

retourner à son passage dans ses galops au Bois, où les amazones se pressaient de plus en plus nombreuses et matinales?... On voulait le voir. La vue n'engage à rien, et, après, on s'avouait que le « populo » n'avait pas si mauvais goût. La tentation s'aiguissait de l'approcher. N'y aurait-il pas moyen de s'entendre? Ne serait-il pas plus habile d'essayer, que de verrouiller les portes?...

Le beau militaire! Mme de Bonnemains en avait tâté pour son malheur! Mariée en 1874, à dix-neuf ans, séparée de corps en 1881? Tout de suite, son mari avait démissionné, pour mordre plus tranquillement à la dot, joueur et débauché, d'une conduite si bassement scandaleuse. Ce n'était pas ce qui se colportait de la vie privée du Ministre qui pouvait lui attirer les sympathies de Mme de Bonnemains. Elles devaient aller de préférence à l'épouse victime, dont la vie bafouée avait été la sienne. Avec la consolation de ses deux filles, au moins. Eh oui, on la disait ennuyeuse, confite en religion, une rèche femme honnête, quoi. Cela était-il pour faire excuser Boulanger... Passe encore pour le Lieutenant, le Colonel. Mais le Général, le Ministre de la Guerre...

Ce n'étaient pas ragots d'antichambre; il l'a écrit :

« Ma femme ne m'était plus rien. Nous vivions côte à côte comme deux étrangers qui ne restent

l'un avec l'autre que par une convention tacite, pour les convenances, pour le monde..., dans ces conditions, il fallait bien que je cherche ailleurs. Je me suis mis à courir le cotillon, à papillonner de la brune à la blonde, à voltiger de fleurs en fleurs, en m'attardant à peine à celle-ci, davantage à celle-là et en trouvant cette autre tout à fait exquise, mais sans qu'aucune ne m'enivre vraiment de son parfum. »

De la femme de chambre à la petite fonctionnaire, tout lui était délice, amour et orgue. Car il y eut les garnisons où il édifiait les bien-pensants par sa régularité à la messe et suivant les processions.

Au hasard, une aventure moins banale que celle de commis-voyageur, qu'il collectionnait de son aveu, d'une saveur vigoureuse, mais sans l'ivresse du parfum décisif...

C'était à Valence, avec la comtesse de Trèmes, une jeune toquée, toute en extravagances. Les hussards étaient sa chose. A quinze ans, elle se costumait de leur dolman. A dix-huit ans, dans une prise d'armes, elle aurait revêtu l'uniforme d'un sous-lieutenant et défilé à sa place. Peut-être exagérait-on. En tous cas, elle n'en était encore pas à une excentricité près. Le Général était renseigné. Il cherchait la rencontre. Elle aussi, intriguée de ce que contaient les hussards reçus au château. Au premier croisement de leur chevauchée, ce fut l'invitation à dîner et l'hospitalité pour la chasse du

lendemain. Une tablée nombreuse et choisie de tous les hobereaux du voisinage, des vieillards gourmés, de la jeunesse rompue au train de la maison. La petite comtesse donnait le branle, lançant des boulettes de pain saucé à son vieux mari, lui criant entre deux gaudrioles :

— Qu'en pense le cocu ?

Au salon, ce fut plus osé encore, à faire rougir la dame de chez Maxim, mais elle n'était pas née. La comtesse s'interrompait d'accompagner la romance d'un Capsul de préfecture en attaquant le refrain du jour :

*J'ai un^o pied qui remue
Et l'autre qui ne va guère,
J'ai un pied qui remue
Et l'autre qui ne va plus.*

Mais de l'un et de l'autre, fort allègre, elle sut gagner la chambre du Général, qui n'avait pas fermé la porte. Et cela dura tout un hiver. La petite comtesse se croyait tout permis du haut de sa branche — qui plia. C'était dans une garçonnière en ville, c'était, par des nuits de neige, dans un pavillon de la forêt, où il fallait faire entrer les chevaux, qui leur disputaient la flambée de bois, allumée de leurs mains... Un hiver où Boulanger joua l'amoureux romantique... Dans son entourage, on le voyait s'affiner, devenir « peaufin ». La

savonnette à vilain. Il fallut se quitter. On doute que, dans la suite, la petite folle ait pu retrouver un gars de cette envergure, et dont elle ne soupçonnait pas qu'il fût par ailleurs tellement au-dessus de sa soldatesque garnisonnière... Lui, c'est de là qu'il partait, en 1881, comme chef de la mission militaire au Centenaire de l'Indépendance des Etats-Unis, où les Américains n'allaient pas l'étonner, après cet apprentissage de haute école nobiliaire.

C'est ainsi, de plus en plus *dessalé*, qu'il était revenu à Paris, à la Direction de l'Infanterie, sur le chemin du Ministère, où Mme de Bonnemains ne voyait que l'abominable exécuteur des basses-œuvres de Clemenceau; l'expulsion des Princes...

Non, Marguerite de Bonnemains n'entendait pas sans une aversion irréductible ses amies oublier que le Général de la Revue était l'homme qui mettait le sac au dos des prêtres, et faisait prendre la route de l'exil aux princes du sang, à un duc d'Aumale...

VIII

L'expulsion des Princes...

Le projet était dans l'air... Vraiment, les prétendants, tolérés sur le territoire de la République, en prenaient à leur aise, des orléanistes et des légitimistes aux bonapartistes... Ce n'étaient que provocations sur manifestations... Ainsi, le 15 mai 1886, Mgr. le Comte de Paris mariait sa fille, la Princesse Amélie, avec le Prince Charles de Bragance, héritier de la couronne du Portugal. Réception grandiose, mobilisation fastueuse et bruyante : « On a vu dans cette soirée, insinuera le *Figaro*, le personnel complet d'un grand gouvernement, avec ses princes, ses diplomates, ses pairs, ses députés, ses conseillers d'Etat.

L'expulsion des Princes...

Jusqu'à présent, c'est dans les livres et les journaux que j'ai repris les faits, à quoi mon récit

n'ajouterait qu'une interprétation arbitraire... Désormais, j'allais connaître plus ou moins directement de l'aventure, intime ou publique... Ainsi, puis-je m'étonner de tant de commérages autour d'un acte politique, qui ne suscita d'ailleurs qu'une émotion mitigée dans le pays. On comprenait que la République, encore débile, songeât à se fortifier et, menacée, à se défendre... Voici la loi du 23 juin 1886 « qui interdit le territoire de la France aux chefs des familles ayant régné et à leurs héritiers directs... Il pourra être interdit aux autres membres de ces familles qui, en outre, ne pourront entrer dans les armées, ni exercer de fonctions publiques... ».

En conséquence, radiation des cadres du général Duc d'Aumale, du général Duc de Nemours, du colonel Duc de Chartres, du capitaine Duc d'Alençon, du colonel Comte de Paris, du général Prince Murat...

Protestation du Duc d'Aumale. Il sera expulsé! Interpellation à la Chambre! Ces mesures de force, où Boulanger est étayé de Clemenceau, ne vont pas sans bruit. Mais, le lendemain, c'est le 14 juillet, la Revue, où les acclamations et les chants en l'honneur du brave Général couvriront tous échos de l'échauffourée parlementaire.

L'expulsion des Princes...

Boulanger, Clemenceau, Léonide Leblanc...

J'étais à la *Justice* en 1886, la grande année du boulangisme, au journal de Georges où m'avait introduit son frère Albert, mon camarade du Palais... J'ai écrit là-dessus « un Clemenceau », sans un mot d'allusion à la politique ardente de l'heure, où l'accession du Général Boulanger au Ministère de la Guerre marquait une étape des radicaux vers le pouvoir.

On ne les voyait guère...

On? Gustave Geffroy et la rédaction littéraire, dans la salle de rédaction où se rencontraient écrivains et peintres, de Mirbeau, de J. H. Rosny, Pol Neveux, Georges Lecomte, Léopold Lacour à Rodin, Toulouse-Lautrec, Carrière, Raffaëlli, et des amis, Paul Gallimard, Joyant...

Eux, Clemenceau, Pelletan, Laguerre, Pichon, Millerand... Ils étaient à la Chambre, d'où ils arrivaient dans un tumulte bouillonnant. Les portes claquaient, des voix s'engouffraient, un brouhaha de réunion publique, la séance continuait...

— Les voilà, soupirait Louis Mullem, l'ineffable secrétaire de rédaction...

Enfin, cela s'apaisait vers les heures du dîner, variables avec les événements... Sept, huit, neuf heures...

Un instant, la voix de Clemenceau, son pas martelé ébranlaient le paisible cabinet.

— Eh bien, Monsieur Mullem.

— J'attends Camille pour la une...

Invariablement...

Les chroniques étaient là et les trois quarts du journal, à coups de ciseaux dans le *Temps*.

Mais Pelletan! La « Une ».

— Vous allez l'avoir, je sens ça d'ici.

C'était un garçon qui montait le pernod du leader, l'absinthe pas méchante dans laquelle allait se déverser toute la carafe d'eau... Cet apéritif, avec des bocks, toute sa boisson, je crois; plutôt sobre...

Parfois, pas assez souvent, il nous rejoignait, dans le bureau de Mullem, où s'étalait au mur la pancarte :

« On est prié de ne pas parler politique. »

Quel enchantement, cette conversation de lettré passionné, qui savait à peu près tout Hugo, quand s'y mêlait Edouard Durrauc, aux formules décisives, qu'il jetait aux politiciens professionnels :

« La République, qu'elle était belle, sous l'Empire. »

C'était de lui, non d'un autre.

Et l'on revenait à minuit — l'heure quotidienne de Clemenceau — sortant de l'Opéra, des Français, en habit, gilet blanc, le haut-de-forme sur l'oreille,

le *viveur*. A lire quelques biographes : un noceur à faire la pige au Général.

Ses familiers, nous ne l'avons jamais vu de la sorte. Qu'il ne cachât pas ses liaisons avec telle cantatrice, avec telle comédienne célèbre, plus tard avec la femme de tel ambassadeur, oui, mais il ne les publiait pas dans les avant-scènes de théâtre et les restaurants en vogue. Il y avait du puritain en lui, et souci des contingences. Enfin, dans l'amour, il exigeait de l'esprit — et celles qu'on lui prêtait en étaient dépourvues... Dans le cours de sa vie publique d'alors, où toutes ses heures étaient distribuées, on ne voit pas que rien ne l'ait dérangé de ses disciplines, de sa gymnastique matinale à sa douche méridienne, de sa présence à la Chambre, à la Justice, de ses vacances en Vendée. Ni le cœur ni les sens n'ont empiété sur la tête, ni débordé sur son moi politique... Ainsi fut-il là en 1914, au bout de la vie la plus accidentée, pour être l'homme de la Revanche, quand le général galonné de ce nom dix ans plus tôt devait succomber à la passion, tournée au tragique...

L'expulsion des Princes, décidée par Clemenceau, pour une humeur de jalousie, à propos de Léonide Leblanc, dont il n'acceptait pas le partage avec le Duc d'Aumale, a-t-on pu lire.

Dans le même temps que je signalais Enjolras — le pseudonyme dont il m'avait affublé — des A

Paris et ailleurs (n'ai-je pas lancé la rubrique), j'étais, avec vingt poètes et peintres, un familier de la rue d'Offémont, l'hôtel de Léonide. Tout le jour, chaque jour, à peu près, nous savions sa vie et, pour la nuit, il y avait le veilleur costaud, le peintre René Gilbert... Elle, dans la quarantaine, éblouissante, Porel l'engage pour reprendre *Henriette Maréchal* à l'Odéon... Qu'a-t-elle besoin de remonter sur les planches, n'est-elle pas largement entretenue, le Prince devait bien faire les choses? Et la spirituelle comédienne de répondre :

— Non, non, les d'Orléans en sont encore au prix de 48...

Probablement, le Duc d'Aumale l'avait, un temps, écartée du théâtre et du demi-monde, où elle tenait, avec Alice Regnault, une place princière. On lisait dans les « Jolies actrices de Paris » : « Une personnalité étrange, de l'intelligence, qui est presque du talent, de l'excentricité qui est presque de l'humour, du bagout qui est presque de l'esprit... Un jour, la bonne qui l'accompagne au théâtre avoue qu'elle va devenir mère :

— Comment, vous êtes enceinte, et de qui?

— Madame, c'est le pompier.

— Quel pompier?

— Madame sait bien... Celui du théâtre.

— Mais, malheureuse, on en change tous les soirs.

Léonide, dont les aventures avaient égayé le Second Empire.

— Placez-la sur le Mont-Blanc, disait un méchant, elle y sera encore très accessible.

De son hôtel à l'Odéon, à son île de Meulan, tenant table ouverte, une douzaine de familiers toujours là, peintres, poètes, comédiens, quelques-uns à demeure, l'été, à la campagne, il n'était guère question de Clemenceau, ni de Floquet, qu'elle traitait de mufles. Nous pensions qu'elle n'avait pas obtenu d'eux l'appui qu'elle avait pu escompter dans son ambition de débiter aux Français. Elle ne nous disait pas tout, évidemment, mais ces gros faits, ce serait étonnant que nous fussions seuls à les ignorer... La *grande aventure sensuelle* de Clemenceau! La dame n'aurait-elle pas fait fabriquer un duc de cire — genre Grévin — devant lequel Clemenceau devait se retirer quand il apercevait le duc penché sur une carte d'Etat-Major! La jalousie de Clemenceau qui aurait posé l'ultimatum — et, devant l'hésitation de l'intéressée, recouru à Boulanger — pour le débarrasser de son royal rival, de l'héritier de Condé. Le Général, malgré l'opposition de son Président du Conseil et du Président Grévy, signa l'arrêté d'expulsion. Ne gardait-il pas quelque rancune au Duc d'Aumale de l'avoir noté « officier très intelligent et d'avenir, mais excessif et mal élevé... » et, surtout, de la reconnaissance qu'il lui devait dans son avancement... Il avait

oublié sa lettre de 1880 ou ne pensait pas que le Duc pût s'en souvenir.

Le Colonel.

Monseigneur,

C'est vous qui m'avez proposé pour général, c'est à vous que je dois ma nomination. Je vous prie d'agréer l'expression de ma vive reconnaissance. Je serai toujours fier d'avoir servi sous un chef tel que vous et béni serait le jour qui me rappellerait sous vos ordres...

Le Général avait nié, contesté, puis avoué. Ce n'était pas reluisant... L'expulsion précipitée des Princes! Pourquoi cela nous aurait-il troublés? Chez Léonide? Ce n'étaient que des visites fort espacées! Le duc n'était plus de l'active. Pour la France, la popularité du Ministre ne devait pas en être ternie. Au Chat-Noir, Mac-Nab, d'un comique impassible, chantait :

On n'en finira donc jamais

Avec ce nom de... d... de Princes!

Bragance, qu'est-ce que c'est que cet oiseau-là

Faut-il que son orgueil soit profonde

Pour s'être foutu un nom comme celui-là...

L'expulsion des Princes, à la veille de l'horrible 14 juillet... Cet exécration Boulanger, qui faisait

tourner des cervelles, même dans son monde. Marguerite de Bonnemains ne pouvait comprendre! Elle en avait le haut-le-cœur, des colères à déchirer les journaux où, comme une obsession, la poursuivait cette photographie de bellâtre, à pied, à cheval, à la tribune de la Chambre, haranguant dans les banquets, recevant des bouquets et embrassant les petites filles aux inaugurations locales, avec son escorte de photographes entraînés à le surprendre dans les poses avantageuses d'un « m'as-tu-vu » incoercible dans son répertoire politico-patriotique.

IX

LE 14 JUILLET...

La grande journée de liesse nationale par les quartiers populeux; des drapeaux aux plus humbles fenêtres; des lampions et des orchestres à tous les carrefours; la foule répandue, dans l'ivresse de cette première fête de la République, depuis 1870. Commémorative de la prise de la Bastille? Non, rien de révolutionnaire. Pour la France, une reprise de confiance en soi, avec ce Général... La Bastille? Par cent mille, les habitants de ces parages ouvriers dévalaient à l'aube vers Longchamp, pour la Revue... Jusqu'ici, l'Armée, — on ne pouvait tourner que des regards assombris, que tendre des oreilles inquiètes vers ses défilés, ses musiques sans faste... La Guerre, la Commune... Ces drapeaux crispés de défaites. Or, voici que, pour ce 14 juillet 1886, ce n'est plus une armée en reconstitution,

avec des chefs attardés, dont on salue l'effort, sans plus. Il y a le Général populaire, — avec tout ce que le mot comporte d'irrésistible, d'absolu, de parade aussi, — pour qui un pays se ferait tuer. Un sergent de la compagnie où Léon Daudet accomplissait son volontariat ne lui disait-il pas : « Il est venu à la caserne. Il nous a raconté je ne sais quoi où il était question de la France. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai pleuré. Il m'aurait ordonné : Jette-toi sur ta baïonnette, je me serais jeté sur ma baïonnette. »

La *Revue*, par le Général Boulanger? Tant pis pour ceux qui avaient fui Paris et ses flonflons et ses saouleries et son orgie de « Marseillaise ». On ne pouvait, au lendemain, en croire les journaux. Cinquante ans après, à les compulsier, les comptes rendus en demeurent colorés de leur enthousiasme indescriptible.

Le Général Boulanger entrait dans l'histoire, sur son cheval noir, *Tunis*.

Battage, cabotinage, mise en scène? Les mots sont bas, pour une telle fantasia, incomparablement préparée.

Le cheval...

Il s'y était appliqué, depuis l'Ecole... Boulanger!
Un fantassin...

Un lointain grief de la « cavalerie ». Les husards de Valence ne digéraient pas de se voir sous ses ordres! Pourquoi pas un pékin? Le nouveau Général a senti la résistance. On va voir à quel four

le Boulanger se chauffe! « Il invite tous ses officiers à un déjeuner copieux, à la fin duquel il leur demande de faire un tour à cheval. Il prend la bête quelconque d'un adjudant, gagne le champ de manœuvres, franchit allègrement tous obstacles et entraîne ses convives au galop par la campagne. Ils n'avaient pas prévu cette fin de banquet, où il leur fallait s'avouer qu'ils avaient trouvé leur maître... »

Le cheval de la Revue? Il ne lui faut pas un canasson de manège. Il consulte des camarades experts et l'on achète l'animal, après l'avoir éprouvé à travers clairons, tambours et feux de salves, — de tout repos...

Je ne vais pas essayer de maquiller mes emprunts aux historiens de cette journée, ne sachant plus ce qui est de chacun en propre, tous ayant mêlé l'apport d'autrui à leurs souvenirs personnels. Tous les contemporains, de près ou de loin, ont été associés à l'événement, par des effluves irrésistibles. Comment être sûr, pour un Parisien, de n'avoir pas assisté à cette Revue d'apothéose, embrasée de soleil et d'amour national. De mon enfance à un trois quarts de siècle, aucun souvenir spectaculaire n'ébranle ma mémoire pareillement, entre les journées de la mobilisation d'avant 1914 et celle de l'armistice en 1918. Le Général fatidique ne rapportait pas de victoire. Il en portait tous les espoirs. Prodigueuse effervescence de cet innocent Paris. Je

n'y étais pas! Mais ces millions de portraits et de cocardes! Je n'y étais pas? Quel Parisien n'y était pas, avec ce chef-d'œuvre de la chanson de café-concert, répété par des millions de voix, après Paulus, ce soir-là, à l'Alcazar des Champs-Élysées?

A la Revue, Branthôme n'y était pas? Qui a pu la fixer ainsi :

« La revue du 14 juillet 1886 fut une féerie orientale, un immense ballet d'une cadence, d'un bariolage somptueux et barbare. Les acteurs étaient quarante mille soldats : infanterie, artillerie, cavalerie; le Président de la République; puis, dans les tribunes officielles, les belles madames et leurs messieurs; enfin, sur la pelouse en transe, la foule qui, ayant mangé du pain, de la viande et bu du vin, se tenait compacte et comme suspendue dans le tremblement de la lumière.

« Vers trois heures et demie, une tiède averse d'été ayant abattu la poussière, les verdure s'en trouvèrent exaltées et le parfum de la terre chaude et mouillée imprégna tout le paysage. Le soleil s'abaissa un peu à l'occident, vers les tribunes, et attaqua de rayons obliques ces deux masses : la troupe et le peuple.

« Alors, du côté de l'aurore, apparut sur son cheval noir le Général Boulanger. Fabrication de l'ingéniosité humaine, épanouissement dans la nature, chimère inconsistante de l'esprit? Dans tous les

cas, un être qui sembla construit dans l'air, uniquement par une vibration de couleurs les plus délicieuses, depuis la culotte de casimir rose, le dolman turquoise, traversé d'une bandoulière de moire amarante, jusqu'au bicorne à plumes blanches qui enfermait le bleu des yeux, l'incarnat du teint et la barbe dorée.

« Il y avait des canons qui tiraient des salves et des musiques militaires en marche, sous les arbres, quand le Général pénétra sur le terrain. Il était précédé d'un peloton de spahis et suivi, à vingt-cinq pas, d'une escorte inouïe, formée de quatre cents officiers, à la tête desquels marchaient quinze généraux et les attachés militaires étrangers. Les gens des tribunes battirent des mains et poussèrent quelques acclamations. Brisson, qui jouait les traîtres, le vilain, criait tout seul : « Vive Sausier ».

« Petit intermède d'un comique touchant : l'arrivée des Présidents de la République et du Conseil. Les gigantesques cuirassiers, en s'écartant, laissaient le gazon à deux vieillards pareillement menus et chenus dans leur habit noir et qui saluaient avec des gestes apeurés et circonspects.

« Chacun était à sa place, on allait maintenant entrer dans le vif de l'affaire et Boulanger allait jouer sa partie. Devant les unités massées, les chefs procédaient à la remise solennelle des décorations. Le Ministre de la Guerre galopait de tous côtés

dans la plaine. Il paraissait aller vers chaque corps de troupe; en réalité, c'était le moment de la vedette dans le ballet. Il se montrait superbe cavalier, bien posé à la française, le buste aisé, l'assiette en avant, les genoux descendus, jambes près, talons bas; il travaillait sans cesse sa merveilleuse monture. C'étaient des appuyés, des serpentines au trot écouté, des huit au galop rassemblé, avec changement de pied en l'air, des passages réguliers, étendus et brillants. Et tous ces exercices n'avaient pas la sécheresse, le fini que leur aurait donnés un professionnel. Ils étaient indiqués, esquissés avec finesse et très habilement inclus dans le prétexte militaire.

« Vingt musiques rassemblées commencèrent de jouer la *Marche indienne*, de Sellenick. Le Ministre de la Guerre se plaça de nouveau à la tête de son escorte d'officiers et, au petit galop, son cheval dansant, pour ainsi dire, à la cadence des cuivres, il défila devant le Président de la République. Au passage, lui et ses suivants saluèrent tous à la fois, d'un grand geste du sabre.

« Alors entra en scène le chœur qui, jusqu'à ce moment, avait observé le drame en silence. Une rumeur immense, un grondement redoutable emplit toute la plaine, entre les bois et le fleuve, et forma un grand cri jailli vers le soleil, comme une source ardente. La forte voix du peuple ne s'écoute jamais sans émoi, que la colère l'enflamme ou que la joie

la fasse rire. Mais, ce jour-là, on connut bientôt que ce chant, d'abord confus, tant sa puissance était grande, avait pour thème un enthousiasme d'amour. Toute la pelouse, rouge de couchant, hurlait : « Vive Boulanger ». Et la foule, les femmes pelotées, les hommes en chaleur, les garçons, les filles, tous saouls de la joie de se donner, brisèrent les barrières et allèrent s'offrir à cet homme. Farandole en délire, cortège exalté, ils le prirent dans leur chaleur charnelle, et, de Longchamp à la Concorde, par les Champs-Élysées, le portèrent sur leur cœur, sur leurs seins, lui et son cheval noir, dans la clameur de : « Vive Boulanger ! Vive Boulanger ! »

« Il faut qu'une ville capitale ait le ventre gorgé de nausées par la médiocrité morale et la laideur physique de ses gouvernants, pour se donner ainsi, en un instant, à un homme, à un inconnu qui n'a rien fait d'autre que de paraître. « Il sauta et il plut. » Les démocraties se donnent généralement des chefs qui ont la langue bien pendue et le galoubet très affilé; pourquoi ne rechercheraient-elles pas aussi volontiers un homme qui fût un joli garçon et qui montât agréablement un beau cheval ?

« Ce soir-là, à l'Alcazar d'Été, le chanteur populaire, le beau Paulus, dit en s'avancant sur la scène : « Mesdames, Messieurs, en l'honneur du 14 juillet, je vais avoir le plaisir d'interpréter pour la première fois devant vous une chanson qui me

paraît tout à fait de circonstance. » Et il annonça le titre : « En rev'nant de la R'vue ».

*Je suis l' chef d'une joyeuse famille
 Depuis longtemps j'avais fait l' projet
 D'emm'ner ma femm', ma sœur, ma fille.
 Voir la r'vu' du quatorz' Juillet.
 Après avoir cassé la croûte
 En cœur nous nous somm's mis en route
 Les femmes avaient pris l' devant
 Moi j' donnais l' bras à bell'maman,
 Chacun d'vait emporter
 D' quoi pouvoir boulotter-
 D'abord moi j' portais les pruneaux
 Ma femm' portait deux jambonneaux
 Ma bell'mèr' comm' fricot
 Avait un' têt' de veau
 Ma fill' son chocolat
 Et ma sœur deux œufs sur le plat.*

Refrain

*Gais et contents
 Nous marchions triomphants
 En allant à Longchamp
 Le cœur à l'aise
 Sans hésiter
 Car nous allions fêter
 Voir et complimenter
 L'Armée française.*

L'air était guilleret, entraînant, les paroles amu-



Portrait du Général Boulanger
par Debat-Ponsan (Salon de 1887)
Musée Carnavalet

Photo Bulloz



MADAME DE BONNEMAINS
d'après Photo Benque

Photo Bulloz

santes et bon-enfant. Dès le premier couplet, le public fit entendre quelques discrets applaudissements et même s'essaya, pendant la ritournelle, à fredonner le refrain. Paulus, satisfait, met son gibus au bout de sa canne, sa canne sur l'épaule, et en route pour le second couplet :

*Bientôt d' Longchamp on foul' la p'louse
 Nous commençons par nous installer,
 Puis, j' débouche les douz' litres à douze
 Et l'on s' met à saucissonner
 Tout à coup, on crie : Vive la France!
 Crédié, c'est la R'vue qui commence,
 J' grimpe sur un marronnier en fleurs
 Et ma femme sur l' dos d'un facteur;*

*Ma sœur qu'aim' les pompiers
 Acclam' ces fiers troupiers;
 Ma tendre épouse bat des mains
 Quand défilent les Saint-Cyriens;
 Ma belle mèr' pouss' des cris
 En reluquant les spahis;
 Moi, je faisais qu'admirer
 Not' brav' général Boulanger.*

Il ne fut pas plus avant. Au nom de Boulanger, les gens sautèrent sur les tables. Ce furent des applaudissements et des acclamations. Paulus fut obligé de reprendre vingt fois son couplet. Puis les spectateurs ayant fait l'achat de la nouvelle chan-

son, se répandirent dans Paris pour propager leur enthousiasme. Les uns s'en allèrent « chez Mabille », où l'on gambillait ferme, d'autres au « Jardin des Fleurs », d'autres encore, au Palais-Royal chez les « Frères Provençaux », où l'assistance était fort dorée. Partout, la représentation ou le bal en cours furent interrompus et quelque piston-solo ou quelque saxophone virtuose invités à déchiffrer « En rev'nant de la R'vue » que rabâchait tant bien que mal, un amateur, jusqu'à ce que toute la salle en délire, célébrât avec lui : « Le brav' Général Boulanger ».

Vive la France! Vive l'armée!

Et, vive Boulanger, jusqu'au surlendemain, où il inaugurerait, Avenue de l'Opéra, le Cercle Militaire, (Le Cercle National des Armées de terre et de mer, surnommé le « Pétrin »...) Sa voiture dételée, roulée à bras d'homme, jusqu'à son hôtel du Louvre, avec retraite aux torches, portées par deux escadrons de cuirassiers, encadrant des batteries de clairons et de tambours, et des musiques d'infanterie. Lui, en grand uniforme avec sa plaque neuve de grand officier, saluait de son chapeau à plumes la foule délirante, à la sortie.

— Vive Boulanger...

Ah! Mme de Bonnemains n'en pouvait plus, de dégoût et de répulsion pour cette idole de la canaille...

— Vive Boulanger...

Pendant que les gentils garçons de la cavalerie passaient de la claire Touraine à la sombre Bretagne, que les princes expulsés se dispersaient sur les routes d'exil, et que les séminaristes devaient répondre à l'appel de leur classe.

X

Ce fut la marche triomphale, accélérée, où le beau cavalier téméraire devait se briser les reins...

Quelle escorte compromettante, d'ambitieux et d'intrigants à tous crins, de politiciens en marge des partis, de courtiers véreux du journalisme en quête d'un produit à lancer, d'arrivistes à vendre et à louer, des honnêtes gens aussi, quelques-uns, — il faut bien des dupes, en toute entreprise... La foule ne s'attardait pas à discriminer... On se bat avec les armées et les Etats-Majors que l'on a. La Gloire du Chef, — qui, elle-même n'était cousue que d'espairs, — devrait de ses rayons tout le clinquant de son cortège...

Pourtant, la jeunesse se défiait... Du Quartier des Ecoles à Montmartre, du Vachette Symboliste au Chat-Noir de Salis, un étonnant sosie de Boulanger,

des étudiants aux poètes et aux rapins, — pas de recrues...

Je reprends mon petit livre sur « Clemenceau », grouillant de mes souvenirs de la *Justice*, de Geffroy et de Pelletan, à Millerand, à Pichon... Le nom de Boulanger n'y est pas imprimé... Je l'y ai certainement aperçu... Tout au long de son ministère, nous avons, dans ces bureaux, transformés en salle de réunions publiques, le tumultueux écho des séances de la Chambre, au retour du Patron et de sa cohorte.

— *Les voilà*, laissait tomber Louis Mullem; et il allait pleuvoir des comptes rendus de quoi remplir trois numéros, toutes actualités d'art et de littérature reculées, — politique d'abord, et ensuite, et toujours...

Boulanger, et son équipe... Laguerre, qui, tout à l'heure, faisait les tribunaux, à cette *Justice*, et que je retrouvai au Palais! Nous ne mettions pas en doute son intelligence, — encore moins son cynisme tout piaffant d'impatience. Quel plus brillant départ, qui fit au Palais une révolution. Le premier avocat-député, sinon en date, du moins par l'éta-lage et les profits des deux titres conjugués. Maintenant, on ne les compte plus. On compterait plutôt ceux qui ne le sont pas, ne l'ont pas été, ou ne se disposent pas à l'être. Mais il y a cinquante ans! Et député avancé, de la plus extrême gauche. Charmant, charmeur, avec un rare don d'insolence

native. Il fut bientôt la terreur des magistrats échaudés de ses reparties cuisantes. Un député, et à vingt-cinq ans. La magistrature assise en tombait à la renverse. Grand, mince, un joli visage, mais une joue où, déjà affleurait la rougeur de l'eczéma qui devait l'envahir, — la robe à peine boutonnée, une main dans la poche, il n'avait eu que le temps de passer au vestiaire, prévenu à la Chambre de son tour de plaider, — sur des dossiers qu'il n'avait pas ouverts. Ce n'était qu'improvisation audacieuse sur le thème laborieux de l'adversaire — où il se fourvoyait plus d'une fois, d'où il sortait toujours avantageusement, avec quelle impertinence cassante. Il se jouait des us et coutumes. Bâtonniers, Conseil de l'Ordre, juges, que lui importait ! Toutes les Chambres où il était inscrit voyaient leurs rôles chambardés par ses demandes de remise en remise. On n'était prévenu de sa présence fugitive que par celle de son lévrier qu'il oubliait parfois, attaché au pied d'une table, au bureau de tabac, en face de la grille du Palais... Alors qu'il fallait des années à l'homme de robe pour établir sa réputation devant ses pairs inflexibles, aux jeux furieux du Parlement, Georges Laguerre, prince de la tribune, reparaisait au prétoire, avec le prestige chaque jour élargi des vedettes politiques... Comment tout le vieux Palais n'aurait-il pas redouté l'influence de ce favori de la fortune, vers qui se tournaient les jeunes. Com-

ment, si pareils par l'ambition initiale, n'aurait-il pas capté les sympathies difficiles d'un autre prétendant au succès comme Barrès.

Georges Laguerre! Comme pour Boulanger, il y avait le dérèglement de sa vie privée, — mais cruellement affiché. Il avait ruiné, puis rejeté une cousine, sa première femme, pour épouser une actrice, l'éblouissante Marguerite Durand, féministe, créatrice de la *Fronde*, intelligente, et qui convoitait un premier rôle, plus retentissant que ceux où elle avait débuté à la Comédie-Française.

Tous les jeunes qui connaissions Laguerre, il nous séduisait, oui... mais Laguerre, second du Général, — cela ne nous était pas une garantie suffisante d'avenir...

Naquet, le bossu, le comte Dillon, brasseur d'affaires transatlantiques; dans le journalisme, Mayer, le directeur de la *Lanterne*, grossière officine d'anticlérisme, et ce Mermeix, dont on esquivaient l'inquiétante poignée de main, et fuyait le louche regard d'un œil à l'affût derrière la vitre du monocle emprunté d'Aurélien Scholl, pour faire *boulevardier*, une mèche à la Bonaparte sur le front plat, sa maigreur sanglée d'une redingote qu'il croyait à la Girardin, et qui était celle de Javert. Tout, de lui, suintait le policier. Un journaliste en perpétuelle quarantaine, dont on énumérait trop de vilains traits. Sans doute, il y avait d'honnêtes gens, Déroulède, qui crut avoir rencontré,

et pouvoir mettre dans la poche de sa houleuse redingote le Général qui mènerait « La Ligue des Patriotes » sur le Rhin. Toute une « Clique » disparate et équivoque ou chacun soufflait, ou raclait de son instrument à lui, comme le bateleur de la foire à la parade pour achalander sa baraque particulière.

Tout cela s'écrivait, se colportait des journaux aux salons. Comment l'aversion de Marguerite de Bonnemains n'en eût-elle pas été poussée jusqu'à la hantise, dans ce relâchement de ses amis et connaissances qui la raillaient de son intransigeance. Le Général et sa clique; mais à quoi, de quel cœur couvrant toutes les voix, Paris et la France allaient s'unir pour chanter en chœur :

*C'est Boulange, Boulange, Boulange,
C'est Boulanger qu'il nous faut.*

Bientôt, ce n'était plus seulement le beau Général de la Revue au cheval noir; il devenait le « Général Revanche ». Que les Français d'aujourd'hui, qui ont subi la fièvre de septembre 1938 sachent qu'en avril 1887 pareillement « il a été moins une ».

XI

L'affaire Schnœbelé...

Il n'y avait pas que le monde politique pour s'émouvoir de la popularité du Général Boulanger. L'Allemagne l'accusait de préparer la guerre. Tombé le ministère Freycinet, après onze mois d'existence (Déc. 1886), la force de l'opinion publique n'avait-elle pas exigé du nouveau Président du Conseil, René Goblet, le maintien du Général Boulanger...

Bismarck, comme Hitler, de la tribune et par la presse, menaçait. Le Secrétaire d'Etat en Alsace-Lorraine discourait :

— La situation actuelle comporte de gros dangers qui compromettent la paix... La paix est malade... Autour de son lit se pressent les médecins... et le public suit avec attention les diverses phases de la maladie. »

Au Reichstag, Bismarck opère lui-même :

— Pourquoi donc le Général Boulanger, s'il parvenait au pouvoir, ne tenterait-il pas la guerre?

Boulanger-la-guerre, s'éplorent les gouvernants timorés. Boulanger-la-Revanche, s'enthousiasme le pays patriote. Et le Général aux formules martelées pour l'opinion surchauffée de répéter.

— Si je voulais la guerre, je serais un fou. Si je ne la préparais pas, je serais un misérable.

Or, voici l'affaire Schnœbelé, suscitée par le Chancelier allemand :

Notre commissaire spécial de police à Pagny-sur-Moselle, le 20 avril 1887, est appelé de l'autre côté de la frontière par son collègue allemand, pour raison de leurs services communs. A peine sur le territoire allemand, il est assailli par deux agents, emprisonné à Metz. Une émotion intense étreint la France, gagne la capitale. Les diplomaties sont alertées, une enquête exigée, qui conclut à la faute, à la provocation allemande... Boulanger a tenu le coup, il a fait reculer Bismarck... La paix est sauve, c'est comme s'il avait gagné la guerre. C'est le Général-Revanche... Les partis s'agitent, et leur chef, de Freycinet, de Jules Ferry à Rouvier, à Pelletan, pour basculer le ministère Goblet; renversé en mai 1887... Et le général Ferron remplacera le « Général » — il n'y en a qu'un — à la rue Saint-Dominique...

La chute? Non; l'ascension encore. Mais, Boulanger n'est plus lui, tout à fait... Il a pu survivre à dix blessures des champs de bataille, en soldat, comme invulnérable... Il a désormais au cœur et au flanc la blessure incurable par où va s'écouler et se tarir tant de sang promis à l'histoire.

Marguerite de Bonnemains?

La femme fatale, qui aurait confisqué le Général à son égoïsme d'amante!

Il était aux cimes d'où il ne pouvait plus que dévaler. Clemenceau le soulignera bientôt à la Chambre.

Cette popularité est venue trop vite à quelqu'un qui aimait trop le bruit, ou qui, pour parler plus équitablement, ne le fuyait pas assez... Cette popularité a été servie par les événements d'Alsace-Lorraine qu'il ne dépendait pas de nous d'empêcher et qui ont douloureusement retenti dans nos cœurs. Ajouter que la presse allemande a systématiquement attaqué le Général Boulanger de sorte que les esprits superficiels ont pu voir l'incarnation de la patrie...

Ainsi, finalement, aurait-il pu apparaître à Mme de Bonnemains, quand le hasard se produisit de les dresser face à face. A la minute de dîner avec lui, la vicomtesse gardait toutes ses préventions

— anéanties d'un regard. Ce devait être la conquête immédiate.

Où la France, meurtrie de la défaite dernière, déçue par les luttes de partis, s'était livrée, avec des millions de cœurs, comment se serait refusée la créature vibrante d'âme et de corps, sans mère depuis son enfance, crapuleusement trahie par l'homme à l'heure même du premier don d'elle-même.

Pourtant, avec le Général cela aurait pu n'être qu'un épisode d'alcôve.

Une conquête éperdue, immédiate, — mais une victoire à la Pyrrhus, la défaite flagrante, où il tomba prisonnier d'un sort inéluctable... En se rendant à l'invitation banale, plutôt, de Mme de Saint-Priest, ni l'un ni l'autre ne pouvaient songer que leur heure sonnait, qu'ils engageaient l'avenir, sur une pente irrévocable...

Ce pouvait n'être qu'une fougade bien parisienne, et la seule version que l'on ait de la rencontre n'est pas d'un coup de foudre. Pour nos imaginations il y manque le recul. Dans la réalité le drame est autrement poignant que la coucherie d'Alfred de Musset avec George Sand! Et c'est plus près de Tristan et d'Yseult.

Enfin, voici l'accrochage accidentel (tel qu'il aurait été raconté par Mme de Bonnemains), — par l'intermédiaire involontaire d'une Mme de Saint-Priest, dont on n'a pu retrouver trace...

Une amie d'enfance, du même couvent, mariée aussi à un officier, — alors en garnison à Beauvais...

— Ma chère, ma chère, écoute... J'ai le ministre de la Guerre à dîner, jeudi... Je voudrais que mon mari soit nommé à Paris. Tu ne me vois à Beauvais... Je sais que tu détestes le Général... Mais c'est un service...

— Non, jamais...

— Alors, quoi, tu en as peur... On est près de le croire, à ta façon de manifester chaque fois que l'on prononce son nom, — sans le connaître... Quand tu l'auras vu, tu pourras en parler...

— Bien, à jeudi...

Quatre couverts, la maîtresse de maison et la vicomtesse, un parent et le Général. Tout autre que Mme de Bonnemains s'obstinait à l'imaginer. Athlétique et sportif, faisant jeune vers la cinquantaine, le teint chaud, cheveux châtain, moustache et barbe blondes tirant sur le roux. Et ce regard tellement changeant, doux ou dur, voilé, qui, dira Séverine, impossible à préciser, « s'estompe à volonté quand il plaît à la pensée de rester inconnue ». Était-ce là le persécuteur de l'Eglise et de l'armée? Il fallut de l'effort à Mme de Bonnemains pour tenir l'attitude qu'elle affectait naguère au sujet du ministre. Ce fut un duel léger où les attaques de la coquetterie féminine se brisaient sur un plastron de gentillesse amusée. Elle voulut se fendre à fond,

railler, ironiser sur la question féminine, toutes ces amazones qui devançaient le jour au Bois, pour l'y croiser...

La riposte fut prompte :

— Je regrette de ne vous y avoir vue qu'une fois.

Mme de Bonnemains fronça les sourcils, les yeux en interrogation!

— Oui, au Bois, où quand j'allais incliner la tête vers vous, j'ai été foudroyé du regard.

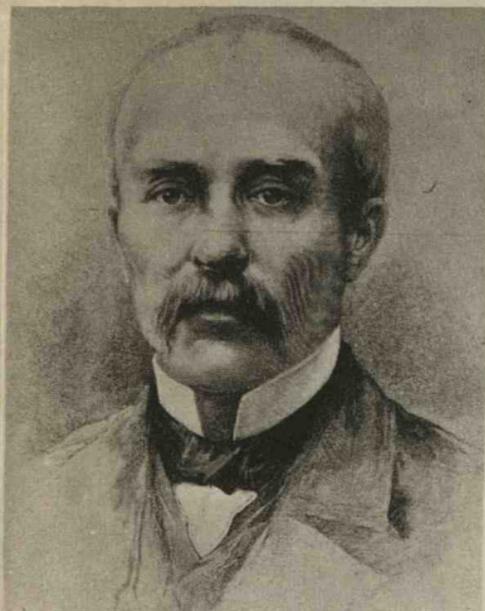
Elle n'avait pas oublié. Qu'il se fût permis cette œillade, — elle avait mis sa bête au galop. Comment la jugeait-il? Et cela s'était ajouté en grief personnel à son hostilité instinctive...

Or, cet adversaire était là, en force, en beauté, en gloire, tout simple, avec ces yeux où la duchesse d'Uzès devait lire « au fond une détresse immense... »

Au sommet de la fortune, en face de cette femme comme il n'en avait pas rencontrée de telle encore, Lui, — Elle dans la plénitude étale de ses vingt-huit ans, de ses sens et d'un cœur inoccupés, sous cette voix d'autorité et de caresse, la réaction fut électrique!

Le fait même, qu'ils fussent là, chez cette Saint-Priest quelconque, quémandeuse d'un changement de garnison pour son mari, Lui criblé de cent invitations par soir, — Elle butée, avec toutes ses préventions!

Eh oui, c'était écrit...



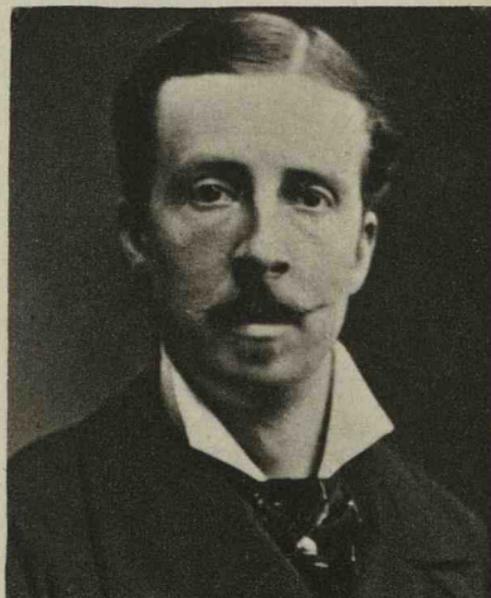
GEORGES CLEMENCEAU
d'après « L'Illustration »



CHARLES FLOQUET
d'après « L'Illustration »



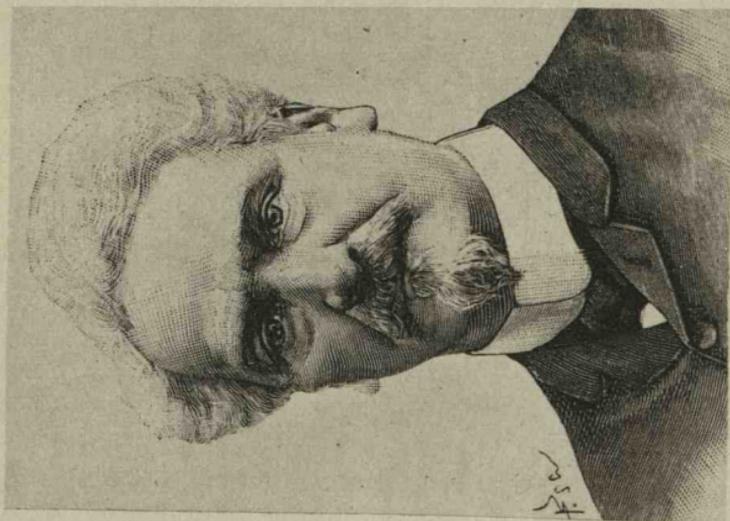
M. CONSTANS
d'après « L'Illustration »



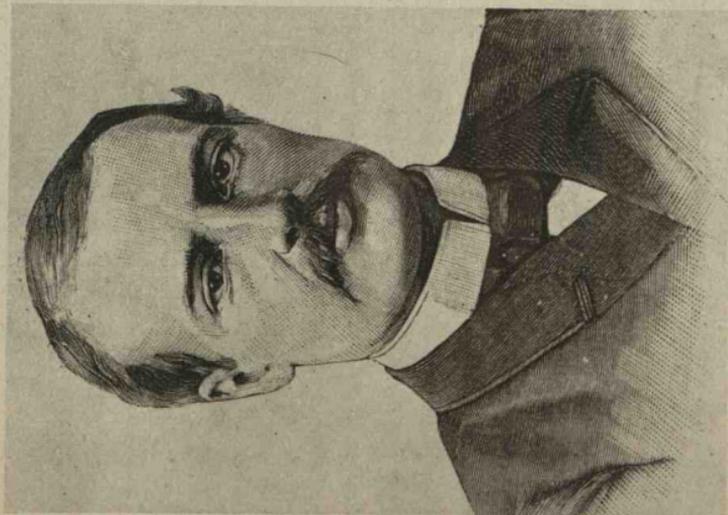
DÉROULÈDE
d'après photo Reutlinger



ARTHUR MEYER
d'après « L'Illustration »



HENRI ROCHEFORT
(Photo Marius)
d'après « L'Illustration »



M. LAGUERRE
(Photo Marius)
d'après « L'Illustration »

Une histoire, au début, bien parisienne. Parmi tant de sollicitations, le Général avait accepté celle-ci... La *colonelle de Saint-Priest*... La *vicomtesse de Bonnemains*, cela le changeait des banquets radicaux et des agapes régimentaires...

Mme de Saint-Priest de proportions avantageuses, fort allante et de plaisant caquetage, avait compté un peu comme repoussoir son amie dont ce n'était pas le genre de se faire paraître. Elle devait jouer un personnage muet avec le vieil oncle. Entre autres raisons de refuser n'avait-elle pas invoqué son deuil récent de la mort de son beau-père, le général de Bonnemains. Elle n'avait que du noir à se mettre... Une robe à longue traîne, — de velours noir, pailleté de jais... L'écrin le plus seyant pour sa chevelure de blonde dorée à la chair pâle... Grande, fine; malgré des formes solides, un port de reine, d'un abord hautain, mais tempéré par la douceur meurtrie des yeux, d'une allure de majesté où il y avait plus de réserve que d'affectation et d'éducation.

Ce dîner à quatre, tout d'intimité, les masques furent vite être déposés... Sans doute, commençait-on par y évoquer les absents, le colonel de Saint-Priest, le général de Bonnemains, et puis l'on parla de tout et de rien (pas de l'expulsion des princes et des curés sac au dos); et de la Générale et des filles dont le Général était fier. On savait ce morne mé-

nage, avec cette épouse retirante, qui faisait du foyer une glacière... Et l'on s'accordait qu'il était bon père de famille, et qu'il n'avait pas été sans mérite de n'avoir pas rompu la vie commune... La discipline, le devoir... Que lui reprochait-on, des escapades de sous-lieutenant, de colonial...

Comment la vicomtesse n'aurait-elle pas plaidé cette cause en se remémorant sa jeunesse à elle, odieusement bafouée, injurieusement trahie par l'abominable officier dont elle portait le nom...

Comment dans l'abîme d'apparat (vicomtesse de Bonnemains!), où se consumait sa vie manquée, comment n'aurait-elle pas entrevu, d'un éclair, ce qu'elle aurait pu être avec celui-ci et moins par ambition que pour l'accomplissement de ses rêves de jeune fille — d'amante, d'épouse, de mère...

Et Lui... Au lieu du mariage médiocre, avec la provinciale bornée aux plus bas statuts bourgeois, quels horizons ne pouvait-il se représenter de cette alliance racée... Car Marguerite de Bonnemains, quoique Brouzet, pouvait sans tromperie faire illusion...

Aujourd'hui, encore... Mais des calculs, chez l'un ou chez l'autre, de l'ambition... Non! Deux êtres créés l'un pour l'autre, cœur et chair, deux êtres marqués pour la passion, que la mort même ne saurait séparer... L'amour au-dessus de tout, même de la gloire pour le soldat, et de Dieu pour la chrétienne...

Une histoire bien parisienne!

La comtesse de Saint-Priest, agacée du peu d'attention du Général, se rappelle à ses hôtes...

— Comme c'est aimable à vous que l'on s'arrache, d'avoir accepté mon humble invitation...

— Alors, raille Mme de Bonnemains, raillerie ou l'angoisse soudaine du *jamais plus*, alors il faut prendre rang combien de temps à l'avance pour vous convier...

— Mais pour vous, à votre jour...

— Fixez-le, vous-même...

— Mais le plus tôt... Demain si vous voulez...

Le lendemain, il était au 39 de la rue de Berri...

Quelques mois après, à l'auberge de la Belle Meunière...

Et pour cette nuit d'automne à la veille de la Toussaint, c'est l'ancien ministre de la Guerre, le Boulanger de la Revue au cheval noir, le Général Revanche, qui, au risque de la police, regagnait le mur à escalader, l'échelle, la fenêtre, la chambre aux arrêts de rigueur...

XII

Le Général Boulanger. Le Général-Revanche...
La foule peut chanter...

*Il reviendra
quand le tambour battra,
Quand l'étranger menacera
notre frontière
Il sera là
et chacun le suivra :
Pour cortège, il aura
la France entière.*

Non, il ne reviendra pas... Jamais plus... C'est le commencement de la fin... Il n'est plus celui qu'il a été, et ne sera pas celui que l'on a cru qu'il pourrait être! Les parlementaires ont bien tort de trembler pour le régime... Jules Ferry qui le traite de

« Saint-Arnaud de Café concert », à qui il envoyait ses témoins, — en juillet, avant Royat, avec ces conditions burlesques : « d'abord, l'échange d'un nombre de balles illimité jusqu'à ce que l'un des adversaires fût touché, puis l'échange d'une balle à vingt pas, visé, au pistolet à tir rayé... »

Après ce coup de « battage », ç'avait été le silence... Tactique, pour opposer sa correction militaire aux menées politiques dont Clemenceau et les radicaux l'accusaient... Non... Déjà, il y avait anguille sous roche... Ennemis, partisans, ignoraient encore Mme de Bonnemains... C'est elle qui travaillait pour eux, sans savoir, ni vouloir... Les événements donnaient le change, qui se précipitaient, pour ajouter à sa popularité, s'il était possible encore...

*C'est Boulange, Boulange, Boulange,
C'est Boulanger qu'il nous faut.*

L'affaire Wilson!

Ah! quel malheur d'avoir un gendre...

On pouvait rire et chausonner... Mais tristement! Le gendre de Jules Grévy, qui trafiquait des décorations, à l'Elysée. Un scandale sans pareil. Et c'était le moment où l'on avait infligé des arrêts de rigueur au Général, pour des bavardages de presse, — d'ailleurs, condamnables. Mais quoi, en

regard de la monstrueuse gabegie de l'Elysée! Et, au départ de l'instruction, la Police avait cru y compromettre l'ancien Ministre de la Guerre...

Comment cette hideuse chasse à l'homme n'aurait-elle pas tourné à l'avantage du Chef, exilé à Clermont-Ferrand dans un commandement mineur, aux arrêts de rigueur... privé de toute communication avec le reste du monde...

— *Georges, Marguerite...*

Derrière le gendre, en politique c'est le président Grévy que l'on veut atteindre, évidemment innocent, non complice, mais...!

C'est la fin de son septennat! Sur toutes les travées du Sénat et de la Chambre les mâchoires branlent : Qui.

— *Ferry-Tonkin... Ferry-Famine...*

Non et non, — des patriotes aux révolutionnaires.

Et les leaders de se grouper et dégrupper, de conspirer des nuits falotes, — dites historiques, où assiste un Boulanger-fantôme, réconcilié, temporairement, avec Clemenceau. La première, à une heure du matin au restaurant Durand, — qui avait été précédée d'une réunion au Grand Orient de France. Clemenceau, Laguerre, Laisant, Granet, Mayer, Déroulède, Rochefort. On ébauche de grands ministères Clemenceau-Boulanger, avec Freycinet, Flo-

quet qui se réservent pour l'Elysée. Durant ce conciliabule, le Général à l'écart se tenait près de la fenêtre et sa silhouette se détachait sur la vitre éclairée. Un unijambiste l'ayant reconnu d'en bas, se mit à moudre sa serinette : « *En rev'nant d'la Revue* ». Des noctambules s'attroupent et acclament :

Vive Boulanger!

C'est Boulange, Boulange, Boulange,

C'est Boulanger qu'il nous faut.

Clemenceau de jalousie aurait éteint le gaz. Il ne pouvait plus être question d'un ministère Clemenceau-Boulanger. Qu'aurait été le ministère Clemenceau-Boulanger? Boul-Boul n'était plus le petit Général que Cle-Cle avait tiré, aux fins de sa politique, des bureaux de la Guerre, et de ses commandements tunisiens. Un jour qu'en Conseil des Ministres on le chicanait pour son projet de retirer le Gouvernement militaire de Paris au général Saussier, ne s'était-il pas écrié, dans un rire qui n'avait pas fait rire :

— Votre Saussier! S'il m'en prenait l'envie, ce n'est pas lui qui m'empêcherait de vous faire coucher tous à Mazas, ce soir.

La plaisanterie était excessive.

La seconde nuit :

Deuxième nuit historique, le lendemain, 29 novembre, — qui commence par un dîner chez Laguerre. Boulanger, en habit comme tous les convives, écoute sans rien dire. A minuit, il s'absente, mandé d'urgence par son ami breton, le député, Le Hérissé, chez le comte de Martimprey, où il rencontrera M. de Mackau, avec les pleins pouvoirs du comte de Paris. Tous contre Jules Ferry, un coup d'Etat... Le Général accepte, — et développe son plan... C'est tellement précis que l'on ne saurait croire à une improvisation... Eu tout cas quelle agilité à utiliser les circonstances, par comparaison avec ces conjurés de la politicaille.

Grâce à la droite, indique M. de Martimprey, de Freycinet est élu à Versailles. C'est Boulanger au Ministère de la Guerre, faisant l'appel au peuple, qui ne manquerait pas de plébisciter la monarchie... Le Général se charge de tout, de coffrer le Ministre de l'Intérieur, et de l'Hôtel de Ville. Les Préfets; les services publics?... Un rien... L'armée? elle est à lui... Le coup d'Etat, réglé en moins d'une heure... Le Général Boulanger donne sa main, et dans la voiture qui le ramène chez Laguerre, il jette à Le Hérissé qui s'étonne de cette acceptation sans contre-partie :

— Tout plutôt que Ferry... Ils sont vraiment bêtes, ne me suis-je pas assez foutu d'eux...

Chez Laguerre on fume, on boit, on madrigalise, autour de la radieuse maîtresse, Marguerite Durand...

Les pauvres, de droite et de gauche, qui se disputaient le Général, dont le siège était réglé depuis quinze jours. Sont-ils bêtes! Le comte de Paris n'avait-il pas cru qu'il s'agissait de Gallifet.

Les nuits historiques du 28 et du 29 novembre.

Le 30, vers midi, le Général commandant le 13^e Corps de Clermont-Ferrant, prenait le train à la gare de Lyon, pour Royat, où son billet de logement était retenu, chez la Belle Meunière...

Le 16 novembre descendait de voiture aux « Maronniers », celui que Marie Quinton appelait le « grand brun » — des deux officiers masqués du Général. Il tendait sa carte : Capitaine Guiraud, officier d'ordonnance du Général Commandant le 13^e Corps.

— Je me doutais bien que vous étiez un officier attaché à sa personne.

Il était stupéfait qu'on l'eût dévisagé sous sa fausse barbe, — avec l'autre qui portait la valise! Et comment hésiter pour le Général, qu'elle avait vu à son arrivée à Clermont, et sa photographie, dans tous les journaux, à toutes les librairies.

Le Capitaine Guiraud annonçait le prochain retour de ses illustres pensionnaires, — et, en souvenir de Mme de Bonnemains, lui remettait la broche

en or, garnis de sept perles et de deux diamants qu'elle portait à son peignoir...

Entre les deux nuits historiques, Marie Quinton, recevait ce télégramme :

Serons chez vous demain six heures soir. Préparez nos chambres.

XIII

Décembre, à Royat, dans la neige. Il faut avoir le feu au cœur, le diable au corps...

Les amants sont là, plus expansifs qu'en octobre, encore au secret, mais plus aux arrêts. Cette fois, Lui est en règle avec ses devoirs militaires. Pourtant, il faut se cacher encore, toujours marié. Elle, encore vicomtesse de Bonnemains...

La Meunière devient l'amie, — et le restera, — la confidente... De prime abord trop occupés d'eux, le Général n'avait pu s'étonner de son dévouement, habitué à ne voir autour de lui — jusqu'ici — que soumissions, qu'abnégations. Il n'avait pas décelé toute la finesse avertie de l'Auvergnate, qui, l'ayant reconnu, toute une semaine avait pu observer cette discrétion sans se trahir.

— Si je m'en étais départie, vous auriez été moins tranquilles et moins heureux.

Comme si rien pouvait les troubler dans ce refuge d'une passion, où s'abolissait toute mémoire du reste de l'univers...

Ils voulaient l'incognito! Ils étaient arrivés ensemble par le train, — désormais inséparables, maintenant un couple à la destinée commune... L'autre mois, au courrier matinal que l'officier complice glissait sur le plateau du café qu'il buvait à cheval, devant l'auberge, le Général répondait sans le communiquer à sa compagne. Elle n'était pas dans sa vie... Aujourd'hui, comme lui, elle prête l'oreille au galop du cavalier qui stoppe sous les fenêtres, — avec une impatience plus profonde.

— Pourvu que rien ne vienne abréger leur fugue...

Le Général ne peut se désintéresser tout à fait de l'extérieur, heureux de la décision, pour l'éloigner de Paris, de renvoyer à leurs quartiers généraux, les commandants de corps d'armée rassemblés pour des travaux de classement. Ce sont des journées révolutionnaires, — la démission, depuis des semaines différée de Grévy...

Le Général va et vient par la petite chambre, et les propos que rapporte la Meunière doivent bien être ceux qu'il tenait :

— Quel gâchis, ma chère amie... Les Chambres en permanence... L'anarchie... Je comprends qu'ils aient eu la frousse de ma présence à Paris.

Et Elle de dire, en tout cas d'avoir pensé :

— Les braves gens... C'est à eux que nous devons d'être ici...

Car, c'est Boulanger qu'il lui faut, et tout entier.

Toute la matinée sera de rires et d'enlacements qui n'arrêtent pas pour le déjeuner où, se trouvant trop loin de siège à siège voisin, ils achèvent sur le bras du même fauteuil, buvant au même verre... Manger, boire... J'ai interrogé la Meunière, qu'ils contristaient de leur indifférence, ou plutôt de leur inattention :

— Ils trouvaient tout bon.

Ils ne se doutaient pas du supplice que l'exhibition sans retenue de leur tendresse pouvait imposer à la jeune femme, de l'âge de Mme de Bonnemains, à la Meunière qui pouvait rivaliser de beauté avec la vicomtesse — Marie Quinton, victime aussi d'un mari sinistre, en instance de divorce comme ses deux pensionnaires, ô Naquet, dont il avait fallu attendre la loi.

Le 1^{er} décembre, leur premier jour ici, où ils ne sont pas encore remis à eux seuls. Ils sont gaîment à table à trois heures. Nouveau courrier. Elle lit par-dessus son épaule : la démission de Grévy...

— Dites au capitaine de monter.

Mme de Bonnemains se retire dans la chambre...

Les deux hommes parlent haut :

— Rentrer à Paris... La guerre?

La Meunière est tremblante dans le couloir.

Le Général rejoint Mme de Bonnemains. Il la consulte.

— Comme vous voyez juste... Je n'irai pas à Paris, Laguerre... Qu'ils se débrouillent!

Le capitaine est parti. C'est le silence jusqu'au dîner... Au coup de sonnette, Marie Quinton accourt...

Tout l'après-midi, ses oreilles ont été vrillées de ce mot : la guerre... Dans quel état trouvera-t-elle ses pensionnaires?

Mme de Bonnemains, dans la chambre toute inondée de lumière, tiède et parfumée, se tient debout dans une éblouissante robe de soirée, ruisselante de bijoux, et Lui, à genoux, arrange les plis de sa robe.

— Meunière, des fleurs.

Et Il se met à les disposer dans les cheveux, au corsage, camélias et violettes...

Ah! si Clemenceau et M. de Mackau pouvaient voir... Les nuits historiques. Républicains et monarchistes ne comprendraient pas plus que la Meunière...

Ainsi, devant la menace de la guerre, la nuit, la belle nuit d'amour. Mais, au réveil, un soldat apporte une lettre pour Elle, rappelée à Paris.

— Je dois partir, soutient-Elle tristement, doucement, obstinément.

— Tu ne partiras pas, dis...

— Puisque tu le veux...

Il doit descendre au Quartier Général, et ce sont

des étreintes comme pour une séparation définitive.

Entre temps, Mme de Bonnemains expédie une lettre aux initiales PMLPS, poste restante, Paris.

— Que le Général n'en sache rien, c'est pour Lui...

Il revient joyeux, s'ingénie à la dérider.

— Voyons, Marguerite, riez un peu, et il la chatouille pour lui faire faire risette. Et, en guise de serviette, il se nouait au cou une chemise de toile grossière dénichée dans quelque armoire.

Marguerite n'est pas partie, ne partira pas demain. Le temps est affreux, de froid, de neige, de vent. Merveilleuse journée, pour rester blottis devant le feu de bois, entre le déjeuner et le dîner, un verre de cognac sur le guéridon, un havane aux lèvres, en écoutant sa maîtresse au piano. A quoi rêve-t-il quand elle le rappelle au monde en chantant :

*C'est Boulange, Boulange, Boulange,
C'est Boulanger qu'il nous faut.*

Le piano fermé, Mme de Bonnemains doit s'habiller, noblesse exige, et lui fera la femme de chambre, piquera des fleurs fraîches, tout à l'heure arrivées de Nice, dans la robe de soirée.

Une dépêche, apportée de la caserne.

— Ferry, battu... Sadi-Carnot, élu...

Sadi? Drôle de nom pour Elle... Pour Lui, il n'est pas très renseigné. Ce qui importe, c'est la défaite de Ferry... Mais Freycinet, mais la droite et le plan de Martimprey-Mackau...

A table, et l'on n'en parlera pas plus avant...

Sadi-Carnot? L'outsider de Clemenceau, qui a jeté :

— Je vote pour le plus bête.

Au courrier du lendemain, toujours par le circuit de ses officiers d'ordonnance, Boulanger apprendra que c'est Goblet qui va composer le prochain ministère. Goblet? Le Général va se rappeler à lui? Non, pas tout de suite.

La politique! quand Marguerite va partir. Elle l'a convaincu de la nécessité de se montrer à Paris, où l'on jase sur son absence. A-t-on su qu'Elle n'était pas chez la tante de Moulins? Depuis le dîner chez la Saint-Priest, Elle est espionnée, pourchassée, et ses connaissances empoisonnées de lettres anonymes. Un soir seulement d'absence, entre deux trains, pour un grand dîner : sa dame de confiance a tout préparé... Mais de quand les invitations, à qui, et les réponses? Tout cela est bien embrouillé. Mais pourrait-il douter d'Elle. Il n'y a aucune raison. Mais quelle est la femme qui ne se dépense à compliquer? Une nuit sans Elle, qui part ce matin, sera de retour demain pour toute la semaine. Le dîner est joyeux, la nuit a dû être heureuse et ce

n'est qu'à l'arrivée de la voiture que le Général laisse déborder son trouble. Malgré toutes objections, il accompagnera Mme de Bonnemains à la gare, renonçant à toute prudence. Il revient méconnaissable, les yeux rouges, tombe dans un fauteuil, comme en léthargie, jusqu'à l'heure du déjeuner. La Meunière a peine à le tirer de sa prostration. Enfin, il a avalé un morceau « par contenance » et est descendu à Clermont. La journée ne l'a pas dégagé de l'obsession. Il demande à Marie Quinton de rester auprès de Lui, pour parler d'Elle. La Meunière essaie de quelque diversion. Les événements? Qu'a-t-il appris? Il ne se laisse pas détourner de sa pensée unique. Il faut qu'il se confie, qu'il raconte, de son obscur ménage à la lumineuse rencontre : « Mme Boulanger! Le mariage sans se connaître, des jeunes officiers... Une épouse irréprochable, mais des caractères contraires. Cela a duré, avec les enfants, mais en façade... La rupture, peu à peu, s'élargissant, jusqu'à ne plus prendre les repas ensemble. Oui, il l'a trompée pour se tromper lui-même, avec un cœur toujours disponible, quand la lumière, la foudre ont éclaté : Marguerite... »

Pendant et après le repas, il a continué, les yeux sur la pendule, dans une exaltation croissante :

— Voulez-vous savoir à quel point je l'aime et à quel point je suis devenu sa chose? Eh bien, supposez qu'Elle entre, qu'Elle me tende un revolver

chargé, qu'Elle me dise de l'appliquer à ma tempe et de faire feu... J'obéirais, comme un soldat, sans demander pourquoi...

Minuit! Au matin, la Meunière monte une dépêche. Le Général saute du lit, où il était étendu pas déshabillé, sans avoir dormi. Une dépêche! Délire. Elle pense à Lui. Mille baisers. Il part rasséréné, pour le buffet de la gare de Clermont, où il offre à déjeuner à ses principaux officiers. Quelques heures qui vont glisser plus vite.

Le Général est là, bien avant six heures, où l'on frappe...

C'est Elle...

Non, une dépêche...

Écoutons la Meunière. Ce n'est pas du Chincholle et j'y retrouve l'accent avec lequel, vieille femme, quarante ans après, elle me refaisait ce récit :

« Je monte la dépêche... J'aurais bien dû, en même temps, monter des cordes pour le ligoter... Je ne suis jamais allée dans un asile d'aliénés. Je ne me rends pas un compte très exact de ce que peut être un fou furieux. Mais ce dont je suis sûre, c'est que j'ai eu devant moi, pendant plus d'une heure, le spectacle d'un homme en proie à une crise qui devait valoir un accès de folie, à tel point que j'ai pu me croire un instant dans la nécessité d'appeler à l'aide, non pas pour ma sécurité per-

sonnelle, mais pour empêcher cet homme de se broyer le crâne contre le mur. Et tout cela pour-quoi? »

L'Auvergnate aux sens rassis, au cœur serré, à l'imagination maîtrisée, ne pouvait comprendre ni cette fureur morbide ni la dépression consécutive.

— Pourquoi? Parce que la dépêche annonçait un décalage de quelques heures. A un moment donné, cette rage a paru se calmer. Je me suis éloignée pour mettre le couvert. J'entends des cris rauques, des râles... Je cours vers la chambre, vide... Dans le cabinet de toilette, le malheureux, par terre, se roule dans ses vêtements à Elle, arrachés de la penderie, à les embrasser, à les mordre. Dans l'abattement suivant la crise, il se couche sans dîner, exigeant d'être réveillé, comme s'il allait dormir, à quatre heures du matin, pour être à Clermont au train de six heures.

— Une voiture?

— Non...

Il ira à pied, en trouvera une à la gare pour revenir. Il était déjà habillé quand la Meunière, qui n'avait pas dormi davantage, frappe à la porte.

Il est souriant... Plus qu'une heure... Il s'excuse :

— J'étais fou... douze heures de bonheur perdu.

Il part dans la bourrasque qui fait rage, par la

nuit noire, enfonçant dans la neige jusqu'à mi-genoux...

Marie Quinton remet de l'ordre dans l'appartement, pousse le feu, bassine le lit, prépare du café... Seule, personne ne devant se montrer, de sa mère, de sa sœur, des servantes, consignées çà et là... On frappe... Eux! les pieds blancs de neige, transis, Elle des glaçons sur sa voilette. Lui, sur la moustache... Ils ont lâché à mi-chemin la guimbarde attelée d'une rosse qui ne marchait pas assez vite... Ils n'ont pas risqué d'être rencontrés, par un temps où les loups même renâcleraient à mettre le museau dehors... En hâte, nos voyageurs vident le bol de café, se mettent au lit, ne quitteront pas la chambre, où ils déjeuneront et dîneront. Il faut rattraper la nuit perdue. Mais à six heures, voilà le capitaine Driant, qui interroge :

— *Mme de Bonnemains* est-elle de retour?

Voilà le nom qu'ignorait la Meunière, tout enorgueillie et rassurée! Non pas une aventurière : *de Bonnemains*. Le linge était marqué M. B., les initiales surmontées d'une couronne à cinq fleurons. Le capitaine apporte des plis, remporte des réponses. Toute la bande qui s'agite à Paris, pour la formation du ministère. On veut faire pression sur Sadi-Carnot. N'est-il pas l'élu des radicaux? Mais, résolument modéré, on ne lui en impose pas et il appellera des collaborateurs de son bord, de Fallières à Loubet — qui montera au fauteuil pré-

sidentiel, par la suggestion, encore, de Clemenceau. Un Ministre d'Intérieur... Boulanger laisse son Etat-Major se démener, la propagande s'activer dans le pays. Sa fortune grandit au lit...

Le courrier bouclé, le Général se frotte les mains. — Que Laguerre se débrouille...

Ce mot, souvent prononcé, le nom du député.

La Meunière est allégée de ce cruel malaise qui l'angoissait : leurs rires quand ils s'entretenaient de la guerre!...

Des jours lisses, ponctués seulement de la venue de Driant ou d'un soldat, avec leurs plis que les deux amants lisent ensemble. Quant le Général descend l'après-midi à Clermont, Mme de Bonnemains qui, pas plus que Lui, ne peut rester seule, demande à Marie Quinton de monter auprès d'Elle.

Et les secrets de s'égrener...

Marie Quinton est devenue la confidente rêvée, qui sait écouter et se taire... Elle était dans son rôle habituel... Le Général et Mme de Bonnemains n'étaient pas les premiers à user de son tact de bonne hôtesse un peu complice, d'un tact qui savait ne rien voir et ne pas se souvenir...

— Figurez-vous, ma chère, que j'étais une grande ennemie du Général... Il me paraissait gauche, ridicule, vulgaire. Ce nom... Pourquoi pas le Général Charcutier...

Mme de Bonnemains, à son premier séjour, tra-

vaillait à une broderie, quand le Général lui laissait les doigts libres. Elle n'avait guère, comme Pénélope, à défaire, la nuit, l'œuvre du jour en attendant Ulysse.

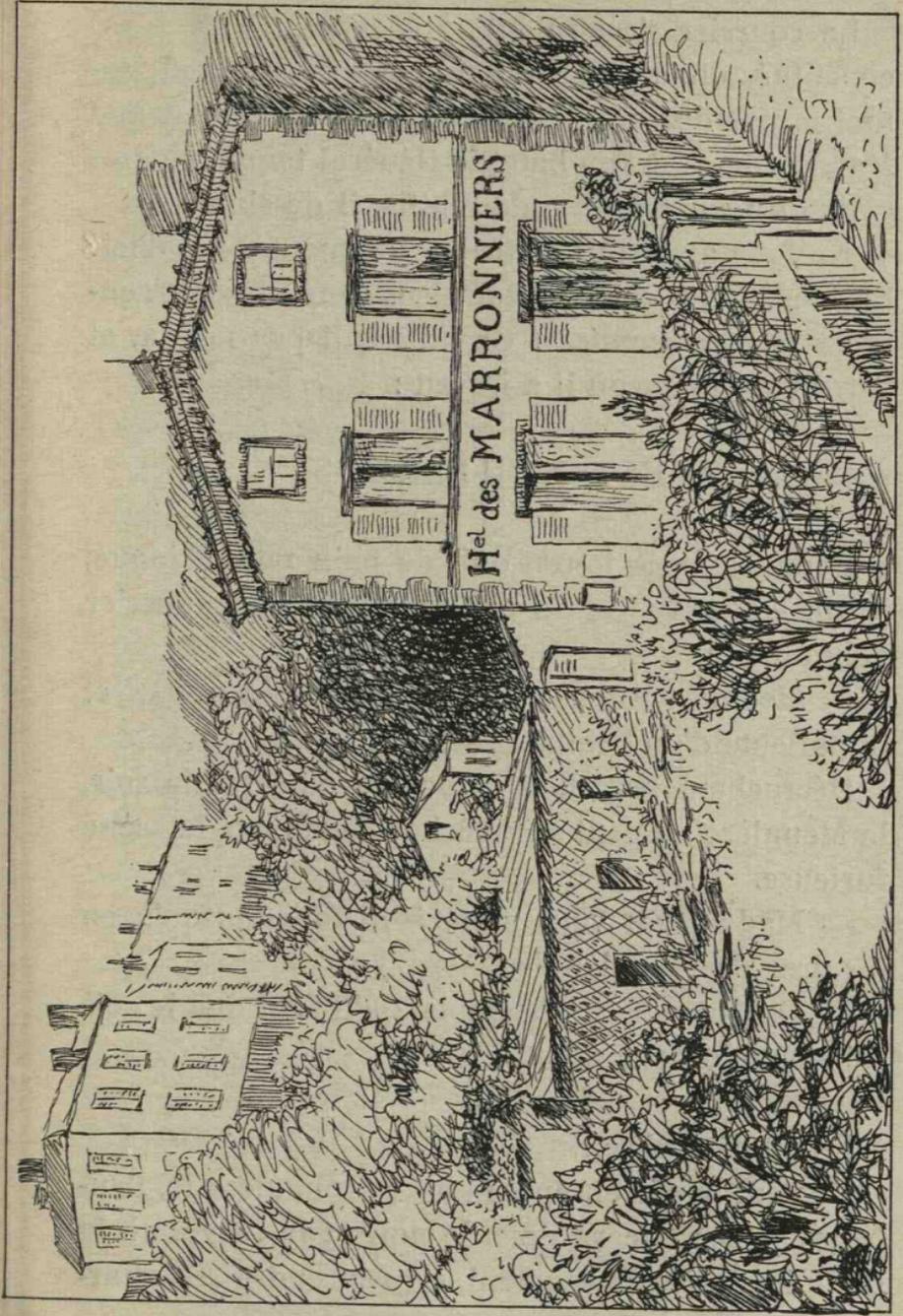
Cette semaine, où Boulanger s'absentait un après-midi, elle entreprend un tricot de laine blanche, de petites brassières pour nouveau-né...

Il est des jours sans courrier, où ce ne sont que roucoulements et caresses des amants, qui ne s'interrompent, et si peu, que pour le dîner.

— Meunière, ma robe héliotrope.

« Cette toilette héliotrope avait, de chaque côté de la jupe, un panneau brodé d'or, avec une guirlande de fleurs fraîches fixée au corsage à l'aide d'une flèche de diamants. Dans les cheveux, des œillets et une couronne à cinq fleurons, en diamants et, au bras gauche, un serpent d'or qui en faisait cinq ou six fois le tour. » Comment Boulanger ne se serait-il pas jeté à genoux, les mains jointes, extasié devant cette apparition chaque soir métamorphosée?

Le repas activé, ils ne retiennent pas Marie Quinton. Il saura dégrafer et, s'il se pique, Elle sucera la goutte de sang de ces rudes mains en fièvre d'êtreindre et de posséder. Au matin, Marie Quinton trouvera robe et dessous épars, de la salle à manger à la chambre, les fleurs piétinées, à la cheminée le cigare éteint, dont il n'a été tiré qu'une bouffée.



A ROYAT, L'HÔTEL DES MARRONNIERS, DE LA BELLE MEUNIÈRE,
DONT BOULANGER VOULAIT CHANGER L'ENSEIGNE EN « HÔTEL DU PARADIS ».

Le courrier s'est ralenti. Un cabinet Tirard est constitué, on a cessé de relancer le Général. Ce matin, pas de capitaine ni de soldat. Pendant que Marguerite est à son bain, le Général taquine Marie Quinton : sur une grande feuille, il dessine.

— Vous avez un peintre en bâtiment, près d'ici ! Eh bien, faites changer votre enseigne : les *Marronniers*, les *Marronniers* ! Ce ne serait pas mieux, et il tend le papier où il a inscrit :

HOTEL DU PARADIS

Deux ou trois jours, oui, de paix paradisiaque, jusqu'à la venue du capitaine avec un courrier volumineux.

— Meunière, nous partons, mais heureux, et impatients d'un retour prochain...

Décrochant les robes saccagées au terrible soir, la Meunière ne peut s'empêcher de revivre la scène furieuse.

— Madame, il vous aime à la folie, jusqu'à en inspirer de l'inquiétude.

— Oui, ma chère, c'est ainsi qu'il faut que je sois raisonnable pour deux...

Le 10 décembre...

Ils vont partir et, après tout ce romanesque, l'auberge se renfoncera dans le noir et la neige, où la Belle Meunière, tristement, va reprendre ses quar-

tiers d'hiver, entre sa vieille mère, sa sœur, ses nièces, libres enfin de sortir des recoins où les a reléguées la présence exclusive des mystérieux pensionnaires...

Marie Quinton prépare son compliment d'adieu, quand on la sonne. Gravement, ses deux hôtes la font asseoir, entre eux deux, sur le divan.

— Notre belle et bonne Meunière... Nous avons à vous confier un secret que vous serez seule à partager avec nous : Marguerite est enceinte...

Après le tricotage des petites brassières, Marie Quinton pourrait dire :

— Je m'en doutais — mais sans prévoir la suite.

— Or, notre situation est très délicate, Marguerite n'est pas libre, ni moi; d'ici que nous le devenions et que nous consacrons publiquement notre union, il faut que l'existence de cet enfant reste cachée... Vous seule, que nous considérons comme notre seule parente, comme une sœur dévouée, pouvez nous rendre l'immense service de le prendre chez vous, de lui servir de mère jusqu'au jour où nous pourrons le reprendre...

On devine le combat dans l'esprit de la Meunière. Une femme seule, séparée de son mari, avec, soudain, un nouveau-né chez elle... Quelle rumeur dans le village! Une minute de silence...

— Certes, c'est un grand service, le plus grand de ma vie... Je vous le rendrai...

— Merci...

Et tous deux l'embrassent et le Général lui passe au poignet une lourde gourmette d'or, avec médaille de Saint Georges :

— Comme gage de notre amitié.

pendant que Marguerite remercie encore :

— Nous savons que, chez vous, le petit dauphin sera en bonnes mains.

— Ça ne le changera pas, éclate de rire le Général pour qui, toujours, jusqu'à présent, tout s'arrange.

XIV

J'ai là, sous les yeux, la première lettre du Général Boulanger à la Meunière. Je la tourne et retourne. Que d'événements, depuis six mois ! Le Général est chassé de l'armée, mais il est plébiscité par les électeurs, du Midi au Nord. C'est un bouleversement considérable de sa situation et dans les affaires publiques. A travers tout, au-dessus de tout, la liaison avec Mme de Bonnemains n'a fait que se resserrer jusqu'à l'étranglement de tout ce qui n'est pas leur amour.

Madame QUINTON

Maîtresse de l'hôtel des Maronniers
ROYAT, près Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).

Dimanche 6 mai,

Nous désirons beaucoup revoir notre chère petite chambre d'autrefois.

Pouvez-vous nous la garantir pour quatre ou cinq jours compris entre le 20 et le 30 de ce mois? Il faudrait que nous fussions complètement sûrs qu'elle sera vacante à cette époque.

Je vous prie de me répondre de suite et, dans quelques jours, je vous ferai connaître la date exacte de notre arrivée.

Avec nos meilleurs souvenirs à tous les deux.

Général BOULANGER,
Hôtel du Louvre.

La graphologie n'est pas mon fort. Et, pour un professionnel, aujourd'hui que l'aventure est courue, il serait trop facile de faire concorder le dessin des lettres avec la psychologie du rédacteur.

Ainsi, au temps du ministère de la Guerre, sur quelques lignes, un graphologue allemand notera :

« Beaucoup d'empire sur soi-même, une grande force de volonté... Energie, décision, persévérance, penchant pour le commandement, conscience de sa propre force (révélée par la signature soulignée), esprit vif, goût des choses humoristiques, penchant pour la bonne chère, laisse deviner des passions, qu'il sait fort bien brider. »

Arrêtons-nous ici!

Pour moi, l'écriture nette et claire m'a paru im-

personnelle. Je ne me suis attaché qu'à la rédaction, avec ces petites remarques, sur les billets du début, tant que la personnalité de Mme de Bonnemains n'a pas été révélée.

La suscription, d'abord, Marie Quinton est : *maîtresse de l'hôtel des Maronniers* (toujours avec un seul r), puis : « *propriétaire du grand hôtel* », puis, *Mme Veuve Quinton*.

Sur la première enveloppe, le timbre est à gauche; sur la seconde, à droite; sur la troisième, pas de timbre — la destinataire a dû payer la taxe. Elles sont généralement postées dans les bureaux voisins de la rue de Berri, sans doute écrites au sortir de chez Mme de Bonnemains, à la Meunière, la seule personne qui sache... Même le valet de chambre qui forçait les tiroirs du Général, rue Saint-Dominique, ignore encore, et le Gouvernement pourra croire, de bonne foi, que c'est pour comploter, uniquement, qu'il vient à Paris. Comme le Général a « sauté le mur » par-dessus les arrêts de rigueur, — il prend le train sans permission, — pour Mme de Bonnemains. Il tire d'une pierre deux coups. Il n'eût pas couru le risque, peut-être, uniquement pour Laguerre, sans Marguerite.

Mme de Bonnemains, rentrée à Paris, par cette nuit de décembre où Lui réintègre son morne quartier-général clermontois, les affres de la séparation

ne sont plus celles de naguère. Il y a le fait nouveau, qui illumine... l'Enfant...

On ne s'est jamais très bien expliqué, entre autres, une imprudence extravagante du Général que l'on voit toujours rétif aux entreprises violentes... Son ami breton, Le Hérissé, qui ne l'était que de nom, le dirige vers les monarchistes... Boulanger se laisse conduire... Voici un journaliste bonapartiste, Georges Thiébaud, imbu de doctrines impérialistes, intelligent et hardi — je n'aurais pas dû dire un journaliste, dans l'acception du mot dégénéré d'à présent — un homme d'action qui se présente. Il entend canaliser la *force* de Boulanger... Tout à l'heure, Boulanger avait écouté les propositions de M. de Mackau. Le 1^{er} janvier, il parlait pour la Suisse, voir le Prince Napoléon.

Lisons M. Dansette :

« Les inspecteurs qui filaient le Général le suivirent jusqu'à Lyon où, coiffé d'un chapeau mou dont il avait rabattu les bords, il descendit à l'hôtel de l'Univers, sous le nom de Commandant Solar. Le 2, heureusement perdu par la police, il se présenta avec son compagnon à la villa de Prangins, résidence du prince, sur la rive suisse du lac de Genève.

« Annoncez le Commandant Solar », dit Boulanger. Le domestique débarrassa le visiteur de son pardessus, prit sa canne et lut ce nom gravé sur le pommeau d'or : Général Boulanger. Dévoué, il

alla cacher l'objet indiscret dans sa chambre, pour éviter les bavardages de la livrée.

« Napoléon fut surpris de cette visite que Thiébaud lui avait seulement fait prévoir. Il crut même d'abord avoir à faire à un faux Boulanger. A midi, après le déjeuner, le Prince et le Général sortirent dans le parc et ne rentrèrent qu'à cinq heures. Tous les grands sujets de politique extérieure auraient été abordés, Napoléon interrogeant sur l'Allemagne, l'affaire Schnœbelé, l'armement, sur les forces et les dispositions de l'Italie. En politique intérieure, des engagements auraient été pris pour une action commune : la République serait, bien entendu, maintenue, chacun reprenant sa liberté d'action pour l'élection du chef de l'Etat.

« Au diner, Napoléon dit à Boulanger :

« — Vous allez, Général, entrer dans la politique. C'est un vilain et dur métier. Avez-vous de la fortune ?

« — Pas du tout.

« — Eh bien, si vous échouez, vous ne serez jamais ici un étranger.

« Ce fut la seule allusion à la question argent. Napoléon ne pouvait en fournir, il n'en avait pas assez pour lui. On passa dans un salon où se trouvait le reliquaire des Bonaparte. Entre autres pièces, le Prince montra au Général le sabre égyptien que portait le premier consul à Marengo. Boulanger s'étonna naïvement :

« — Vous êtes bien sûr que c'est le sabre du premier consul ?

« — Croyez-vous, répliqua en riant le Prince, que j'aie ici du bric-à-brac ?

« — Ah ! c'est un beau souvenir, reprit le Général, admiratif et respectueux.

« Alors, Napoléon, avec un sourire de coin qui, chez lui, était si expressif, tapa sur l'épaule de Boulanger :

« — Quand vous aurez rendu l'Alsace et la Lorraine à la France, je vous l'offrirai.

« Après le départ du Général, contant l'anecdote au baron Brunet, son secrétaire, le Prince ajouta : « Je crains bien à n'avoir jamais à me dessaisir de ce souvenir ». Il avait jugé le Général. « Bon garçon... excellent militaire, parfait ministre de la Guerre, mais, en fait de politique... un enfant. » Il a tout ce qui est nécessaire pour réussir, disait-il encore, rien de ce qui est nécessaire pour se maintenir. Il aura vite besoin de nous. »

L'enfant...

— *Le Dauphin*, avait dit Mme de Bonnemains.

Ce n'est pas de l'histoire romancée. La grossesse a existé.

Bonaparte, Joséphine, Napoléon, Marie-Louise. Ce voyage à Prangins, aussitôt après les nuits de Royat, ses refus à Laguerre et à Déroulède de surgir à Paris, pour l'élection présidentielle, pour la formation du ministère... Ce conciliabule, une nuit

où il était parti en voiture, rejoindre un inconnu dans la campagne — qui l'avait raccompagné, à qui le Général avait dit, au témoignage de la Meunière :

— C'est le vrai langage d'un prince, merci.

A quoi le compagnon nocturne aurait répliqué :

— A bientôt, Général, à Paris.

Certainement, le Général était sans secrets pour cette maîtresse des sens et du cœur d'abord, de l'esprit maintenant. Comment n'aurait-elle pas accueilli tous ces projets, dont la réalisation était au pouvoir du Général, autour de qui s'empresaient les prétendants de tous cadres... Tout ce mystère, tout ce romanesque, à ses pieds... Les rois, les princes, les foules pouvaient se disputer le Général... Il pourrait leur prêter son nom, leur tenir la dragée distante, du haut de sa popularité, traverser les intrigues, Marguerite, seule, savait le dernier mot et s'il marchait ou se f... d'eux ! On le croyait. Car il n'était pas le maître de l'heure et se laissait manœuvrer, sans résistance possible. Désormais, le boulangisme emportait Boulanger aux sommets de vertige d'où ce serait la chute verticale à l'abîme. Tout y serait perdu, fors l'amour...

Georges Thiébaud, l'introducteur de Boulanger à Prangins, ne lui a demandé que de faire le mort. En moins de six semaines, aux sept élections départementales du 27 février 1888, où il n'a pas fait acte de candidature, le Général est plébiscité par 55.000

voix. Au Ministre, le Général déclare qu'il a été étranger à tout, alors que le Gouvernement possède sa correspondance chiffrée avec son manager bonapartiste Thiébaud, le financeur de l'affaire, le royaliste comte Dillon, et Déroulède. Il savait, il approuvait et il suivait, sans guère savoir où on le menait, — inéligible!...

Ces premiers jours de mars, où le Gouvernement est bien contraint d'examiner le cas de ce chef en activité, en conflit avec les lois, que fait le Commandant du 13^e corps? Il est à Royat, toutes ses promenades à cheval sur les routes de l'hôtel des Marronniers. Pour les Clermontois, pas de doute, si la belle Meunière veut jeter son bonnet par-dessus le moulin paternel et marital.

En effet, promenades en uniforme sur son cheval noir, en civil, dans le landeau aux alezans clairs, on ne voit que lui par le vieux village vers Fontanat, par la route du Puy-de-Dôme. Rudes et fantastiques paysages d'eaux vives et de roches volcaniques, dont les aspects profonds au crépuscule obligent à évoquer l'histoire, quand on la sait, de la forêt druidique à l'épopée de Vercingétorix. Mais Boulanger avait bien d'autres histoires en tête...

Marguerite!

Et, précédé du capitaine Guiraud et de deux artilleurs, le Général, suivi de deux autres artil-

leurs, arrête sa monture devant la Meunière, sur le pas de sa porte.

— Demain, à cinq heures, nous parlerons d'Elle...

La Meunière le reçoit dans « leur chambre », où elle a fait du feu, et c'est dans « leur fauteuil », à leur place favorite, près de la cheminée, qu'il confie sa peine effroyable.

« Deux mois, Marguerite a été à la mort, après une chute dans l'escalier, qui a provoqué un avortement, à quatre mois... Toutes les espérances écroulées... Enfin, la mère a été sauvée, en bonne voie de convalescence... A la nouvelle de l'accident, il se précipite... Ordre du Ministre de retourner à Clermont et de ne plus s'absenter sans permission. Dans l'intervalle, on a croché la serrure de son bureau... Sa correspondance est ouverte. Quelques jours après, une dépêche lui annonce une aggravation subite... Il accourt à Paris, entre deux trains, et, rentré le jour même à son quartier général, pour se mettre en règle, sollicite une permission de quatre jours. Refusée. Les nouvelles sont de plus en plus alarmantes. On lui refuse même 24 heures.

— Je suis parti quand même, descendu à Charenton. Personne n'a pu me voir... Il me faut y retourner encore.

La Meunière est terrifiée devant tant de légèreté. Entouré d'espions, comme gardé à vue, il peut penser qu'il déjoue la surveillance policière.

L'arrêt était déjà signé : la mise en non activité,

son retrait d'emploi le 14 mars, officiel par décret du 17, pour trois déplacements sans permission, la dernière fois sous des lunettes noires et simulant une boiterie. Hélas! il n'est pas tellement innocent! Oui, il courait, Lui, au chevet de Marguerite, mais le boulangisme agissait. Des journaux se fondent : la *Cocarde* qui s'arrache à 300.000 exemplaires : « Dissolution, Révision, Constituante ». Un *Comité de Protestation Nationale* pose la candidature du Général martyr à la prochaine élection dans l'Aisne, où il est élu, le 25 mars. Il est à Paris depuis le 23, après sa remise de commandement à son remplaçant. L'accueil triomphal de son arrivée en 1887 n'est rien auprès des ovations qui escortent son départ. Ce n'est que rubans tricolores sur les blouses, aux chapeaux des paysans, comme aux jours du tirage au sort, ce n'est que médailles, photos, brochettes, mirlitons et le chœur de milliers de voix :

*Quand les pioupious d'Auvergne iront en guerre,
C'est là qu'on chant'ra;
C'est là qu'on chant'ra;
On fera la soupe dans la grande soupière,
Et pour la manger
On s' passera pas de Boulanger.*

Non, il ne reviendra pas. La soupière est renversée. Le Gouvernement a prétexte dans l'élection de

l'Aisne pour livrer le Général à un Conseil d'enquête qui, le 26 mars, prononce sa mise à la réforme pour n'avoir pas attendu à son poste, comme le lui prescrivait la lettre l'informant de sa mise en non activité, l'arrivée de l'officier auquel il devait remettre le commandement du 13^e corps.

Mme de Bonnemains, Paris, la France ne reverront plus le Général en uniforme, le Général au bicorne à plumes blanches, saluant de l'épée sur son cheval noir. C'en est fini du Général Revanche...

L'habit, l'écharpe de député! L'ex-Général :

« Il est de la revue », pourront bientôt ironiser ses adversaires.

XV

— *On peut gratter le civil chez moi, on trouvera toujours le soldat, a dit Boulanger.*

Le Soldat, pas le Chef. Les chefs dignes du nom sont rares, au sommet de la hiérarchie. Il a fallu trop longtemps obéir, de la jeunesse à l'âge mûr, pour se forger et garder une âme d'autorité quand l'heure sonne... Dans l'ordinaire de la vie, un général peut faire son métier, accomplir ses devoirs professionnels, sans plus... Au pouvoir, jusqu'à Boulanger, les Ministres militaires n'ont été que des subordonnés de Présidents du Conseil... Lui! Il a fait illusion, « par quel vertige », s'étonneront Melchior de Vogüé et Hanotaux, par « un soulèvement d'inconscient », analysera Barrès.

— Soldat...

Croit-on qu'il ait accepté de ne plus l'être, son

épée brisée. Dans sa légèreté naturelle, ses gestes irréfléchis, il n'avait jamais calculé le pire et que les traits se retourneraient contre lui, pour le frapper à la tête... Pour le cœur, il y était invulnérable, tout blindé du triple airain de l'amour exclusif, Marguerite!... Son épée, l'armée, à ses ordres, tout un peuple en délire... Et pourtant, on avait pu le jeter au cachot, comme un écolier. Quelques signatures au bas d'un décret le dépouillaient du rutilant uniforme, le mettaient nu comme un conscrit au tirage au sort. Là contre, rien à faire. La sanction est sans appel. Il n'accepte pas sans colère « la mesure inouïe qui vient de le frapper ». Sa fureur s'étonne que la France ni l'étranger n'en soient pas autrement bouleversés. Mais c'en était fini des servitudes mesquines, des permissions refusées et de voyager sous un visage d'emprunt... Il était libre... *Marguerite!* tous les jours, à toute heure... L'innocent! Comme si la surveillance allait se relâcher, et, maintenant, il devenait le prisonnier de son parti... Quel parti! composite et fragile, de républicains décolorés, de monarchistes schismatiques, de bonapartistes divisés sur leurs prétendants. Le Général défroqué va donner le change d'une superficielle activité.

Il n'est donc pas tout à Mme de Bonnemains? Plus que jamais.

Pour Elle, quelles réactions, sous cette avalanche des faits, dans les dépressions de la maladie! Les

événements se pressent avec une telle rapidité qu'il n'y a guère de loisirs pour la réflexion. Ces mesures brutales n'ont fait qu'exalter la foi des croyants à l'étoile du Général, en lui ralliant des cohortes d'indifférents et de sceptiques. Boulanger, dont on n'avait pu attaquer la probité, chassé de l'armée le jour où on acquittait un Wilson, gendre d'un Président de la République, trafiquant de décorations, à l'Elysée!

Le 26 mars. Le ministère Tirard tombe (trois jours après, remplacé par Floquet), et, le 8 avril, au premier siège disponible, sans s'y être présenté, Boulanger est élu député de la Dordogne. Le 15 avril, il le sera du Nord, des gueules noires de la mine gagnées en huit jours, comme les agriculteurs périgourdins... Huit jours à parader et à haranguer par les villes et les villages, avec la faconde la plus électorale. Il s'y est entraîné de longtemps, dans ses tournées ministérielles, aux fins de banquets :

— Je bois aux employés des Postes, à M. le Directeur, ainsi qu'au petit facteur que j'aperçois là-bas, au fond de la salle.

Ailleurs, il lèvera son verre en l'honneur du plus petit membre de société de gymnastique qu'il croit bien apercevoir là-bas. Il est « très embrasseur », notera Chincholle, qui le suit pas à pas. Il prend dans ses bras les vieux, les jeunes, les femmes, les enfants : « Rien qu'à l'hôtel du Nord, se sont pré-

sentés 4.809 habitants ». Ne chicanons pas. Le correspondant du *Figaro* les a comptés. Comment Boulanger ne dirait-il pas :

— Je ne m'explique pas que j'aie encore ma main.

De Lille à Maubeuge, on déserte la campagne pour accourir au-devant de sa voiture, qui n'est plus qu'une barque tanguant dans la foule humaine, où il semble ramer quand il salue, entre Anzin et Fourmies :

— Il faut qu'ici les voitures aient de fameux ressorts, sourira-t-il.

Et quelqu'un de lui répondre :

— Général, vous avez « l'essieu » pour vous.

« Il y a du fatalisme, dans la fortune de cet homme, passif instrument aux mains du destin », écrira Séverine, se rencontrant avec M. de Mun :

« Il semble qu'il y ait une volonté de Dieu sur cet homme. »

Le Général Boulanger aurait pu être blasé sur les manifestations de la foule, encore que les favoris de l'estrade n'en soient jamais las. Mais, au vrai, les ovations d'aujourd'hui lui apportaient de l'inconnu dans cette prise de contact avec le pays réel dont les milliers de cœurs battaient pour lui « contre les cinq cents rois fainéants ». « Il sait y faire » comme le premier des « arrondissementiers ». Au pêcheur, il rappelle qu'il a introduit la morue dans l'ordinaire du soldat. Et il promet aux

ménagères d'appuyer leurs protestations contre le renchérissement du pain à 4 sous la livre. Il plonge dans l'élément le plus sain de la nation, il prend un bain de peuple comme dans un Léthé où il peut oublier momentanément les récents avatars. Le peuple, ce devrait être ses assises. Mais, il louche du côté des royalistes, des impérialistes. Les républicains sont perplexes. Qu'ils se rassurent :

Qu'est-ce que je demande? La révision par la dissolution. Qu'elle soit obtenue par un groupe de mon choix ou par un autre, formé — soit par les droites soit par les gauches — cela ne peut, cela ne doit pas m'importer. Le résultat seul est désiré par la Nation. Qu'il soit obtenu. Tout est là.

Sachez qu'il me serait possible de précipiter les événements, mais je me suis fait un devoir de n'engager le pays dans aucune aventure troublante.

Je m'évertue, je vous le jure, à retenir par les basques, ceux de mes partisans qui se montrent trop empressés.

Quels soirs, au petit hôtel de la rue de Berri où il raconte ces randonnées triomphales. La santé recouvrée, d'apparence pour un temps encore, comment Mme de Bonnemains ne triompherait-elle pas avec lui? Impossible de sortir dans Paris, sans se heurter à quelque cortège en son honneur. Et dans les salons où elle fréquente, on ne cache pas les

espoirs de restauration qu'il suscite par toute la droite. Il lui rapporte l'adoration naïve des masses. Elle lui répète la confiance des élites. Et qu'important, et l'armée, et le roi, et l'empereur, et le peuple, ils sont là, il n'y a là qu'eux deux, cœur à cœur, corps à corps, en marge de tout, au-dessus de tout, qui jouissent en se foutant de tout...

XVI

Ah! que la vie est belle...

Le Général Boulanger n'a plus de régiments à passer en revue, mais va-t-il le regretter à travers ces rassemblements de peuple en transes à sa vue, de la plus petite gare de province aux cafés où il dîne, à cette place de la Concorde, ce 4 juin, ce 1^{er} juillet où il se rend à la Chambre. De l'Hôtel du Louvre, la foule qui en surveille toutes les sorties, au Palais-Bourbon, par la rue de Rivoli, c'est une pluie de fleurs, de toutes les fenêtres pavoisées, des chants, des acclamations autour du landau dont les chevaux secouent aux oreilles des cocardes vertes et jaunes. Le cocher, le valet de pied portent l'œillet rouge à la boutonnière. Au fond, Boulanger et Laguerre; en face, Le Hérissé et Déroulède, qui se pressent, se démènent, les bras en épouvantail :

« Laissez-nous passer, ce n'est pas vous que nous voulons renverser, c'est la Chambre ». C'était du Barnum, le tour de ville d'un cirque, le tour de piste du champion autour de la pyramide. On pouvait sourire. Ce Déroulède, grand cœur, ami, mais fantoche; ce Laguerre, intelligent mais déconsidéré; ce Le Hérissé, naguère blanc, puis bleu de Bretagne, aujourd'hui... Quel entourage, et c'était le dessus du panier à crabes boulangiste — pour ce député, non pas du Nord, mais de la France, qui pouvait parler en maître...

Les grilles se sont refermées sur ce carrosse de « cocottes », dira l'ambassadeur de Russie...

Boulangier est à la tribune, il lit un long papier : *Révision* — fabriqué en collaboration de droite et de gauche, de Dugué de la Fauconnerie à Naquet : *Une Constituante... Suppression de la Présidence... Referendum...*

C'est Floquet, l'homme de « Vive la Pologne, Monsieur », jeté au passage du tzar, l'orateur du « manteau troué » de la « dictature » qui va ajouter à ses trouvailles :

— J'ignore qui a permis à notre collègue de prendre un langage si hautain et de parler comme Bonaparte revenant de ses victoires, et disant aux Cinq Cents : « Qu'avez-vous fait de la France?... » Mais il faut se rassurer, à votre âge, Napoléon était mort.



Photo Léopold

LA BELLE MEUNIÈRE



Photo Bulloz

LA DUCHESSE D'UZÈS
Musée Carnavalet

Dans l'enthousiasme, on vota l'affichage, mais le Parlement n'était pas rassuré...

Il n'était pas dans l'intention du Général de brusquer l'assaut... Il « combinait » avec tous les groupes, mais c'est avec la Meunière qu'il complotait d'occuper la petite chambre... Pour lui, il fallait évacuer les Maronniers, avec un seul r :

Vendredi 18,

Merci de votre lettre, nous avons déjà reçu la première; nous n'avions jamais douté tous les deux de vos sentiments et nous étions assurés de votre bonne volonté.

Donc nous comptons sur vous, afin d'être bien tranquilles dans notre, mignonne petite chambrette pendant 4 ou 5 jours.

Nous arriverons à Royat le lundi 4 juin à midi quarante-neuf — trouvez-vous à la gare avec une voiture. Vous voyez que, pour ne pas passer à Clermont, nous prendrons la ligne d'Orléans et nous arriverons par Limoges.

A bientôt donc, nous nous unissons pour vous envoyer un affectueux souvenir.

G. B.

A Royat, au plein de la saison, avec tout le personnel des hôtels, la gendarmerie, le commissaire en permanence — et que la Meunière en coiffe aille au-devant... « pour ne pas être reconnu! »

Mais c'est partie remise :

Ma pauvre belle Meunière,

Nous sommes désolés absolument, mais il nous faut retarder notre voyage de quelques jours.

Nous ne pouvons pas partir dimanche prochain et arriver le lundi 4. Nous ne partirons que le mardi 12 et nous arriverons à la gare de Royat par le train venant de Limoges, le mercredi 13 à midi 49.

Répondez-moi, je vous en prie, deux mots, pour me dire que c'est bien entendu.

Nous comptons passer chez vous quatre ou cinq jours pleins.

Tous les deux nous nous unissons pour vous envoyer notre meilleur souvenir et vous dire à bientôt.

Général B.

Mercredi 30 mai.

Brûlez bien vite cette lettre.

La Meunière l'a publiée mais en supprimant la naïve recommandation finale. Elle indique au Général de descendre à une station d'avant Royat, à Durtol.

C'est le lendemain de ce discours sensationnel qu'il confirme par deux lettres l'accord avec Marie Quinton, qui a congédié tous pensionnaires et refusé toute arrivée :

Vous avez parfaitement raison, ma chère Meunière, et c'est à la gare de Durtol que nous arriverons à midi 40 le mercredi 13.

C'est donc là qu'il faudra envoyer votre voiture nous attendre.

Nous nous faisons une grande fête d'aller passer quelques bons jours chez vous, où nous avons été si heureux et nous vous embrassons tous les deux.

G.

Mardi 5.

Nous partons ce soir. Ainsi c'est bien entendu nous trouverons votre voiture à Durtol demain mercredi à midi 40'.

A demain donc, et mille bons souvenirs de nous deux.

G.

Mardi.

Deux heures et demie... Les voilà et l'on s'embrasse comme des parents après des années de séparation.

— Chère bonne Meunière... Que d'événements... Si vous saviez... la vie que je mène à Paris...

— Georges..., gronde Marguerite...

— C'est vrai, convenu, pas de politique...

Ils déjeunent en hâte et congédient Marie Quin-

ton... Le dîner après neuf heures... Oh! un ragoût aux pommes de terre...

La Meunière peut croire que c'en est fini des officiers d'ordonnance, des soldats porteurs de plis, des télégraphistes. L'alerte est donnée d'ailleurs.

Au réveil, un agent de police se présente, Mme Quinton mandée d'urgence au commissariat, avec son livre de voyageurs, où elle a inscrit ses arrivants d'hier, sous le nom de *M. et Mme Parage*.

Il lui faut toute sa finesse madrée pour dépister les policiers. Souvent, je la mettais sur cet épisode, qu'elle jouait en soubrette :

— Madame Quinton, nous sommes sur une piste grave... Il faut nous aider... Leur signalement... La femme?

— Oh!... jolie... très jolie... trente-cinq ans, blonde dorée, en pelisse de soie gorge de pigeon, avec un chapeau de paille à plumes noires... une épaisse voilette... très élégante... trop, peut-être...

— Allure tapageuse?

— C'est cela... Une actrice, peut-être, de Paris...

Déjà le Commissaire se réjouissait... C'était bien le signalement.

— Le Monsieur...

— Lui... C'est simple... Le Général Boulanger... Des dîneurs s'y sont trompés, d'une table à côté...

Le Commissaire jubilait...

— Boulanger, mais avec dix ans de moins...

Venez jusqu'à la maison, d'ici deux ou trois jours, quand ils reviendront du Mont-Dore... Ils ont laissé leurs bagages.

La police avait fait chou blanc...

Quel séjour différent de ceux de l'hiver... Ce n'est que verdure et chants d'oiseaux sur la Tiretaine grossie de la fonte des neiges. Les amants voudraient sortir. Ils ne sont pas tellement libres, Lui, toujours les mouchards à ses talons, Elle, apeurée d'un scandale, son divorce acquis mais en instance à Rome, pour faire prononcer l'annulation de son mariage religieux, toujours inquiète, affreusement tourmentée du point de vue religieux. Enfin, il y a Mme Boulanger, ses filles, le souci encore de ne pas froisser l'opinion... Tout à l'heure, elle n'aura plus droit de s'appeler Mme de Bonnemains... Vatt-elle retomber Marguerite Brouzet, avant que le Général ait pu regagner sa liberté pour régulariser...

Un matin, à table, elle déplie les journaux... Il la regarde plus qu'il ne l'entend lire, comme si ses paroles avaient des couleurs. Soudain, elle s'arrête, angoissée, à se trouver mal.

— Rien... J'ai eu peur.

Des échos annonçaient que le Général voyageait dans le Centre, en Auvergne...

La peur d'être nommée.

Cet amour, qui était né, qui avait grandi dans

le mystère et dans la faute, Marguerite de Bonne-mains, à chaque minute, tremblait qu'il ne fût divulgué, avant d'être justifié par la loi et les sacrements.

Ce scrupule de dignité mondaine ne pouvait manquer d'apparaître à l'amant comme une marque de plus, de grandeur et de noblesse, dans le sacrifice des préjugés immolés à leur passion indissoluble...

L'amour et l'amitié...

L'amour de la grande dame, l'amitié de la servante au grand cœur, Marie Quinton à qui ils voulaient confier l'enfant sacré, la Meunière avec qui, seulement, ils pouvaient se reposer à ces minutes d'attente indicible et qui leur jetait gaillardement :

— Enfin, tout espoir n'est pas perdu.

A quoi il répliquait :

— On tâchera.

Enfin, calfeutrés tout le jour, — naguère par l'hiver, cela passait, mais avec le soleil, ce vif printemps, l'appel du dehors se faisait irrésistible. Nos troglodytes de la mignonne, mais cellulaire chambrette, aspiraient à quelque délivrance. Ce ne pouvait être qu'au crépuscule, mais quel enchantement, par ces véhémentes soirées qui ne cessent de s'allonger vers la Saint-Jean... Avant ou après dîner, une voiture, qui ne baissait sa capote qu'au-

delà du village, les emportait vers Gravenoire ou par la route du Puy-de-Dôme... Ils rentraient avec des brassées de fleurs sur les bras, tardaient à se remettre de l'engourdissement de ces heures bercées au pas des chevaux, par ces paysages farouches, aux horizons barrés de puys et de cratères, sous le ciel dur, diamanté d'étoiles. Peu à peu les mots se taisaient aux lèvres qui se séparaient, dans la contagion de ce silence des espaces infinis, seulement scandé de quelque chant de berger, de l'aboi d'un labri, des sonnailles d'un troupeau. Ils ne pensaient plus, c'était des instants éternels, comme aucun couple n'en avait vécu de pareils, le Général Boulanger sacrifiant à Mme de Bonnemains la passion qu'il avait allumée au cœur d'un peuple.

Georges, Marguerite...

L'amour, l'amitié...

Au bruit de la voiture, Marie Quinton était là, veillant à ce que ses précieux clients pussent descendre sans être vus. L'auberge était toute à eux — la mère, la sœur, toute la maisonnée refoulée à la cuisine, aux pièces reculées. Quel contraste de l'Hôtel des Marronniers à cet Hôtel du Louvre assiégé de foule, jour et nuit, l'escalier, les couloirs, l'appartement encombrés de l'Etat-Major boulan-

giste, des militants, des partisans, des quémandeurs, et des mouchards, l'Hôtel du Louvre où il fallait remplacer les tapis tous les trois mois... Ici, le lit, le divan, la salle à manger, où ils sont le plus souvent sur le même fauteuil...

L'après-midi, ils parcourent le manuscrit d'un ouvrage militaire du capitaine Driant... C'est Elle qui lit : « assise, drapée dans un délicieux peignoir en surah bleu clair, aux manches garnies de point d'Alençon... Lui, les bras autour de la taille, l'interrompant, lui abaissant les bras, l'attirant, pour la couvrir de caresses, lui prendre les lèvres. »

Ah! si les ennemis du Général pouvaient substituer cette chromo des amants de Royat au millier de portraits du Général Revanche, du sauveur qui va balayer la tourbe des parlementaires!

Cependant une dépêche venait d'Angoulême, adressée à Mme Quinton :

Arrivage 145 barriques Mercuriale rouge, 119 blanc, 114 piquette 91.

Le Général déchiffrait les premiers résultats de l'élection du 17 juin dans les Charentes où il avait lancé :

— Voter pour Déroulède, c'est voter pour moi...

Ainsi Déroulède, les vins rouges, tenait la tête (pour prendre la queue au ballottage).

Mais Boulanger n'était pas assez rompu à la politique électorale pour se méfier des tractations du second tour.

Tout allait bien. Et qu'on était loin de La Rochelle, même de Royat. La Meunière avait demandé l'indicateur des chemins de fer, et des guides : Espagne, Tunisie, Maroc, Tunisie, Italie, Suisse!

Le tour de l'Europe, à la séparation des Chambres...

— On vous emmène.

La Meunière n'aurait pas rêvé mieux que de promener son bonnet loin des moulins de la Tiretaine...

L'amour, l'amitié...

Marie Quinton était susceptible sur le chapitre de la table. On s'évertuait à confectionner les plats qui faisaient la renommée de la maison. Nos amants n'y prêtaient pas l'attention que l'hôtesse eût souhaitée. Des morceaux de rois restaient à figer sur les assiettes. Comment bien faire, avec des gens qui n'acceptaient aucune heure, déjeûnaient à l'heure où l'on dîne, et, à leur caprice, commandaient du ragoût, quand la bécasse...!

La hautaine vicomtesse n'eût peut-être pas tenu compte du désappointement de l'aubergiste... Le Général devait beaucoup à sa gentillesse envers tous ceux qui l'approchaient. Ainsi la Meunière, à partir d'un certain moment, put croire que les pro-

menades au grand air avaient ressuscité l'appétit de ses pensionnaires et qu'ils appréciaient mieux ses recettes : ils cachaient et brûlaient ensuite dans la cheminée les restes inachevés ou négligés du menu...

XVII

Cette semaine de juin, quel goût de paradis elle aura laissé aux amants!

De Royat à Paris, le retour dans l'enfer. Dérouté est battu. C'est un gros échec pour le Général, dont la presse commente la longue absence. Le voici. On reprend confiance. L'argent manquait. Il ne semblait pas que le Général s'en alarmât personnellement, avec tous ses projets de prochain tourisme. Le comte Dillon s'affairait. Il faut prendre l'argent où il y en a. Le slogan est ancien. Le comte Dillon devait se montrer plus royaliste que le roi, qui se tenait sur la réserve. Mais il y avait les royalistes. Cet Arthur Meyer — encore un, tatoué de la presse — comme les Mermeix, les La Bruyère, qui s'était hissé du ghetto, dans le beau monde, juif converti, avec ce « Gaulois », gazette du trône et de l'autel. Il avait débuté, pour ainsi dire, dans

l'armorial de la galanterie, comme secrétaire d'une Blanche d'Antigny. Il devait poursuivre une carrière fructueuse par les femmes dans la noblesse la plus authentique, familier de la duchesse d'Uzès, et, sur la fin, acquérant, en mariage, la jeunesse, la beauté, la couronne désargentée d'une Turenne! Le comte Dillon, Arthur Meyer, les deux compères, ne vont pas laisser échapper une affaire où il y a tant à gagner. Que Boulanger les laisse agir. Ils entreprennent la duchesse d'Uzès : Quelque argent et la Monarchie est rétablie : *Dissolution, révision*. La République en 1875 ne l'a emporté que d'une voix. Humilié, chassé, Boulanger fera tout pour reprendre son épée, — connétable d'une Restauration! Boulanger? Comme Mme de Bonnemains, la duchesse l'avait en détestation. En 1886, les officiers de Rambouillet n'avaient-ils pas reçu l'ordre de ne plus se joindre aux chasses de la douairière? Ce qu'apprenant, le Général, ministre de la Guerre, était allé s'en excuser, comme l'ignorant, d'un excès de zèle de quelque subalterne franc-maçon...

Les travaux d'approche furent habilement effectués — pour obtenir quelques centaines de mille francs. Boulanger vint remercier. Oui, *Dissolution, révision*, contre la tourbe du Parlement. C'est trois millions que la duchesse offrit au comte de Paris, pour alimenter la campagne boulangiste.

Tout va bien...

Marguerite de Bonnemains espère dans la sentence de Rome. Boulanger ne doute pas que Mme Boulanger ne se prête au divorce, à la rupture de droit, accomplie en fait. Le Boulangisme, à son apogée, ne pouvait plus loger en meublé. On a loué un hôtel rue d'Urmont-d'Urville, où l'épouse n'a pas suivi son mari; elle s'est retirée à Versailles, avec ses filles.

Voici que la Meunière va aussi récupérer sa liberté. Car, elle n'était que séparée, toujours en puissance d'un sale mari, qui — de loin — pas très loin, la faisait chanter — comme Pierre de Bonnemains Marguerite...

Confidences pour confidences... Mme de Bonnemains savait et s'employait pour son amie...

C'est maintenant Mme de Bonnemains qui écrit aux Marronniers, avec deux r... A peine sont-ils rentrés à Paris, Marie Quinton reçoit le 3 juillet, cette lettre dont elle a supprimé dans son journal le passage la concernant :

Ne croyez pas, ma belle Meunière, que nous vous oublions... Nous avons été désolés du mauvais résultat de notre premier espoir. Mais, fort heureusement, il y a encore d'autres moyens et vous savez bien que nous ferons tout ce que nous pourrons pour que vous arriviez au résultat que vous désirez. Je vous enverrai d'ici peu les lettres de recommandation promises et l'indication pour vous en servir.

Ne pensez donc pas que nous vous oublions, nous nous occupons au contraire de vous et nous pensons bien souvent aux heures heureuses que nous avons passées dans votre jolie chambrette. Comptez donc toujours sur nous.

Cette semaine, le Général parcourt la Bretagne où les gens de mer du pays natal, des rudes pêcheurs de la côte aux foules des grands ports lui refont l'accueil enflammé des hommes des corons et des cités du Nord. Mme de Bonnemaïn est seule. Avec qui parler de lui, sinon avec la Meunière, devenue leur protégée...

Toujours le divorce en cours... Trois cœurs, dans la mignonne chambrette — invoquant le bénéfice de la loi Naquet... Mais si la Meunière reconquiert sa liberté, ce ne sera pas pour l'aliéner de nouveau.

Du 12 juillet.

Ma belle Meunière, les lettres vous recommandant très, très chaleureusement ont été envoyées il y a aujourd'hui huit jours .. dites-le à M. V... Nous espérons donc de toutes nos forces que vous arriverez au résultat que vous désirez tant, soyez sûre que nos vœux vous accompagnent et que nous serons très heureux si le résultat est celui que vous désirez. Expliquez à M. V... que si je ne lui écris pas directement, je ne l'en remercie pas moins de,

ses lettres, et que je lui demande de faire le possible et l'impossible pourvu qu'il arrive à vous rendre la liberté, je lui en serai très reconnaissante.

Envoyez-nous un mot dès que vous saurez le jugement, si par malheur il est mauvais, ne vous découragez pas... Vous avez en nous de bons amis — ayez confiance... et soyez sûre de notre affection.

Jeudi 12 juillet.

Pendant que Boulanger à la Chambre attaque le régime et invite le Gouvernement à demander au Président de la République d'user du droit de dissolution, et que Floquet riposte, avec l'éloquence qui fait sourire au dehors, mais qui porte sur l'assemblée, sur les centaines d'élus des comités régionaux...

Tout de même, un bon langage républicain :

« Vous que nous n'avons jamais connu dans nos rangs, vous qui avez passé des sacristies dans les antichambres des princes, vous ne craignez pas, avec vos antécédents, de jeter l'outrage à tous les républicains éprouvés et dont le plus modéré a rendu à la République plus de services que vous ne pourrez jamais lui faire de mal... Savez-vous quelle est la dissolution inévitable? C'est celle de votre parti qui n'existe plus, qui n'a plus aucune raison d'être et qui ne saurait plus obtenir désormais les suffrages des républicains, après avoir recueilli les applaudissements de la droite. »

En effet, la droite n'avait cessé d'applaudir quand Boulanger, interrompu à chaque phrase, jetait :

— Majorité de hasard... Chambre en poussière.

Boulanger réplique :

— La réponse amère du Président du Conseil semble échappée de la bouche d'un pion de collègue mal élevé... Par quatre fois je lui ai crié : vous en avez menti...

Et il remet au bureau sa démission de député.

Mme de Bonnemaïns n'assistait pas aux séances de la Chambre, et ne devait guère lire les journaux.

Ce 13 juillet où la *Justice* publiait le roman des frères J.-H. Rosny, *Nell Horn*, avec la *Revue Littéraire* de Gustave Geffroy, l'article de tête était de Camille Pelletan sur la séance du 12, à la Chambre :

« Aujourd'hui, la tribune a paru changée en plancher de théâtre. Un homme était là en costume de jeune premier. Coiffure savante, redingote méditée, et cette cravate violette. L'homme des anarchistes et des cléricaux... »

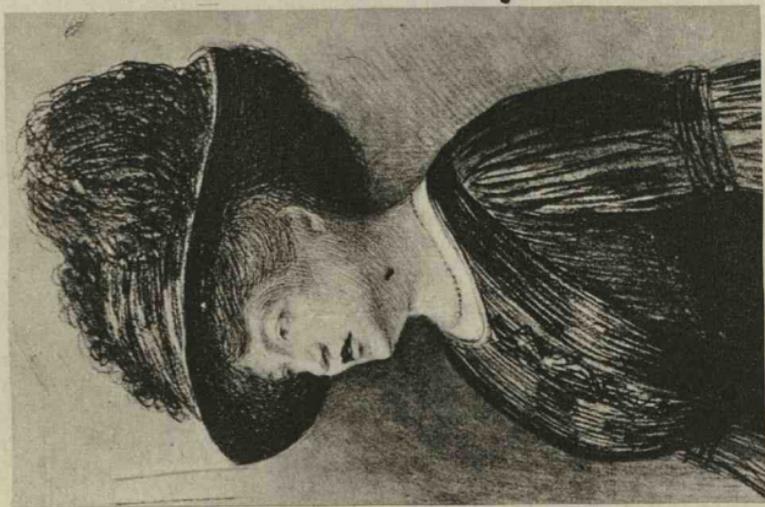
Ce même jour, Rochefort dépeignait :

« Il faut avoir assisté à une de ces chasses où le vautrait du duc d'Aumale aboie après un sanglier qui lui tient tête, pour se faire une faible idée de la représentation que la Chambre vient de donner au pays.

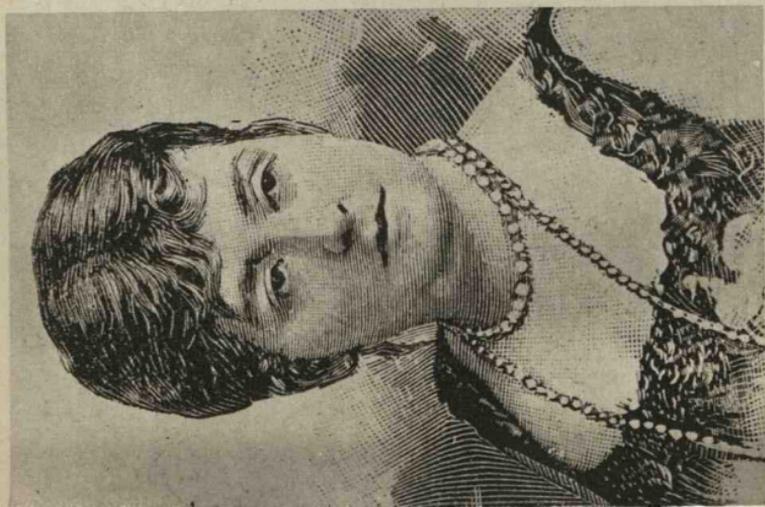
« Constatons d'abord que nombre de chiens ont été décousus et que le molosse Floquet qui menait la meute a été éventré par trois ou quatre coups de



M^{me} SÉVERINE
d'après « L'Illustration »



M^{me} MARGUERITE DURAND
(Dessin de Simont)
d'après « L'Illustration »



M^{me} LÉONIDE LEBLANC
(Photo Benque)
d'après « L'Illustration »



LE DUEL DE M. FLOQUET ET DU GÉNÉRAL BOULANGER
d'après «L'illustration»

boutoir au point que ses intestins jonchaient les bancs ministériels — de l'homme sans peur qui affrontait les crocs des chiens découplés de Ferry... »

A l'heure où le Parisien s'échauffait à ces lectures, le Boulanger sans peur affrontait effectivement le molosse Floquet.

XVIII

On se battait souvent à l'époque, pour un oui, pour un non, pour :

« Vous en êtes un autre... »

Surtout entre journalistes, entre poètes. La rubrique du duel était quotidienne dans la presse. Pas une salle de rédaction sans panoplie de fleurets, de masques. Mais les rencontres étaient moins fréquentes à la Chambre; les querelles se terminaient en pugilats collectifs, séparés dans l'hémicycle par les huissiers — les combattants se prêtant assez bien à ces arbitrages d'office :

— Tenez-moi, je vais faire un malheur...

Le président se couvrant, suspension de séance, un tour à la buvette, et l'on recommençait à légiférer, et la nuit portant conseil, les apostrophes excessives s'atténuaient, jusqu'à disparaître de l'*Officiel*...

Tout cela réservé à la Chambre. Au Sénat — on a passé l'âge...

Mais ce 12 juillet, l'envoi de témoins était inévitable. Clemenceau, Georges Périn pour Floquet. Laisant, Le Hérissé pour Boulanger. Tout était réglé à deux heures du matin, pour le lendemain dix heures, chez le comte Dillon, à Neuilly. Avec Clemenceau, cela ne traînait pas. Les adversaires n'avaient pas le temps de s'apaiser, n'avait-il pas fait se battre l'après-midi, pour une injure du matin, MM. Pugliesi-Conti et Albert Sarraut...

Un vendredi 13...

A l'épée! c'était Floquet, à qui avait été dévolue la qualité d'offensé, qui avait choisi l'arme à 60 ans. Pourquoi pas le pistolet rituel, dans la politique, entre gens d'un certain âge. Les deux balles généralement échangées sans résultat, plus dangereuses pour les témoins que pour les adversaires inexpérimentés, troublés et déconcertés par le commandement précipité, 1, 2, 3 : feu! Et le beau geste, au visé, qui permet, comme à Boulanger naguère, en face du baron de Lareinhy de tirer en l'air...

Ce duel! Je crois y avoir assisté dix fois, tant je me le suis fait raconter par Georges Périn, familier des Ménard-Dorian, à Paris, surtout dans leur propriété de l'Hérault où nous passions l'automne. Nous faisons des armes avec un prévôt qui venait

à Fourques, de Lunel. Et nous scandalisions le maître militaire comme l'escrimeur renommé au fleuret, qu'était Georges Périn. En tenant du passé, il n'admettait pas le jeu de l'épée, évidemment bien grossier, de tendre l'épée à bout de bras, et de revenir toujours en ligne à tous battements, dégagements de l'adversaire, en rompant. Le plus habile s'épuisait contre cette résistance passive où, avec du sang-froid, en quelques leçons, un profane de l'escrime devenait un épéiste garanti des mauvais coups du fleurettiste le mieux entraîné... Mais quand un maître du fleuret comme Joseph Renaud empruntait la seconde méthode, tous championnats lui étaient acquis, l'épéiste improvisé ne pouvait tenir contre le savoir et l'entraînement.

Boulangier, Floquet... toute la nuit les reporters coururent la ville — dans l'ignorance du lieu de la rencontre, à l'affût aux portes des témoins des adversaires...

Boulangier n'était pas inexpert. Depuis Saint-Cyr il avait refait de la salle, en dernier lieu, par hygiène, pour ne pas engraisser, mais, pour l'assaut, il était nul.

— Je charge...

Et il fonçait...

— On se fait embrocher... Ou l'on embroche...

Et c'est dans cette confiance qu'il alla se coucher...

Comment l'idée aurait-elle coupé son sommeil

qu'il pourrait être touché par ce placide boursoufflé de la Présidence...

Cependant des amis, dès la sortie de la Chambre, pendant que verbalisaient les témoins, avec le mandat de choisir l'épée, conduisaient Floquet chez Baudry, le créateur de l'escrime pratique à l'épée de combat. Il avait, jadis, pris des leçons du maître Jacob dont l'enseignement avait commencé de réagir contre le fleuret.

Il y avait le ventre de Floquet, fort bombé.

Là-dessus, Baudry enseignait :

— Avancez-le, sans crainte... Et retirez-le en arrière, votre bras de plus en plus tendu, en ligne haute, si l'adversaire avance :

— Retirez le ventre, et piquez, M. le Président.

Donc, Georges Périn venait assister à nos séances, heureux pendant la leçon, maugréant si nous passions à l'assaut, avec l'épée inerte.

— La pêche à la ligne.

Eh oui, l'hameçon où viennent se piquer les doigts du fleurettiste...

Or, c'est avec la leçon de Baudry que Floquet avait sauvé sa panse, et que Boulanger...

— Il ne savait pas tenir un fleuret...

Georges Périn nous disait son angoisse, lorsqu'on mit les adversaires face à face sur cette piste à chevaux de l'hôtel de Dillon, sur le terrain mouillé de pluie, glissant...

(Ce qu'il ne disait pas, — que l'on a su depuis ;

les épées non flambées, ni phéniquées — sur une piste de manège sablée, où Dillon entraînait ses chevaux. Bon terrain pour le tétanos, — et Clemen-
ceau était médecin...)

— N'est-ce pas, voilà Boulanger...

Et Georges Périn de prendre une épée...

Mais il ne pouvait, desséché, ankylosé de rhumatismes, mimer la scène...

Il la racontait : Boulanger charge, tirant en ligne basse — ce ventre attirant — glisse, tombe à genoux, et il est atteint à l'index de la main droite, Floquet au mollet gauche, lâchant son arme...

C'est honorable, cela pourrait suffire. Mais Boulanger, blessé dans son amour-propre, exige — et les témoins de Floquet ne peuvent refuser une reprise, et Boulanger recharge, et Floquet (ne faut-il pas admirer son sang-froid) rompt lentement. Boulanger charge, jusqu'au corps à corps — mais le bras est resté tendu — et il a dans la gorge l'épée de l'adversaire, qu'il tente d'arracher :

— Vous vous servez de la main gauche, crie Clemen-
ceau au malheureux qui a sept centimètres de fer dans le cou...

— Ah! pardon, s'excuse-t-il.

Georges Périn explique ce qu'il aurait fait, lui...

— Allez-y, Périn... Je suis Floquet...

Mais notre vieil ami est bien gêné.

— Si Floquet vous avait écouté, il serait mort...

Le résultat pour l'escrime fut une adhésion consi-

dérable à la méthode nouvelle — l'épée en trois leçons — et la salle Baudry, du jour au lendemain, la plus fréquentée de Paris.

Triomphalement, la peau du dictateur trouée, Charles Floquet regagne les appartements présidentiels où compte les minutes une compagne charmante et dévouée, la jolie Mme Floquet... Dans la vie d'une femme politique, il n'y a pas que les joies d'apparat. Pour celle qui en a le goût, la vie intime n'est plus, — sans une journée régulière, avec toutes les incertitudes de l'heure... Le Pays...

Le blessé ne pouvait être transporté... Il doit s'aliter chez Dillon. Il n'a tenu qu'à l'épaisseur d'un poil que la lame pénétrât dans la carotide. Le chirurgien en vogue fait appeler des confrères illustres. Les pronostics sont réservés pendant deux ou trois jours.

Le Général qui devait tout avaler, embroché par le placide et pesant Floquet, qui, au sortir du combat, préside, sur la place du Carrousel à l'inauguration de la statue de Gambetta.

Une foule officielle l'acclame. Demain, les journaux boulangistes l'accuseront d'avoir, sur l'estrade, dans un groupe, joué la scène, portant à Boulanger le coup peut-être mortel. Il exagérait évidemment, mais n'avait-il pas prouvé autant de courage et plus de sang-froid que son fol adversaire ! Et quelle liesse n'aurait pas mené « la Boulangerie », si le Général

avait tiré quelques gouttes de sang « du Boursoufflé, de l'outré présidentielle, du grotesque et bedonnant porte-paroles gouvernemental... »

Cependant, le Président Carnot envoyait par le général Brugères ses compliments à Floquet. Le Président Carnot, qui devait, du coup de poignard de Caserio à la carotide, succomber à la blessure d'où s'était tiré miraculeusement Boulanger!

Ils peuvent se réjouir! Boulanger est à demi dans le coma...

Mais quel réveil peu à peu. La Politique! Mme de Bonnemains est à son chevet. Elle lui tient la main. Comment se trouve-t-elle là, — avec la comtesse Dillon, les docteurs...

Pendant le duel, un fiacre stationnait à quelque distance — un visage de femme à la portière... Soudain, le résultat se propage, du rassemblement qui se disperse, des curieux, des journalistes qui s'élancent : le Général blessé... gravement... mortellement... La femme se précipite vers la grille... On s'écarte... La femme du Général?... Sa fille?... On ne distingue pas sous la voilette... La consigne est stricte. « On n'entre pas... » La visiteuse va tomber évanouie... La porte s'ouvre...

Ce n'est pas Mme Boulanger qui, prévenue à Versailles répondra que sa présence ne saurait apporter de soulagement au Général — et qu'elle lui envoie son médecin...

La voie est libre et Mme de Bonnemains s'y engage résolument. C'en est fini du mystère dont s'enveloppaient leur amour — de tous ses scrupules mondains — religieux :

— Je suis Marguerite de Bonnemains, l'amie du Général.

L'aveu n'est pas pour démonter la comtesse Dillon une chanteuse du Grand Théâtre de Bordeaux. Désormais, l'on ne saurait douter de la véracité d'un amour qui se révélait avec une telle vaillance insoupçonnée. A aucun moment du succès, revues, discours à la Chambre, voyages, elle n'avait songé à paraître. Il avait fallu le danger, toute cette nuit de fièvre, de pressentiments. Peut-être lui avait-il fixé un rendez-vous, pour qu'elle le vît sortir, vainqueur du tournoi... Sans quoi, il n'eût pas confié l'heure, l'adresse!

Bref, une fois dans cette chambre, elle n'avait plus songé à en sortir... De ses mains fines qui savaient les autres blessures glorieuses de ce beau corps, elle avait touché le sang qui tachait les draps, ses vêtements, de ce trou par où pouvait se tarir la vie... Que leur amour pût s'achever de la sorte, qu'il fût mortel, appelé à finir, c'était là une pensée horrible, subitement — devant ces médecins qui ne répondaient de rien...

Enfin l'angoisse s'éloignait. L'athlète se redressait. Hier, c'était le 14 juillet, le deuxième anniversaire

de sa « Revue ». Qu'était-ce auprès de celui-ci, avec Elle...

— *Georges...*

Quelles musiques, quelles acclamations auraient pu rivaliser dans sa mémoire avec la voix unique, comme d'un ange gardien, à ce tournant de désastre d'où il remontait miraculeusement, où il pouvait entendre, voir l'univers en une seule créature penchée sur son front, mais condamnée au silence, ne pouvant que dessiner du mouvement de ses lèvres :

— *Marguerite...*

Enfin, le cauchemar s'atténue, Mme de Bonnemains écrit le 17 juillet :

Ma belle Meunière,

Vous avez dû... d'après l'affection que vous nous portez, passer quelques jours bien pénibles — mais, grâce à Dieu, je vous griffonne ces mots pour vous dire que notre cher Général est en pleine voie de guérison, ne vous tourmentez donc plus... et donnez-nous bien vite de bonnes nouvelles de votre procès — vous savez à quel point nous nous y intéressons et bien toujours à vous.

Déjà, pour le 19, la Sainte-Marguerite, Marie Quinton avait préparé une jardinière de fleurs, qu'elle enverra à Neuilly.

La Sainte-Marguerite ! C'est la dernière fois qu'on la lui souhaitera en France, à Mme de Bonnemains.

XIX

On a essayé d'analyser :

Boulangier, le plébéien... Mme de Bonnemains, l'aristocratie, le linge fin, l'expérience de la femme de trente ans, curieuse et tourmentée du mal qui devait l'emporter, sous des apparences de santé, et dont le quasi-veuvage ne s'était peut-être pas privé de quelques essais de refaire sa vie...

Du moins, cela se murmurait, mais sans preuves... Rien ne permettait au Général de douter qu'il eût emporté une forteresse aux assaillants jusque-là repoussés.

Puis, quelle importance, le passé, pour les amants, quand le présent, d'un coup, jette aux bras l'un de l'autre, deux cœurs, deux corps prédestinés...

C'est de l'Histoire, de tous les millénaires et la plus quelconque, qu'une femme se trouve sur le chemin du soldat, du poète : la femme fatale.

On cherche quatorze heures à midi... C'est bien plus simple, et seulement humain... Mme de Bonnemains n'aurait pas été chez Mme de Saint-Priest, que cela aurait pu être une autre — et pourquoi pas Mme de Saint-Priest, car c'est chez elle qu'il avait accepté de dîner...

Mme de Saint-Priest, il n'en est plus parlé dans les annales boulangistes, mais elle a existé de l'aveu même de Mme de Bonnemains. Il y a des Saint-Priest d'avant et d'après la Révolution, dont le dernier représentait le Lot en 1848!

C'était le soir marqué, c'était Lui, c'était Elle, et voilà.

Ce soir aurait pu être le seul, le premier, le dernier d'une aventure qui tourne « court »... Il était tissé d'un fil qui ne devait pas rompre, même à la tombe...

Aux séjours de Royat, ç'avait été le corps à corps des sens, la ruée à la volupté, l'assouvissement... On en revient. Dans la huitaine de Neuilly, ce fut le cœur à cœur décisif, où deux existences sont soudées à jamais... Le vol noir avait plané, en ce 14 juillet, le deuxième où il n'était pas, ils avaient été seuls, l'univers supprimé autour d'eux, rien ne vivant plus en eux, qu'un souffle unique, menacé de s'envoler au frôlement des ailes de deuil...

Boulangier fini... Dans les camps gouvernementaux on soufflait et cela finissait par des chansons.

Jules Jouy donnait le ton, à qui le *Chat Noir* ne suffisait plus, avec une chanson quotidienne à un journal :

*J'en suis tout perclus,
La Boulange est dans la dèche;
J'en suis tout perclus,
La Boulange ne va plus.*

Boulangier avait été battu dans l'Ardèche, pendant qu'il gisait chez le comte Dillon, entre une dizaine de médecins. Il fallait profiter du désarroi du parti. Il y avait à fixer la date de trois élections. Floquet les assigna au même jour, le 19 août. Stupéfaction : quinze jours après le duel, le blessé faisait un tour au Bois, il se présentait dans la Charente-Inférieure, la Somme, le Nord, dans un tintamarre de publicité à l'américaine où le Général opérait lui-même, avec des centaines de camelots, distribuant insignes, images et médailles. L'argent? La duchesse d'Uzès versait et versait, le clergé soutenait l'ancien ministre des « curés sac au dos » les conservateurs faisaient bloc pour l'ancien ministre de l'expulsion des princes — d'accord avec les républicains du Parti National, de la Ligue des Patriotes de Laguerre et de Naquet à Déroulède. Et Boulangier est élu à des majorités formidables...

C'était l'apogée! Comment nier la force des

« boulangistes » de droite ou de gauche. Coalition d'appétits et de mécontentements, d'espoirs de restaurations des vieux partis ou de redressement du régime...

Boulangier au pinacle? Sans cheval noir, et sans épée... Boulangier... Boulangier... Il s'est dérobé au triomphe...

Où est-il? En Russie, en Allemagne, en Suède? Il a dépiqué la police...

Notre *m'as-tu vu* le plus en vue traverse l'Espagne, romantiquement, se réfugie loin des photographes et des chansonniers, de ses partisans et de ses militants, dans le bled farouche du Maroc de 1880 qui n'était pas encore ouvert au tourisme — même pas à nos armes...

Georges, Marguerite, seuls, sans une indiscretion sur ces semaines enchantées où le chef avait disparu. Mais le temps travaillait pour le boulangisme, dans ce septembre où s'amorçait le scandale du Panama aux cris : « A bas les Voleurs... », avec le refrain de plus en plus populaire :

*C'est Boulange, Boulange, Boulange,
C'est Boulangier qu'il nous faut.*

XX

Les amants sont à Paris et ne songent qu'à en repartir, la Meunière en est la première avisée :

• Samedi 13 octobre.

Ma belle et bonne Meunière,

Je suis sûre que vous croyez que nous vous oublions — cela serait très mal à vous... car au contraire, constamment nous pensons et parlons de vous — mais depuis deux mois, nous n'avons pu vous le dire — aujourd'hui, je viens vous demander si vous n'avez pas besoin de nous. Je suis contente pour votre procès qui va revenir il me semble très prochainement devant les tribunaux. Ecrivez-Lui — si nous pouvons faire quelque chose pour vous, vous savez bien que tout ce que nous pourrons faire, nous le ferons, nous serions si heureux de vous voir

heureuse. Nous, nous le sommes toujours beaucoup, peut-être toujours de plus en plus, vous vous en apercevrez bien quand nous irons vous voir — du 10 au 15 novembre, dès que le mariage de sa fille sera fait — car vous devez savoir que M. Driant est au comble de ses vœux et épouse prochainement la fille cadette de qui vous savez.

A bientôt, ma belle et bonne Meunière, nous nous reverrons et vous retrouverons tout à fait gaie et contente — en attendant, nous vous redisons que nous vous aimons bien.

Je compare cette lettre au billet du 17 juillet. Quelle écriture raffermie, régulière, en regard des lignes tremblées de Neuilly... Le temps, est au clair... Et, gentiment, Mme de Bonnemains se confie... Elle se souvient, le procès de la Meunière! Elle attend elle aussi... Puis, ce mariage de la fille aînée du Général avec ce capitaine Driant, si fidèle et dévoué, comme un fils.

Les amants sont rentrés à Paris? On croirait pour y déposer leurs malles, et refaire leur valise pour Royat, sans plus.

Pourtant, le vainqueur de la triple élection doit se montrer... La Politique ne lâche point son homme... Les républicains désunis ne peuvent s'entendre pour endiguer la vague triomphante du Boulangisme... Les Boulangistes ralliés à la formule du comte de Mun : « Le Parlementarisme, voilà

l'ennemi », ne sauraient s'accorder sur les fins finales de l'entreprise. Les monarchistes qui règlent les additions au compte de la duchesse d'Uzès sont mal rassurés par les harangues du Général où il ne renie pas les principes démocratiques d'autant plus que, de l'autre bord, Naquet, inquiet des menées secrètes du Général, et de Dillon, avec la droite, proclame : « L'Orléanisme, voilà l'ennemi ! » Mais, ici ou là, on ne peut rien sans Boulanger, qui biaise, s'engage, se dégage, et juge que les choses vont bien de la sorte... Patience :

« L'histoire n'aurait peut-être rien à reprocher à celui qui s'appelait Louis-Napoléon si, dans le conflit soulevé entre les parlementaires déconsidérés et lui, il s'était borné à prendre le pays pour juge et suprême souverain et à en exécuter les volontés... Il restaura le droit monarchique dans ce pays où depuis un siècle, pas un fils ne succéda à son père et où la nation veut rester maîtresse d'elle-même et de sa destinée. »

C'est dur pour les monarchistes qui paient. Mais qu'importe. « Qu'il fasse la trouée » — il ne faut donc pas lui couper les vivres, comme quelques-uns proposent, car seul il peut la faire, avec l'appui de tous les clans boulangistes...

Ah Royat ! Ils ne sont pas depuis quinze jours à Paris qu'ils s'impatientent... Ce sont des banquets,

des conciliabules où il est sur la sellette, chaque groupe à vouloir l'accaparer...

Ah! Royat, où cela chauffe, on peut dire. L'affaire de la Meunière, devenue un peu la leur :

19 Octobre.

Ma belle Meunière,

Prévenez de suite votre avoué et votre avocat que des recommandations très chaudes partent aujourd'hui, que pour lundi, on les aura — qu'ils le sachent — c'est utile.

Vite, envoyez-nous la nouvelle — j'espère et je souhaite de tout mon cœur qu'elle soit ce que vous désirez. Mes bonnes amitiés.

Comment Mme de Bonnemains, en proie aux mêmes chantages, se serait-elle désintéressée. Voici que le triste mari de la Meunière réclamait de l'argent pour ne pas faire obstruction à la conversion de la séparation en divorce.

Par la lettre suivante, on doit croire que les basochiens clermontois n'ignoraient pas l'intérêt que portait le Général à la belle Meunière.

Au temps où Boulanger commandait à Clermont, n'avait-on pas clabaudé sur ses promenades à cheval, ses haltes « aux Marronniers »...

22 Octobre.

Ma belle Meunière, vous savez que nous ne demandons et ne désirons qu'une chose — vous savoir heureuse — nous ferons donc ce que votre mari demande — seulement — bien entendu, nous n'avons pas à paraître, en aucune manière — n'est-ce pas? et vous pouvez compter sur notre promesse — tous les ans, vous toucherez, à l'époque que vous nous fixerez les 250 francs de pension annuelle (deux cent cinquante francs, c'est bien cela n'est-ce pas?) que votre mari demande pour vous rendre la liberté — que vos hommes d'affaires arrangent vite cela afin que vous soyez délivrée et heureuse... nous en serions bien contents — vous voyez qu'il ne fallait pas vous désoler — et que d'ici une quinzaine ou trois semaines, quand nous irons chez vous, vous pourrez être toute à la joie, en attendant, comptez sur notre bonne affection.

Ah! Royat, toujours dans leurs projets, où les espérait toujours Marie Quinton, qui se tait, dans son livre, sur ses déboires personnels. Par discrétion professionnelle, oui, de ne pas se mêler aux affaires de la clientèle. Puis, par une pudeur de l'époque, où le divorce était chose rare, mal porté, comme une tare, même pour la victime, acculée à la rupture judiciaire. Ainsi, la Meunière sauvée enfin du vilain homme, se disait-elle : veuve Quinton!

Pour le Général, c'était un mariage de sa petite Marcelle avec Driant, qui allait sonner le glas de son ménage en ruine...

Ce fut le 29 octobre, une cérémonie terriblement éclectique. Le Général avait repris son grand uniforme — pour la dernière fois. Le Général de la Revue : il n'y manquait que le cheval noir ! Cortège symbolique où Laguerre donnait le bras à la duchesse d'Uzès, où le Général de Barrail représentait le prince Victor...

Mme Boulanger était absente.

Quel chapitre pour dire ce qui, à la même minute, aurait pu jaillir de la mémoire des principaux acteurs de cette fête tragique. Mais, sans doute, Marcelle Boulanger vivait dans l'étourdissement du rêve virginal, depuis la mairie, hier, Mme Driant, et le capitaine devait oublier les corvées du Ministère, et de Clermont-Ferrand.

Mas le Général... dont tout le pays réclamait la pensée et des actes.

Le brave Général, peut-être bien qu'il ne pensait à rien, qu'à parader magnifiquement, sous l'uniforme, pour une seule femme, ignorée de cette foule composite, mais rayonnante de noblesse et de beauté discrètes « dont la robe en velours bleu de ciel garnie de renard bleu, faisait sensation ».

C'était la vicomtesse de Bonnemains qui, pour la première fois, apparaissait dans l'orbe du Général.

Depuis le duel, les initiés savaient... mais quel-

ques-uns — et qui ne se doutaient pas que, vis-à-vis d'elle seule, le Général était sincère...

Ce mariage.

Les amants de Royat ne songeaient-ils pas que, les formalités en cours effectuées, ce serait pour eux aussi la fin des rencontres secrètes, l'union légale, comme tout le monde...

Mme de Bonnemains? La générale Boulanger, et, qui sait...!

XXI

Le 27 janvier 1889 pouvait marquer dans la politique Française, dans l'Histoire Nationale, dans le train de l'Europe. Il y eut le grondement du Coup d'Etat dans l'air, de la Madeleine à l'Elysée. Ce fut l'avortement d'une nuit révolutionnaire, manque de chef, dans ce Paris des journées de 1848, des semaines de mars 1871, toujours prêt aux barricades. Il n'en reste qu'un vague souvenir aux contemporains, et pour les vétérans du vieux Paris, le regret du restaurant disparu. Mais ce fut pour Boulanger, la date culminante où, a-t-on pu croire, il aurait eu à décider entre l'amour et la gloire. Il n'avait pas attendu pour choisir...

Le 27 janvier, ce devait être la revanche de Floquet et du Gouvernement sur la triple élection du 19 août. Eh! oui, par tels départements, couvaient encore des foyers réactionnaires dont Boulanger

avait pu ranimer la flamme... Mais on le défiait bien de se présenter à Paris, où un siège devenait libre. Une élection! cela devenait du sport pour la Boulange. L'argent affluait pour ces entreprises à court terme. Surtout, de la caisse du principal bailleur d'espèces, la duchesse d'Uzès. Les monarchistes se berçaient de promesses secrètes du candidat à tout faire et de son manager Dillon. Boulanger deviendrait Connétable. Et l'ordre, l'honnêteté, la prospérité renaîtraient au coup de baguette monarchique.

Donc, Boulanger relevait le défi sur le chemin du plébiscite, où l'union momentanée des républicains, dressait, en obstacle, son plus obscur représentant : Jacques, distillateur, président du Conseil Général de la Seine. Jacques! Jacques Bonhomme. Cela pouvait sonner républicain. Ce fut la risée; le pauvre Jacques.

Frère Jacques, dormez-vous.

On veillait pour lui jour et nuit, ses afficheurs recouvraient les placards de leurs collègues collant pour Boulanger.

Comme toujours, du moins, comme trop souvent, les intellectuels se désintéressaient de ces batailles autour de l'assiette au beurre! Quelle cuisine! A la *Justice*, n'avions-nous pas vu Clemenceau jeter dans la mêlée le Général que deux ans après il allait livrer à la Haute Cour! Ah! ces sauveurs des liber-

tés publiques, avec tout leur mépris pour nos chimères, le symbolisme, le naturalisme. N'empêche que des Floquet aux Freycinet, des cents et des mille, tous ces passants du parlementarisme ont sombré dans l'oubli, et que nos cadets érigent des autels à nos maîtres et à nos dieux, des petites chapelles et des tréteaux d'alors, de Mallarmé et de Verlaine à Laforgue et à Villiers de l'Isle-Adam...

Bou langer?

Jacques?

Qu'est-ce que ces milliers d'affiches sur tous les murs, aux marches de l'Opéra, au piédestal des statues... Nous attendions les numéros de nos petites revues, où justement, en ces *dimanches* inédits, dont je corrigeais les épreuves, à la *Revue Indépendante*. Jules Laforgue chantait, comme dans l'actualité :

C'est fort beau comme fond

A certains fronts,

Des lois et pas de plus bleue matière à diplôme,

Mais c'est pas les lois qui fait le bonheur, hein,

[l'homme!]

Seul, Maurice Barrès, qui cherchait le filon, se détacha. Il exprima le dégoût de la jeunesse pour le profiteuse de la chose publique, mais nous ne partageons pas sa confiance dans la Boulange. Il arrivait de Nancy avec toutes les ambitions, et il ignorait encore que le Parti National où il s'enrégim-

mentait n'offrait pas plus de garanties d'avenir et d'honneur que le parlementarisme en décomposition :

« O maître, si tu existes quelque part, axiome, religion ou prince des hommes.

« Avec une joie profonde, nous entreprenons de parler d'un Général par qui naissent de grandes espérances.

« Qu'est-ce que le Général Boulanger? J'ai interrogé des savants, de hauts artistes, des esprits que nous respectons et qui connaissaient le Général. Ils sont touchés de sa compréhension; ils le disent averti de toutes choses, infiniment séduisant... Tous les jeunes gens qui ont rencontré le Général ont été conquis par son affabilité et son intelligence.

« Depuis Gambetta, le Général Boulanger, de tous les hommes qui se sont succédé au pouvoir, le seul clairvoyant...

« Mais il a par-dessus tout cette parfaite honorabilité de n'être pas un politicien... C'est joyeusement, dans cette *Revue Indépendante* où je porte toute la responsabilité de ma pensée, c'est avec joie et avec haine que j'écris mon dégoût des institutions parlementaires. »

Et le morceau était daté de Venise.

Non, les intellectuels ne suivaient pas.

Le 27 janvier, un dimanche, au Grenier d'Auteuil, il fallut bien en parler, laisser J.-H. Rosny en parler, Edmond de Goncourt avait déclaré qu'il aurait voté

pour Boulanger, quoique ce fût l'inconnu : « Mais si c'est l'inconnu, c'est la délivrance de ce qui est, et je n'aime pas ce qui est, à l'avance, j'aime n'importe quoi qui sera, quitte à ne pas l'aimer après... mais, fidèle à mes habitudes, je n'ai pas voté... »

Plus tard (25 juillet) Edmond de Goncourt rapportera :

M. Brachet s'est trouvé avec Boulanger à la Flèche, il a été de sa promotion et dit que ce qui le caractérise, c'est qu'il est un étranger, un Prussien par sa mère, un homme qui ne connaît pas le ridicule, qui se promènerait dans une voiture rouge d'*Old England*, qu'au fond, il méprise les Français. Il ajoute qu'il est menteur, menteur, qu'il a une très moyenne intelligence, mais une volonté enragée, avec le talent, un talent tout particulier de parler à la corde sensible des gens auxquels il s'adresse, et qu'il a souvent la bonne fortune des mots qui enlèvent, enfin qu'il est un *allumeur de foules*.

Alors, Jacques, Boulanger, quoi pour notre vieux maître!

Après la courte accalmie du dîner, tout Paris afflue sur les boulevards; vers l'Opéra, se masse devant les journaux, de l'*Intransigeant* au *Gaulois* d'Arthur Meyer à la *Presse* de Laguerre, pêle-mêle, le populo descendu des faubourgs, et les gens de la haute, en habits et fourrures.

Je renonce à dépeindre cette folle nuit où la vic-

toire proclamée dans un enthousiasme indescriptible, sur le coup de minuit, le chef s'éclipsant, les lieutenants divisés, les troupes débandées.

Paris se retrouve au matin sans rien de changé. Le Général comptait une victoire électorale de plus et Floquet, une tape monumentale...

Ah! si le Général avait voulu...

XXII

Le Général...

Seul, peut-être, il gardait sa raison, en face de l'événement...

— A l'Elysée, à l'Elysée...

Ce n'était qu'un cri de cent mille bouches, — d'une marée humaine par quoi Il n'avait qu'à se laisser porter... de la rue Royale au faubourg Saint-Honoré, de ce restaurant de fêtards au Palais de la Présidence.

— A l'Elysée, à l'Elysée!...

Et après?

Chez Durand, quel gratin, ce dimanche du 27 janvier.

Tout l'état-major boulangiste y avait retenu des tables pour dîner — par compartiments séparés. Déroulède et ses ligueurs de marque; un lot de

blanquistes; des royalistes présidés par la duchesse d'Uzès, — Boulanger dans un salon avec Dillon, ne pouvant donner le gage de leur présence ici ni là!

Et, seule, dans un cabinet particulier, puissance qui balance toutes les autres, Marguerite de Bonnemains...

— A l'Elysée... à l'Elysée...

La clameur se fait unanime, domine tous les chants boulangistes :

*C'est Boulange, Boulange, Boulange,
C'est Boulanger qu'il nous faut.*

de la foule de plus en plus dense, que la police, qui se laisse submerger, ne tente pas de disperser...

— A l'Elysée, à l'Elysée!

Les acclamations se font plus formidablement impératives quand, par la vitre illuminée du restaurant, se profile la stature du Général... Les dîneurs se sont mêlés, d'accord avec la multitude de la rue...

— Général, à l'Elysée...

Les témoignages s'accordent, qu'il se tait, ne veut pas entendre...

Habit noir, l'œillet à la boutonnière, la flûte de champagne aux doigts, on est si bien là :

— Pourquoi conquérir illégalement un pouvoir

où je suis sûr d'être porté dans six mois par toute la France...

On insiste, Déroulède, le plus ardent de tous...

Rien ne saurait ébranler la décision du général, qui a son horaire de la semaine en poche...

On a romancé inutilement cette fin de soirée des dupes. Le général a rejoint Marguerite de Bonnemains dans le cabinet où elle s'impatiente :

— A l'Elysée...

— Ah, non, rue de Berri.

Le Général triomphe, il est élu, que lui veut-on de plus!

Il serait allé la consulter, et la Femme fatale serait responsable de sa carence! Elle n'aurait pas eu d'effort à fournir pour le dissuader de céder à la frénésie ambiante. N'étaient-ils pas convenus de quitter Paris au lendemain de l'élection! Ce soir, ils n'avaient qu'une hâte, de se rejoindre. Mais la foule le suivrait rue de Berri. Il était préférable de passer la nuit rue Dumont-d'Urville, où il ne se ferait pas attendre...

— A l'Elysée, à l'Elysée...

Braves gens, comme vous connaissez peu votre homme...

— A Royat...

La fugue était arrêtée depuis le retour d'Espagne, après le mariage de Driant et de Marcelle.

La correspondance ne s'était pas interrompue entre Marie Quinton et sa protectrice.

7 novembre. — *Nous pensons bien vous arriver vers le 15 ou le 20 de ce mois — à moins d'un cas extraordinaire — que nous ne prévoyons pourtant pas... mais, dans ce cas, nous serions chez vous, alors, vers le 10 décembre. Vous pouvez compter sur nous dans dix jours ou dans un mois — et vite dites-nous que vous êtes enfin libre et heureuse — et croyez à nos bonnes amitiés.*

Confirmation le 14 novembre.

C'est bien vendredi 16 que nous allons arriver; nous prendrons jeudi 15 — au soir — l'express de Clermont partant et arrivant à la nuit; c'est préférable que de faire le grand tour par Limoges; donc, nous serons à Clermont vendredi matin, entre 5 h. 30 et 6 heures, je crois que c'est à cette heure-là que le train arrive; peut-être est-ce plus tôt; mais vous devez bien le savoir. Que votre cousin vienne au-devant de nous avec sa voiture et qu'il nous attende à la sortie des voyageurs — sur le quai — afin qu'il nous conduise à sa voiture — autrement nous aurions de la peine à la trouver — est-ce bien compris? Ma bonne Meunière, répondez courrier par courrier un mot à qui vous savez afin qu'il l'ait jeudi matin lui disant bien que vous nous attendez vendredi matin vers six heures à Royat et que nous trouverons votre cousin et sa voiture —

pour nous y conduire. A bientôt donc et comptez toujours sur nous.

Contre-ordre par dépêche et quinze jours de silence, quand la Meunière reçoit ce mot :

Ma bonne Meunière,

Voici trois lettres que je vous écris, sans réponse de vous... pourquoi? Etes-vous malade? Nous nous en tourmentons — répondez, je vous en prie, par retour du courrier. Bons souvenirs.

Des lettres interceptées...? Mme de Bonnemains, huit jours plus tard, recommande sa missive :

Vendredi, 21 décembre.

Ma bonne Meunière,

Il y a une fatalité, un sort jeté sur nous — nous voilà encore forcés de retarder notre arrivée — soyez persuadée que nous en souffrons... mais il s'agit d'instant si graves dans ce moment, pour nous, pour moi, que nous sommes forcés de remettre un plaisir pour gagner un bonheur. Si vous devinez, ne parlez pas de cela dans votre réponse — et dites-nous si le vendredi 19 vous conviendrait — cette fois ce sera la dernière remise et nous vous arriverons je l'espère, bien heureux et bien gais.

Priez pour moi... et comptez sur notre parfaite affection.

Ces instants graves... Comment la Meunière n'aurait-elle pas deviné... Leurs divorces en cours. Certes, elle allait prier pour Eux, qui venaient de la soutenir par tous les moyens, comme montrent ces lettres du même mois :

7 Novembre.

Ma bonne Meunière,

Nous ne comprenons rien à votre lettre, car nous étions persuadés que votre affaire allait s'arranger à l'amiable. Puisque votre mari vous offrait une transaction moyennant une rente annuelle de deux cent cinquante francs et que cette rente nous vous avons écrit que nous vous la ferions — qu'il fallait donc terminer comme vous le désiriez votre procès à l'amiable — que s'est-il donc passé? Que cela n'a pas été ainsi comme nous le pensions et le désirions tant. On ne peut vraiment pas vous offrir une transaction, puis se retirer, quand vous acceptez. Voyons, que votre avoué s'occupe bien de cela — encore une fois, nous vous ferons cette rente de 250 francs et si, pour les frais, il y avait quelques déboursés à faire, vous savez bien que nous ne désirons qu'une chose, vous savoir heureuse... et que vous pouvez

vous adresser à nous, sûre et certaine que nous serons toujours contents de vous sortir de peine.

14 Novembre.

Ma bonne Meunière,

Nous sommes vraiment désolés de vous savoir encore dans la peine et dans le tourment lorsque nous espérions tant vous voir heureuse et sortir de votre pénible situation — c'est hier que votre avocat a dû plaider — nous espérons qu'il aura bien dit aux juges que votre mari a offert de transiger moyennant finances puis qu'au dernier moment il revenait sur sa manière de penser quand il voyait que vous acceptiez tout cela, pour vous faire chanter — dans le cas où votre avocat n'aurait pas dit tout cela devant la Cour... nous nous engageons à trouver un moyen de le faire savoir aux juges — enfin, du reste, dans trois jours, nous serons auprès de vous, et je pourrai voir M. V...

De remise en remise, nous voici à fin décembre, et service pour service, entre femmes.

Que se passe-t-il? Le 31 décembre, lettre recommandée :

30 Décembre.

Ma bonne Meunière,

Voulez-vous m'aider à faire quelque chose pour Lui, vous savez — oui, n'est-ce pas... Eh! bien, sans

un mot de plus, sans un mot de moins, écrivez de suite, par le retour du courrier, à peu près ceci :

J'ai bien compris votre lettre Madame — et je vous demande de ne pas arriver comme vous me l'indiquez, le 5 ou le 6, ma maison ne sera prête à vous recevoir qu'à partir du 19, etc. Ma bonne Meunière, comprenez-moi bien, il ne faut pas qu'on se doute que je vous dicte cela, mais cela serait pour qui vous savez une grande imprudence si nous n'agissions pas comme je vous le demande — pour Lui faites ce que je vous écris — aussi un peu pour moi — ce retard nous permettra de rester auprès de vous plus longtemps. Vous m'avez bien compris. En grâce, faites ce que je vous demande et brûlez cette lettre. En plus, envoyez votre réponse par retour du courrier et faites-la partir de Riom. »

J'ajoute ce mot — je compte sur vous pour qu'il ne se doute pas de ce que je vous écris — pour lui et encore une fois c'est très important — faites ce que je vous demande et croyez qu'il m'en coûte, c'est un vrai sacrifice mais c'est pour lui.

Écriture moins régulière que de coutume — la phrase ajoutée, le post-scriptum reporté en haut de la première page, alors que la quatrième restait blanche, et *mais c'est pour lui* en caractères minuscules — Marguerite s'effaçant, toute secrète.

Pour la Meunière, ces cachotteries, ce mic-mac

la mettent mal à l'aise... Elle est pour *Lui*, depuis le début...

Mais Boulanger n'en démord pas. Il s'était promis Royat pour ses étrennes, il y tient — et c'est difficile de le retenir. Mme de Bonnemains doit venir à la rescousse :

4 janvier 89.

Ma bonne Meunière,

Merci de votre lettre, elle était parfaitement ce qu'il fallait et vous m'aviez très bien comprise... mais n'a pas suffi, car vous connaissez notre Maître à toutes deux — quand il a mis quelque chose dans sa tête, il le veut, et, malgré votre lettre, il veut encore que nous partions samedi soir — hélas! tout mon cœur le désirerait, mais toute ma raison s'y refuse — car à l'heure actuelle, la chose serait très imprudente pour Lui et nous le regretterions plus tard. Il faut savoir l'aimer pour lui avant de l'aimer pour nous. Il faut donc que, dès que vous aurez reçu cette lettre, c'est-à-dire dès demain matin vendredi, vous envoyiez cette dépêche-ci à M. Auguste, 14, rue Lapérouse (je dis rue Lapérouse).

Quoi qu'il m'en coûte, je vous supplie de retarder au moins de huit jours et vous signerez de votre prénom — je m'arrangerai ensuite, mais, je vous en prie, qu'il ne se doute pas que c'est moi qui vous

dicte cela — je vous assure qu'en le faisant, je me sacrifie, mais il le faut.

Je vous écrirai demain dès votre dépêche reçue, ce que vous aurez ensuite à écrire, mais envoyez cette dépêche de suite et, comme je vous l'indique, brûlez cette lettre surtout et merci de m'aider à travailler pour lui — cela m'est pénible, mais je ne veux pas que son amour pour moi l'emporte sur la raison... D'ici peu, nous pourrons nous rattraper et je vous assure que je voudrais être au jour où nous pourrons sans danger vous arriver.

Vous savez que je vous souhaite beaucoup de bonheur et, pour commencer cette année, je vous embrasse de tout cœur.

5 janvier.

Ma bonne Meunière,

Il est 4 heures et la dépêche que je vous ai demandé d'envoyer n'est pas encore arrivée — j'en suis tout ennuyée. J'espère qu'elle va arriver, mais dans le cas où vous n'auriez rien envoyé — quand vous aurez reçu cette lettre — envoyez-en une de suite, comme je vous l'ai indiqué, à M. Auguste, 14, rue Lapérouse, et disant que vous nous demandez de retarder au moins de 8 jours. Je vous écris à la vapeur, toute contrariée que votre lettre ne soit pas encore arrivée. Ma lettre d'hier n'était pas recommandée, l'ayant mise trop tard à la poste,

celle-ci ne le sera pas non plus, pour la même raison.

Faites bien tout ce que je vous demande pour que nous ne vous arrivions pas — je vous en prie — c'est la nécessité pour qui vous savez, mais dans le cas où il voudrait quand même partir, je vous enverrai demain une dépêche vous disant :

« Effet raté et prenez précautions. »

Si vous recevez cette dépêche, c'est que nous partirons malgré tout demain soir... Quelle imprudence et quelle folie!... et que nous serons dimanche matin, par l'express, à Clermont. Que votre cousin nous attende, etc., etc.

Dire que j'aimerais mieux faire ce voyage quelques jours plus tard, ce qui nous permettrait d'abord de rester plus longtemps. Ma bonne Meunière, pour Lui que nous aimons tant, arrangeons cela ainsi. Si une dépêche a été envoyée, ne le faites plus, mais dans le cas contraire, vite, vite, envoyez-en une de Royat dès demain matin à la première heure.

Mes bonnes amitiés.

Au moment, pour les amants, de partir réveillonner en Auvergne, le député de Paris, le radical Hude, était mort, le 24 décembre. La candidature de Boulanger était posée. Plus rien ne pressait : en route pour Royat. Mais la date toute prochaine du 27 janvier était fixée. Qu'importait ! Le Général

n'était pas tellement obligé d'y aller de sa personne! La Somme, le Nord, la Charente, tout cela s'était préparé pendant qu'il gisait à Neuilly...

Par ces lettres — et dans ce cas seulement — on voit intervenir Mme de Bonnemains, et il n'est que le comte Dillon pour avoir déclenché la manœuvre.

Ah! toute cette politique où il ne s'appartenait plus, où il goûtait la vanité de paraître, d'où il ne cherchait que les occasions de s'évader... Aussi, Mme de Bonnemains s'est prise au jeu, sincèrement, non par ambition personnelle, mais pour lui, pour Lui :

Jeudi 10 janvier 89.

Vous devez vous demander pourquoi je ne vous ai pas envoyé plus tôt — ma Bonne Meunière — la lettre annoncée afin que vous puissiez écrire. C'est que je viens d'être un peu souffrante. Je vous assure que j'ai regretté vivement de n'être pas auprès de vous; il me semble que, bien soignée par vous... j'aurais été si bien. Enfin, bientôt, quand nous aurons traversé cette élection et une autre chose, nous vous arriverons gais et heureux; pour le moment, il faut que vous écriviez à peu près ceci à qui vous savez : que vous ne pensiez pas que nous pouvions venir si près du Jour de l'An et que vous aviez mis les ouvriers chez vous... que vous en avez été désolée car cela pourrait faire croire

que vous ne nous étiez plus dévoués quand c'était le contraire, mais que justement la seule chambre... bonne n'avait plus ni plancher, ni plafond, etc., mais que maintenant vous nous attendez avec joie et bonheur, etc., etc.

Dieu, ce qu'il m'en a coûté de faire cela... et de ne plus partir! — je vous le dirai mieux de vive voix, ma belle Meunière — mais, encore une fois, quitter Paris à l'heure présente était une grosse et terrible imprudence pour lui-même et lui-même commence peut-être à le reconnaître, car hier il me disait : « Enfin, cela vaut peut-être mieux que notre Meunière n'ait pas pu nous recevoir. »

Vous m'avez aidée à participer au grand succès sur lequel nous comptons et sommes sûrs pour le 27... mais ne parlez pas de tout cela dans votre réponse... ne parlez absolument que des empêchements que vous aviez et de vos regrets.

Encore merci et mes bonnes amitiés.

Si vous voulez, dès que je saurai le résultat du 27, je vous télégraphierai, mais n'en dites rien dans votre lettre.

Oui, pour l'élection de Paris, Mme de Bonne-mains est aux côtés du Général, et elle y a sa part d'heureux conseils en aidant à le maintenir dans l'action.

21 janvier.

Bravo! ma belle Meunière; vous avez parfaitement compris et votre lettre était très bien écrite. De tout cœur, je vous en remercie... et je me fais une fête de me dire que, bientôt, sans danger pour lui, nous allons vous arriver... Dieu, comme j'en suis heureuse! Et vous allez l'être aussi, n'est-ce pas?... et vous le serez quand nous arriverons, j'en suis sûre. Je rêve de ce cher bonheur... Dans huit jours, la vie infernale qu'Il mène dans ce moment sera terminée. Et cette fois sans crainte, j'ai pu fixer irrévocablement notre départ au jeudi 31; donc, nous arriverons vendredi matin — ce sera le 1^{er} février. — Cela lui fera du bien de passer quatre à cinq jours dans notre chère chambrette. Nous le gâterons, nous le reposerons, nous l'aimerons bien, et il reprendra sa bonne mine; pour le moment, il a une toute petite figure un peu tirée, mais son séjour auprès de vous le remettra complètement.

Lundi 28, matin, je vous enverrai une dépêche, vous parlant de santé; vous comprendrez que, selon ce que j'ajouterai — très bonne, bonne ou pas bonne — cela voudra dire que le succès du 27 est très bien, bien... ou qu'il aura échoué; mais cette dernière hypothèse est impossible, car le succès est sûr. Ecrivez-lui vite que vous nous attendez sûrement vendredi 1^{er} au matin, que votre cousin

sera à la gare, etc. Comme je voudrais y être! Encore merci, ma bonne Meunière; je vous embrasse en attendant le 1^{er}.

Et le 28, la Meunière recevra le télégramme :

*SANTÉ ABSOLUMENT PARFAITE. SUIS HEUREUSE.
A BIENTOT. LETTRE SUIT. — MARGUERITE.*

— A l'Elysée, à l'Elysée...

La voix de Paris peut chanter, implorer, s'exaspérer...

— A l'Elysée...

Déroulède peut supplier :

— Pas ce soir, mais demain, à la Chambre...

Et Rochefort tirer sa montre :

— Onze heures et quart...

Et quinze minutes après :

— Onze heures et demie.

Boulangier se tait ou, quand on le presse, riposte :

— L'Empire est mort de ses origines.

— Oui, mais il en a vécu dix-huit ans.

Thiébaud tire sa montre :

— Minuit cinq, messieurs; le boulangisme est en baisse depuis cinq minutes...

Il faut bien se quitter...

La foule a diminué. Le coupé du Général est avancé et peut démarrer à travers les clameurs passionnées de la cohue, gagne l'hôtel de la rue

Dumont-d'Urville où s'est glissée Mme de Bonnemains...

— A l'Elysée...

— Non, à Royat, chez la Meunière, où flambe le feu de bois dans la cheminée, le silence, la solitude à deux, pas de boulangistes; enfin seuls!

XXIII

Enfin, l'arrivée est annoncée ferme.

Mardi 30 janvier 1889.

Vous avez bien reçu ma dépêche, n'est-ce pas, ma belle Meunière, et vous avez dû en être bien heureuse. C'est un beau succès, mais bien mérité!

Enfin, c'est bien convenu et bien arrêté, nous partons après-demain soir, c'est-à-dire jeudi 31, par l'express de 8 heures, qui arrive, je crois, vers les cinq heures du matin à Clermont. Nous descendrons à Clermont. Que votre cousin soit à la sortie des voyageurs à nous attendre et nous conduire à sa voiture que nous ne pourrions pas retrouver autrement.

J'aurais voulu vous écrire plus longuement, mais j'ai peur du courrier et je veux que cette lettre parte

sûrement aujourd'hui. Ne répondez pas, c'est plus prudent, nous sommes sûrs que vous nous attendez et que tout sera bien fait. Je vous écrirai du reste encore demain.

A vendredi et nos bonnes amitiés.

Pas de lettre...

Mais eux sont arrivés, à cinq heures du matin, par la nuit glacée.

Avec quelle insouciance ils descendent du train, traversant la gare côte à côte, Lui, les mains dans les poches, le chapeau sur l'oreille, le col de fourrure pas relevé, comme s'il flânait sur les boulevards. Ils ont voyagé seuls, il n'y a personne... Les policiers? Il ne doute pas de les avoir semés, comme pour le Maroc... Et fouette cocher! pour les « Maronniers » où ils se récrient de ravissement. Ah! la Meunière a bien mené les choses, pour que le Général ne mette pas en doute que c'est bien pour ces réfections qu'on n'a pu le recevoir en décembre! Les amants ne sauraient reconnaître la modeste petite chambre où du papier à fleurs tout frais recouvre les murs; les rideaux ont changé; le gai pitchepin a remplacé le noyer... Vite, le café, et l'on va dormir jusqu'à plus sommeil... La Meunière se retire, non sans avoir dévisagé ses hôtes. Elle, radieuse, Lui, fatigué, la figure amenuisée, les yeux creusés, le teint pâli...

A midi, ils ont sonné, pour un déjeuner froid. Quand Marie Quinton monte pour desservir, ils n'occupent qu'un fauteuil, Marguerite sur ses genoux, le bras autour de son cou... Ils avaient mangé dans la même assiette, bu dans le même verre... La lune de miel continue.

— Eh bien, belle Meunière, et les fortifiants, le jus de viande, vin de coca dont vous parlait ma dernière lettre?

Une lettre interceptée, comprend tout de suite l'Auvergnate qui, pour ne pas inquiéter le Général, feint d'avoir oublié...

L'après-midi, sous la neige, Marie Quinton descend à Clermont pour faire exécuter l'ordonnance.

Un journaliste de connaissance l'aborde :

— En course, par ce temps... C'est ce qui s'appelle du courage. On voit qu'il y a du neuf chez vous, depuis ce matin.

Ainsi, cela se savait. Eux seuls croyaient à l'inconnu, dînant joyeusement, Elle, en robe de soie, perles au cou, roses dans les cheveux...

— Et les journaux?

— Ils ne sont pas arrivés... Les trains ont du retard par la neige...

La Meunière avait étouffé « *La Gazette d'Auvergne* » du soir, qui publiait :

« Le Général Boulanger est arrivé à Clermont ce matin, par l'express de 5 h. 23; il a passé la

journée à Royat. La préfecture, aussitôt prévenue, a fait surveiller l'hôtel où il est descendu. »

L'Hôtel des Marronniers est en état de siège dès le lendemain matin; des « agents secrets » circulent de la vallée à la route, d'autres sont postés, aux aguets, surveillant les issues. Un est juché entre les grandes branches d'un marronnier, le capuchon rabattu sur la figure, sous son parapluie ouvert, contre la neige. Ne pouvant rien voir, sans doute pense-t-il n'être pas vu...

Cependant, tout le jour, des consommateurs occupent la salle commune, questionnant la patronne sur le Général, des voitures et des voitures de place ne cessent d'amener du monde de la ville. Il n'y a pas assez de tables, de sièges, de nouveaux arrivants doivent rester debout, sur la terrasse, le froid aux oreilles, les pieds dans la neige fondue...

Les gens du village s'amassent sur le passage des fiacres, dans une rumeur qui monte à l'étage.

— C'est une noce au village, répond la Meunière à ses pensionnaires pelotonnés devant le feu qui, à 9 heures, ne songent pas encore à dîner.

Ainsi, la Meunière a-t-elle pu détromper tout son monde, n'ayant eu à s'absenter que pour monter le repas, prendre le sien, rejoignant vite les clients de la salle commune, qui persistent jusqu'à minuit.

Bonne journée pour la maison, la plus forte recette encaissée depuis longtemps...

— Les journaux?

Cette fois, on avait oublié de les apporter de Clermont, et le Général Boulanger s'en privera. Voilà trois jours que l'élu de Paris se désintéresse de ce qui s'y passe...

Il a voulu aborder ce chapitre avec Marie Quinton :

— Eh bien, que pense-t-on?

La Meunière, cocardière, en soubrette au libre langage :

— Mais que vous coucheriez à l'Elysée.

— Et Marguerite qui m'attendait. Elle n'a pas voulu.

Il riait. Elle s'est fâchée...

— Mais je plaisantais... Vous pensez avec moi... J'ai eu 240.000 électeurs... Il y en avait 160.000 contre... C'était la guerre civile... et, la guerre avec l'Allemagne...? Je n'ai pas voulu encourir pareille responsabilité. Je n'ai pas couché à l'Elysée? Je n'ai pas perdu au change...

Et Georges entraînait Marguerite vers la chambrette de pitchpin.

Mais, dès que Mme de Bonnemains a pu prendre à part la Meunière, elle lui a reproché sa réponse :

— Je n'ai aucune influence et ne veux en avoir aucune sur les actes politiques du Général... Nous ne causons jamais politique... Comme gage de notre amitié, je vous demande de faire de même, et de

ne jamais lui répondre s'il porte la conversation sur ce sujet.

Dès lors, le monde extérieur est aboli, et, en ce qui la concerne, la Meunière dressera toutes les barrières pour que pas un souffle du dehors ne vienne se mêler à l'haleine de ces possédés, jour et nuit enlacés, lèvres à lèvres, abimés dans les profondeurs vertigineuses où se perd la conscience de l'humain et du terrestre. Ils n'en remontaient guère que pour s'habiller, dîner. Cléopâtre 89 changeant de robe, chaque soir, — la vicomtesse — pour éblouir, aveugler de feux inextinguibles les pauvres yeux d'un soldat — qui n'a jamais rien vu...

C'était l'assaut, du matin à minuit, des curieux de Clermont, des journalistes locaux, et de Paris, — et de la police. La Meunière était mobilisée seule contre une armée. A la veille de la mort, c'était son souvenir le plus clair, d'avoir berné les mouchards, en luttant de ruse féminine jusqu'à l'héroïsme...

On lui remet du courrier pour le Général Boulanger :

— Faites suivre à Paris... Pas ici...

Marie Quinton ne connaît que Monsieur Parage!

Eux, il fallait que Marie Quinton montât leur rappeler à deux, trois heures, à neuf heures qu'il fallait déjeuner, dîner... dans une maison férue de cuisine, maison où l'on a peut-être mangé les

dernières truites authentiques du torrent, bu le dernier vin certain de Chanturgues!

— Il neige, il vente, à ne pas mettre un Prussien dehors.

Le temps rêvé pour les amants qui ne demandaient qu'à ne pas sortir. La catholique Mme de Bonnemains n'aura jamais poussé jusqu'à cette rare église fortifiée de Royat...

Il neige, il vente, il neige... Il est minuit. La Meunière va pouvoir dormir, après un dernier tour dans la maison... Qu'est-ce ces bruits?... Elle se penche à une fenêtre. D'en bas, de la rivière, du moulin abandonné, des hommes ont gagné le rez-de-chaussée de l'hôtel, et de là; à la force des poignets, ils se hissent par la corde des monte-sacs... La Meunière s'arme d'un revolver... d'un couteau de cuisine...

— Halte là, ou je coupe — et je tire.

Les escaladeurs terrorisés implorent :

— Laissez-nous descendre.

Et ils repartent dans la nuit; Marie Quinton n'a pas dormi... Les amants ne sonnent qu'à onze heures :

— Les journaux.

La Meunière les a parcourus, a fait le tri. Rien sur le Général. Tous sont à l'actualité : *Le drame de Meyerling*, l'archiduc Rodolphe se serait suicidé.

— Nul n'a droit de disposer d'une vie que Dieu lui a donnée.

— Ma vie est à moi, riposte le Général... et je ferais comme l'archiduc si je devais perdre tout ce qui me rattache à la vie, Toi...

On peut, sur ce thème imaginer leurs réactions! Mais vite les journaux sont au panier... La mort!... Cela peut-il les concerner?... Peut-il y avoir une fin à leur amour?... Il ne fait que commencer, à peine éclos — mais à la veille de s'épanouir... Au reçu d'une dépêche à M. Parage on fait les malles, comme heureux de partir. Ce n'est pas un message politique. Ils n'auraient pas cet entrain... Il est question de l'instance pendante pour Elle à Rome... Pour Lui, ne s'agit-il pas de préliminaires, la rencontre qui sera la dernière avec Mme Boulanger, la séance de conciliation chez le juge...

— Nous reviendrons au printemps, que nous n'avons jamais vu ici, et libres de sortir...

C'est un départ prévu, quatre ou cinq jours avaient-ils fixé. Ils s'empressent. Tout de suite une voiture pour Clermont, dans l'ignorance de cette étroite surveillance : on file jusqu'aux fournisseurs! La Meunière les fait partir par Riom, — ni vus ni connus, dans un embarras combiné de voitures, car les policiers continueront deux jours encore leur guet dans la dure froidure, le mouchard de la vallée toujours dans son arbre, le capuchon sur les yeux.

La Meunière remise de ces alertes qui l'ont privée à peu près de sommeil toute la semaine, se demande si elle ne va pas lui envoyer une chaufferette.

Adieu Royat, où ils ne verront pas le printemps. Mais y ont-ils vu l'automne, l'hiver?... Qu'importe les saisons à de tels amants, pour qui tout est nuit hors la lumière de leurs yeux, pour qui, au profond de leurs étreintes, l'univers est broyé, laminé, réduit à quelque lamelle aussi mince que ce linge impalpable de Mme de Bonnemains oublié dans un tiroir que range la Meunière étonnée : des chemises de nuit, qui se ferment, qui s'ouvrent par devant...

XXIV

Adieu Royat.

Adieu tout à l'heure Paris...

Un ministère tombe, — Floquet en bas, le Général peut se réjouir, et les boulangistes? Erreur, dans le nouveau gouvernement il y a Constans qui sera le tombeur de Boulanger.

Déjà le boulangisme est menacé dans ses parties vives. Avant sa chute, Floquet a fait voter le rétablissement du scrutin d'arrondissement, favorable aux candidats locaux, aux enfants du pays, gênant pour les coalitions et les intrusions extérieures. En outre, plus d'élections partielles avant le renouvellement total de septembre. Le Général s'en soucie bien. Il ne paraît pas à la Chambre. Il siège dans les salons, ne sachant où donner de la fourchette, aux tables les plus aristocratiques, duchesse de la Trémoille, duchesse d'Uzès, au dîner fameux où les

piqueurs entre les fanfares de chasse sonnaient des refrains boulangistes.

Sur une cheminée, les bustes du duc d'Orléans et de Boulanger se font pendant.

— Ça ne va pas ensemble, il faut en enlever un, dira le duc de Luynes.

La duchesse sonne un valet :

— Prenez le buste de Monsieur le duc d'Orléans et montez-le au grenier!

On répétait des mots d'un esprit contestable. Une voisine remarquait ses mains, qu'il faisait valoir :

— Ah, si vous voyiez mes pieds!

Une autre, se haussant à la politique, lui demandait ce qu'il ferait au pouvoir :

— Mais la noce, Madame, la noce...

Le Pouvoir!

Après ces soirées de gala, Boulanger rejoignait Mme de Bonnemains, impatiente de l'heure qui lui permettrait de paraître, bien décidée maintenant à se passer de l'annulation romaine et à se contenter du divorce.

A peine quitté Royat, elle écrit.

Jeudi 7.

Ma bonne et belle Meunière,

Nous sommes bien partis, nous sommes bien arrivés, nous nous portons bien et nous pensons et

parlons beaucoup de notre belle et bonne hôtesse. Je vous assure que si je pouvais me rajeunir de huit jours je le ferais avec joie, mais, ne le pouvant pas, je voudrais vieillir, et être à la fin de ce mois, car il faut maintenant que j'attende la fin du mois — au lieu du 14 — pour être heureuse sans restrictions.

N'oubliez pas de vous occuper de régler vite vos affaires, et de me dire à combien se montent les frais.

Encore merci, ma bonne Meunière, des bonnes heures passées chez vous, nous vous aimons bien et nous serons toujours heureux de vous le prouver.

La Politique...?

On n'en parlait pas. Les clans boulangistes se démenaient. Le Chef du parti National se tenait au-dessus de la mêlée. « Pas d'histoires », semblait être sa devise. Une seule préoccupait les amants, — ce divorce encore retardé!

Ainsi, Mme de Bonnemains renseignait la Meunière, de sa claire écriture, en lignes à larges intervalles, aux mots espacés, droite comme sur du papier réglé.

Vendredi 22.

Ma bonne Meunière,

Malgré mon silence je ne vous oublie pas, au contraire je pense souvent à vous, c'est-à-dire nous

pensons souvent à vous, mais j'ai eu tant de choses à faire depuis quelques jours que je n'ai pu vous écrire plus tôt. Tout va bien de toutes façons, et si le résultat que j'espérais pour le 14 n'est pas encore arrivé, ce n'est que partie remise et ce sera pour le 7...

Et vous, ma bonne Meunière, réglez-vous bien la fin de vos affaires? Faites-le si ce n'est pas encore fait et surtout dites-moi franchement ce que j'aurai à vous envoyer... Car — vous savez, je tiens — pour que cela me porte bonheur à régler toute cette question. Ecrivez-moi, je vous promets de le faire plus longuement dans peu de jours, en attendant, de notre part à tous les deux, je vous dis notre bonne et grande affection.

Les Ides de Mars! Elles allaient être fatales au Général. Pendant qu'il souriait du blafard ministère Tirard, Constans montait la machine infernale.

Constans, homme à tout faire, — à la vie accidentée, — d'accidents pour les autres. Il n'était pas bon de vouloir traverser son chemin. Il avait débuté dans les affaires en Espagne, commandité par un nommé Puig y Puig, pour un lancement de pompes « para estraer la immundicia da las latrinas ». Puig y Puig ruiné, Constans lui devait encore de l'argent, quand il devint ministre avec Ferry en 1880 : *Fluctuat nec merditur*, disait Rochefort. Cela lui avait porté chance... En 1887,

il est gouverneur de l'Indochine. Son successeur Richaud, recueille là-bas les accusations énormes : Constans avait rétabli le « jeu des 36 bêtes » pour le roi Norodom, — le vol organisé.

Pour quoi Mme Constans aurait reçu de S. M. Cambodgienne une ceinture d'or à plaque de diamants de la valeur de plusieurs millions. Constans ministre, Richaud est rappelé, meurt sur le bateau du retour; immergé...

Empoisonné?

La rumeur de la presse boulangiste ne sera pas sans écho dans le monde politique... On le craignait :

— Les braconniers font souvent les meilleurs gardes-chasse.

Il connaissait les hommes dans leurs ressorts les moins nobles, l'arrivisme, la lâcheté, la vénalité, le désir des femmes.

Boulangier était une proie facile. Constans s'était longtemps tâté. Pour ou contre? Il se voyait très bien le ministre d'un dictateur, avec tous les bénéfices, sans les risques de l'emploi.

Boulangier, un dictateur à la manque dont le 27 janvier il avait dit, le voyant lâcher l'Elysée pour Mme de Bonnemains :

— Quel c...!

Le Ministre de l'Intérieur est servi par les circonstances. L'attention publique se détourne de la

politique. Dans quelques semaines, doit s'ouvrir l'Exposition Universelle. Tous les regards sont levés vers la Tour Eiffel... Et voici que ce gouvernement commence par gouverner, habilement, en divisant ses adversaires. Il propose de rappeler d'exil le duc d'Aumale.

C'est le désarroi chez les alliés, dont la moitié voté contre. C'est le moment où Boulanger et Mme Boulanger se retrouvent devant le juge, pour les préliminaires de l'instance en divorce. Le Général reproche à sa femme l'abandon du domicile conjugal, — cet hôtel du Louvre! Et Mme Boulanger de parer :

— Eh bien! Général, offrez-moi votre bras et rentrons...

L'affaire était enterrée... et l'échec définitif devait retentir au cœur de l'amant, d'autant plus douloureusement qu'il s'ajoutait à cette mortification du Parlement désavouant le bannissement, indigne, du duc d'Aumale.

Une attaque, d'autre envergure, allait précipiter la chute de Boulanger, et le déclin du boulangisme.

La Ligue des Patriotes, sur une échauffourée coloniale entre fanatiques russes et français, — où Moscou approuvait notre action, — organise des manifestations contre le gouvernement qui n'a pas craint de faire verser le sang russe par des mains françaises.

Comme il a interdit les cortèges de socialistes-blanquistes, pour l'anniversaire de 1848, Constans ne tolérera pas l'intervention de la Ligue dans la politique intérieure. On perquisitionne au siège de la société, où l'on trouve les preuves d'une organisation vraiment subversive, d'un Etat dans l'Etat, — d'une *société secrète*. La levée de l'immunité parlementaire est demandée contre ses dirigeants, Déroulède, et les députés Laguerre, Laissant, le sénateur Naquet, et votée, sans hésitation, au Luxembourg; mais dans la séance la plus orageuse de la Chambre, où Laguerre par sa froide insolence et ses accusations de vénalité contre le Ministre, qui en a entendu d'autres, le pousse à bout.

Boulangier n'est pas de cette première charrette.

Mais c'est lui que vise Constans, en tentant de ruiner, avec la Ligue des Patriotes, sa garde avancée, les bataillons militairement dressés, qui lui assurent par toute la France une propagande active, honnête et convaincue.

Cependant le Général opère lui-même au dehors. Le 17 mars, il est à Tours. Douze cents couverts. Banquet de droite, surtout, où il est reçu aux accents de la *Marseillaise*, et aux refrains de Paulus... Cela se gâte au discours où le député Delahaye laisse échapper : « Je ne sais si ce sera la République ou la Monarchie qui profitera de nos efforts communs... »

A Boulangier de sonner le ralliement.

— Je veux rassembler autour de moi tous les Français. Je ne demande à personne d'où il vient... Je crois à l'idée républicaine... En ouvrant toutes grandes les portes de la République, je n'ai pas dit que je les ouvrais aux monarchistes pour les fermer aux républicains. J'ai dit que je les ouvrais à tous les hommes de bonne volonté...

C'est la dernière fois que le Général Boulanger parlera en terre française, y prononcera son discours le plus applaudi : il était de Naquet.

Seule, de Lui, Mme de Bonnemains entendait les paroles sincères, éternelles — pour un moment ou pour toujours — de l'amant. De celui-ci la preuve devait être fournie que ses serments seraient tenus jusqu'à l'au-delà... J'aurais voulu n'être qu'un historien objectif. Mais au déroulement de la bataille, comment ne pas opter pour tels vaincus. Parmi le triomphe, on pouvait sourire du héros fragile, de pièces et de morceaux, qui devaient se défaire au premier choc. Mais reste le cœur qui ne s'est pas délabré, et la pitié vous saisit, pour les amants de plus en plus serrés dans la défaite. Car, elle aussi va payer de l'injure et de la calomnie, ses heures heureuses, dans un corps miné du pire mal, mais où du moins, survit la fièvre de plus en plus inassouvie de jouir, mais de la sensualité ici ennoblie, de l'accord indissoluble des âmes élues pour l'amour et rien que pour l'Amour...

Il n'y a plus de doute que l'on cherche à englober le Général dans un complot contre la sûreté de l'Etat, avec la Ligue des Patriotes. On avait pu croire que l'offensive gouvernementale n'irait pas plus avant. Mais les boulangistes de la Chambre avaient cru pouvoir abattre Constans, avec un incident nouveau. Son nom revenait dans une audience de correctionnelle, à Nancy, à propos d'une Société d'assurances de Lyon, en déconfiture, dont il avait accepté la Présidence, moyennant un chèque de 10.000 francs et un traitement annuel de 3.500 francs.

Laguerre prononce un réquisitoire :

— On l'a fait venir après sa mission en Indochine, lui, le ministre fraudeur... On nous a menacé avant-hier de plusieurs fournées pour Sainte-Pélagie; prenez garde aux fournées de députés ayant trafiqué de leur mandat pour Mazas...

Fini de composer. Constans est à la scène un rude jouteur, comme dans la coulisse un agile manœuvrier : « On ne le possède pas », comme un Tirard ou un Floquet.

Trait pour trait, il riposte :

— En rentrant d'Indochine, la première carte que j'ai reçue est celle de M. Laguerre... On m'invitait à déjeuner, pour reliaison connaissance avec certain Général...

Et, cuirassé d'ironie, pavoisé de cynisme, il s'esclaffe :

— En fait de chèque (il l'a remboursé) il n'a reçu qu'un souvenir : un fusil arabe, qu'il a rendu, et un saucisson, de Lyon, naturellement.

— Quant au saucisson, je l'ai mangé...

Il a désarmé la Chambre par le fou rire, et maintenant il fonce :

— Oui, j'ai fait une grosse fortune dans les affaires. Vous, qui ne l'avez pas encore faite, vous vivez comme si vous l'aviez faite... Dites ce que vous voudrez, je méprise absolument vos accusations et je ne peux pas dire jusqu'où j'irai...

Il le sait, poussé à bout : jusqu'au bout, et Boulanger et son état-major ne manquent pas de s'en inquiéter.

Désormais, les mémorialistes s'égareront sur des pistes controuvées. A cette menace de Constans, et pendant que le Sénat examine un projet de loi sur la procédure de la Haute-Cour, le 16 mars, Boulanger accompagné de Mme de Bonnemaïn aurait gagné Bruxelles, d'où il serait revenu le lendemain. Or, le 24 mars, Mme de Bonnemaïn écrivait :

Ma bonne et belle Meunière,

Vous devez être tout étonnée de mon silence et même croire que nous vous oublions quand c'est tout le contraire, mais j'ai dû d'abord faire une petite absence de quelques jours, ensuite j'ai été

fort souffrante. Maintenant que je vais mieux, bien vite je me dépêche de vous écrire afin de vous rassurer sur tout.

Tout va très bien; il y a certaine chose qu'on a dû remettre un peu mais qui n'en ira que mieux d'ici quelque temps. Ne vous préoccupez pas de ce que tous les vilains journaux vous racontent, ils crient fort mais, grâce à Dieu, ne peuvent pas mordre et plus ils font, plus ils servent la cause qui nous est si chère.

Nous n'oublions pas que nous devons aller nous reposer chez vous dans le mois prochain; nous en parlons souvent et nous nous réjouissons à l'avance de ce grand plaisir.

Avez-vous réglé vos comptes de réparation? Faites-le si ce n'est pas fait encore, et n'oubliez pas que c'est moi que cela regarde.

Ecrivez-moi vite ma bonne Meunière. Soyez sûre que nous vous aimons bien.

Cette absence, s'agit-il de Bruxelles? Sachant toutes ses lettres détournées, Mme de Bonnemains, par ruse féminine, joue-t-elle à donner le change à la police?

Car, le *Grand Départ* est décidé, comme celui du 27 janvier.

XXV

La Haute-Cour? L'arrestation possible?

Le Général est en fuite!

Ce 1^{er} avril...

Poisson d'Avril! rira la foule... ses familiers mêmes ne pourront y croire, quoique certains l'aient conseillé en ce sens...

— Poisson d'Avril! gouailleront ceux qui le traitent de « soldat entretenu »...

Poisson tout court!

C'en est une mobilisation des informateurs dans les journaux. Comment se serait-il joué ainsi de la police de Constans? Le matin, il cavalcadait au Bois avec Dillon. Il est vrai que le soir il a fait téléphoner qu'il ne viendrait pas au dîner des Jollivet. Mais le lendemain la *Cocarde* taxe de mensonge la presse officielle. Le Hérissé, à la Chambre, affirme avoir déjeuné avec lui, rue Dumont-d'Ur-

ville. Les prévenus du procès de la Ligue sortant du cabinet du Général répondent qu'ils travaillent avec lui. Il sera à la *Presse* à minuit.

Laguerre lui a téléphoné. Le Général a promis de rentrer, par le train de minuit. Personne. Le train a du retard. La cohue s'affole :

— Il a manqué le train, jette Laguerre.

— Comme le 27 janvier, c'est une habitude, réplique le bonapartiste Robert Michel...

A défaut du Général, c'est un message que communique Arthur Meyer aux journaux du parti :

« Jamais, je ne consentirai à me soumettre à la juridiction d'un Sénat composé de gens qu'aveuglent leurs passions personnelles, etc.

« Le jour où j'aurai à comparaître devant mes juges naturels (magistrats ou jurés), je tiendrai à honneur de me rendre à cet appel. »

— J'ai donné à manger au peuple de Paris, fait Boulanger à l'émissaire dépêché par Laguerre, en même temps qu'il téléphonait...

La fuite de Boulanger? Elle n'était due de A jusqu'à Z qu'à l'astuce pharamineuse de Constans. C'est lui qui avait tout cuisiné.

— Je ne sais pas jusqu'où j'irai...

Dans les conversations, il avait précisé :

— Jusqu'à la Haute-Cour et...

Dans tous les milieux : journaux, salons, la nouvelle se propageait, répétée de tous côtés au Général. L'on brodait :

— Il n'y aura pas que lui...

On alignait les noms. Il y avait toujours quelque officieux, mieux renseigné que le voisin, pour en ajouter. Tout un bateau pour Nouméa, des républicains faux-frères à des bonapartistes, à des royalistes.

Boulangier n'avait besoin de personne, pas même de Mme de Bonnemains, pour songer à mettre la frontière entre lui et les « caïmans du Luxembourg ». Mais du comte Dillon à Rochefort, qui avait payé pour connaître l'exil, nombreux autour du chef estimaient qu'il n'était pas prudent de se livrer à l'adversaire, surtout quand il était l'homme des « Pompes de Barcelone », de la ceinture de Norodom et du *Jeu des 36 bêtes*, — et du saucisson de Lyon...

Enfin, le naïf Général vivait dans un cercle d'informateurs bénévoles, tous dévoués à sa cause, qui ne soupçonnaient pas être des pantins dont le Ministre de l'Intérieur maniait les ficelles. Ils sont vingt à savoir de Constans ou de son proche entourage que les mandats d'amener sont signés. Ils sont exprès laissés sur les bureaux, pour qu'on en prenne copie, qu'on les montre au Général. Mme de Dutens, une grande amie de Mme de Bonnemains est parente du chef de cabinet du Ministre. Ainsi l'on touche Mme de Bonnemains.

Puis : Félix Granet, ancien préfet et député très lié à la fois avec Constans et avec Boulangier, vient

voir le ministre peu avant le 1^{er} avril, peut-être le matin même. Au cours de la conversation Constans s'absente, une dizaine de minutes... Traîne, bien en vue, sur son bureau, un papier au crayon bleu notant l'ordre d'arrêter Boulanger.

Etc., etc., etc.

Il est tout à fait certain que Constans a surtout favorisé la fuite... Il est renseigné de minute en minute... A 7 heures, Boulanger se rend chez Mme de Bonnemains. Elle sort à 8 heures 45... Lui, peu après. Il hèle le fiacre 3370, faubourg Saint-Honoré, le réglant rue Boissy-d'Anglas pour prendre le 5384.

— Cocher, gare du Nord.

Mme de Bonnemains y achète des oranges, avant de monter dans le compartiment où Dillon les a précédés.

— Bon voyage, Monsieur Boulanger...

Constans a réuni des amis à dîner, de bons amis toulousains : Pedro Gailhard, de l'Opéra, le compositeur Salvaire, qui nous racontait la soirée, vingt ans après au Cercle des Capucines, le peintre Debat-Ponsant. A 11 heures et demie, télégramme : Boulanger a franchi la frontière dont les agents avaient ordre de lui faciliter le passage.

Victoire sur toute la ligne — des deux côtés. Le Général, selon Naquet, va rallier l'opinion pour ce

bon tour joué aux gendarmes. Constans a soulagé le gouvernement de son gros souci.

— On l'a bien eu par la bande.

— Fini de caramboler!

Le vin de Champagne pétille dans les verres, à la santé de M. Bruno et de Miss Erable.

Ainsi s'inscrivent le Général et Mme de Bonne-mains à l'hôtel Mangelle...

XXVI

Victoire pour Mme de Bonnemains? Victoire d'amour...

Anathème sur l'amante, qui s'est découverte aujourd'hui, face au monde.

Ses scrupules religieux, le qu'en dira-t-on! Elle n'en pouvait plus des partages avec toute cette bande qui lui volait son homme (mais oui, son homme), tous ces commis voyageurs en boulangisme, dont il n'aurait pas fallu être femme pour ne pas déceler les louches appétits, les dévouements équivoques. Un vrai ami? Lequel! Mais Boulanger, là-dessus, n'avait besoin de personne pour faire le point. Ces banquets où il était en service commandé, ses discours qui lui revenaient corrigés, augmentés, défaits pour ménager le chou royaliste, la chèvre bonapartiste, et le mouton républicain. Et, Mme de Bonnemains, née Brouzet, comment, avec ce faible

et vaniteux compagnon, n'aurait-elle pas jalousement senti le péril, à tous ces galas, du côté des duchesses nées. Ces dîners, suivis de réceptions où défilait la noblesse la plus authentique. Toute une colonne du *Figaro* ne suffisait pas à les citer : « des d'Uzès, des La Trémoille, des princesses de Léon, la marquise d'Hervey — *une des plus jolies femmes de Paris*, soulignait le reporter, — et la duchesse d'Albuféra en mauve, la marquise de Massa en blanc argent, etc., etc. »

— C'est Boulanger qu'il leur faut ?

A elle aussi, Marguerite, à elle : tout, seul.

Mme de Bonnemains va payer cher sa victoire. Elle aussi a son nom dans les journaux, — De Bonnemains, née Brouzet ! D'où lui venait l'argent qui lui permettait tant de luxe ? Mais l'espionnage ! N'avait-elle pas été distinguée de Léopold de Hohenzollern ? C'est Bismarck, qui lui aurait désigné Boulanger. En dernier lieu, Constans l'avait à sa merci, aux fonds secrets ! Ses employeurs avaient mal choisi leur sujet ! Le chancelier allemand n'avait pas prévu la vigueur du mâle, qui « les tombait toutes ». A la première rencontre, la prétendue belle émissaire toucha des épaules. Il était dans ses instructions de l'affaiblir par les drogues. Elle préféra le doper par les fortifiants. Il lui avait été facile de le livrer, quand elle le tenait à Royat... Il avait sauté le mur... Et la police ministérielle n'en sut rien...

Bobards et surbobards!

Il y a eu, il reste du mystère, sur Mme de Bonnemains, — mais pas ça... D'heure en heure le sentiment *a levé*... La surprise des sens?... On a voulu rabaisser leur liaison à l'animale... La bestialité! Comme si les âmes et les cœurs ne pouvaient avoir part à la volupté charnelle... Le plus fougueux, le plus merveilleux départ peut ne pas mener loin, si les amants « n'ont rien à se dire après ». Ici, quel roman, où chacun, enfin, vivait sa vie... La femme de trente ans, l'homme qui n'en avait pas plus, à cinquante, et qui se découvraient nés pour la communion suprême... Le Général-de-la-Revue, le Général-Revanche, le Général-de-la-Gare-de-Lyon. L'Elu du 27 janvier, pour pseudo-vicomtesse délaissée, séparée, divorcée d'un méchant officier, dont elle n'avait plus même le droit de porter les noms... Marguerite — pour Lui, — l'éternel féminin rassemblé dans la créature à sa mesure d'idéal... Perversité, débauche, vice?... Marguerite de Bonnemains lui avait versé le philtre des ivresses maudites? Non, c'était des amants vigoureux, solides, et qui aimaient l'amour jusqu'à ses fins humaines et divines. Peut-on douter de leur sincérité, quand, chez la Meunière, Mme de Bonnemains s'activait à la layette de l'enfant espéré, et quand Lui pleurait sur l'accident où elle avait failli laisser la vie, en perdant le fruit de leurs entrailles...

Mme de Bonnemains, la femme fatale, l'espionne

au service de Bismarck! Quant à l'issue du duel meurtrier, elle se clouait au lit du blessé, sans doute pour l'achever...

Monsieur Bruno... Miss Erable...

Les adversaires jubilent. Le Général-La-Frousse. Le Général Fich-ton-camp... *Desinit in piscem*, il finit comme... un « maq » traduisait un membre même du Comité, de peur que l'on ne comprît pas. Car, des partisans se détachaient. Thiébaud ricanaît : *Il a fui comme un lavement...*

Les amants ne lisent pas tout. Mais les vilaines choses finissent toujours par se poser sous les yeux, vous tinter aux oreilles. La Meunière n'est plus là pour blanchir les noirceurs, subtiliser les journaux...

M. Bruno, Miss Erable. Peuvent-ils croire à quelque répit d'incognito?...

A Paris, on se perd dans des biais puérils pour justifier le départ : « Ce sont les lieutenants mêmes qui ont exigé le départ du chef, pour le conserver à ses troupes », alors, qu'ils s'efforcent de le décider à un retour brusqué, pour la Haute-Cour... Il ne décourage pas ses fidèles, quoique ébranlés... Ainsi seraient déjouées toutes les stratégies gouvernementales. Pauvres conspirateurs! Tous les envoyés de Paris étaient filés, et la police bruxelloise collaborait, non sans zèle, avec la parisienne. La table d'écoute recueillait ces dialogues téléphoniques où, de Laguerre à M. Bruno, se déroulaient tous les

projets! Le gouvernement belge qui avait déjà le prince Victor ne se souciait pas de voir un nouveau prétendant à Bruxelles, où les manifestations troublaient la rue :

— Vive le Général!

— A bas Boulanger!...

Un avertissement courtois, suivi d'un autre, n'ayant pas rompu le tumulte des délégués du parti, le lancement répété des proclamations, Boulanger n'était pas à Bruxelles depuis trois semaines qu'il fut prié d'avoir à s'éloigner. Constans ne lâchait pas sa proie. Le Procès de la Ligue des Patriotes s'était liquidé par des condamnations dérisoires : 100 francs d'amende à Déroulède, Laguerre et comparses. Le Ministre de l'Intérieur jouait à la Haute-Cour sa carte maîtresse contre le dernier atout de Boulanger : un retour sensationnel, qui eût redressé la coalition contre le régime. Bruxelles si près de Paris, la tentation était forte, un coup de tête, une suggestion de Mme de Bonnemains, énervée de l'accusation d'avoir été la mauvaise conseillère du 27 janvier, et « de la fuite honteuse du héros de l'alcôve ».

Non : *Ils* ne lui reprendraient pas l'homme, pour qui elle avait tout quitté, et renoncé... Elle ne serait pas sa femme légitime, elle ne porterait pas son nom. Mais désormais, elle n'aurait plus à dissimuler, à se cacher, à ne recueillir que des miettes secrètes de son temps, dévoré par cette rivale aux millions

de griffes, cette politique... Désormais, Elle sera là, à ses côtés, vivant de ses espoirs incorrigibles. Au lieu de cette existence larvée de la rue de Berri à la rue Dumont-d'Urville, qui ne ressuscitait qu'aux escapades de Royat, ce serait la vie libre, où sa beauté, son élégance, son amour, pourraient paraître au grand jour...

Bannis de Bruxelles, on mettra le cap sur Londres... Il ne s'agit pas de se fixer ici ou là... On est en voyage pour quelques mois, jusqu'aux élections où la France tout entière le rappellera, comme l'Elu de son cœur, sans avoir provoqué la guerre civile, espérée de l'Allemagne.

XXVII

A Londres, M. Bruno et Miss Erable, s'inscrivent à l'hôtel Bristol sous les noms de M. Ducheyne et de Miss Florence, dissimulation risible, et qu'ils prennent au sérieux. Cela fait romanesque, pour nos amants nomades, dont la traversée d'Ostende à Douvres comportait une douzaine de secrétaires et d'amis. A l'hôtel, le temps de louer la maison de Portland Place, banale, mais qui va être habitée princièrement, deux secrétaires, et le capitaine Guiraud, en retraite, qui s'occupe des sept chevaux; un interprète à l'entrée, et sept domestiques, cocher, valet de pied, valet et femme de chambre; maître d'hôtel, cuisinier-chef et son aide.

La Meunière, ici en invitée, fera l'inventaire en septembre. Mais nous ne sommes qu'en mai, au joli mois de mai, où la *season* réunit toute la *gentry*, (style des mondanités du *Gaulois* d'Arthur Meyer) dans la capitale britannique...

A Londres, ouverte aux réfugiés et proscrits, à condition de se plier à la discipline anglaise, le Général est traité en personnage de marque, en actualité de bonne compagnie, comme un rajah des Indes, ou tel roi de conserves américaines. Comment un Prince de Galles ne se le ferait-il pas présenter à un garden party, au souvenir de cette soirée au Chat-Noir, où son sosie Salis avec tant d'humour l'appelait : Sire. Sans doute Mme de Bonnemains n'est pas conviée aux heures officielles. Mais en ville, au théâtre, aux courses, ils sont ensemble.

Paris?

C'est l'ouverture de l'Exposition.

(Une date pour tomber dans Paris, comme un bolide... Des illuminés ont voulu convaincre le Général! Que de salive perdue.)

Ah! trêve à la politique. Les Parisiens n'ont plus d'yeux que pour la Tour Eiffel. Ainsi, pendant toutes ces querelles parlementaires, le génie français dressait au-dessus des platitudes et des conflits du sol cette tour de fer ajourée à des hauteurs jamais atteintes. Le triomphe des ingénieurs, avec un Sadi Carnot à l'Elysée. Après trois années de tension des cœurs autour du Brav' Général, après tous ces scandales, du trafic des décorations aux kracks financiers de l'Union Générale et du canal de Panama, et de la faillite de Boulanger, en somme,

passé comme un banquier douteux à la frontière. Paris volage se jetait à la fête de la magnifique kermesse. Au bas de la Tour Eiffel, le Champ de Mars offrait tous les plaisirs de la Paix, de la danse du ventre aux fontaines lumineuses, et si les souverains encore régnants boudaient ce centenaire de la Révolution, il y avait le Shah de Perse, dont les aigrettes de diamants et les pierreries fabuleuses faisaient oublier le bicorne à plumes de Boulanger, et la ceinture cambodgienne de Constans. Des fêtes et des fêtes menaient à l'été, à l'invasion joyeuse de la province, qui, depuis dix ans, ralentissait ses voyages à Paris, pour les faire coïncider avec la grande Kermesse. La politique était reléguée à l'étage inférieur. La Haute-Cour? Seul le Parlement s'y cramponnait. Le sort de Boulanger, de Dillon, de Rochefort ne pouvait passionner quant à la condamnation assurée. Ils étaient hors de péril, exilés d'eux-mêmes. Mais la fin de la législature renvoyait les députés aux collèges électoraux, où le boulangisme menait ses campagnes effrénées. Le scrutin d'arrondissement ne pouvait empêcher de présenter Boulanger en cent endroits, et si, à la veille du scrutin, il surgissait en personne, bravant tous les traquenards judiciaires et policiers, sa présence ne ranimerait-elle pas toute la foi, qui couvait encore... Ce pouvait être le plébiscite, la tornade qui balayerait toutes les combinaisons de Constans, ses ordres aux préfets, ses instructions aux fonctionnaires,

toute son organisation à poigne de la candidature officielle.

La Haute-Cour! Cela ne se fit pas sans de nobles protestations : « Il est impossible, objectait Mgr Freppel, de transformer une assemblée publique en cours de justice pour juger des adversaires politiques, sans blesser au vif la dignité de la conscience humaine ». Plus tard Clemenceau ne devait-il pas confesser : « Nous avons fait un tribunal révolutionnaire, et le pire de tous, nous avons livré des hommes politiques à des hommes politiques, leurs ennemis, et la condamnation était assurée d'avance. »

La Haute-Cour, ce fut surtout le procès du magistrat Quesnay de Beaurepaire, en littérature, si l'on peut dire, *Jules de Glouvet*, romancier bourgeois, exploitant les sous-produits de Georges Ohnet, et *Lucie Herpin*, se répandant à la *Vie Parisienne*, en papiers graveleux! Procureur à tout faire, de l'Empire à la République, il avait accepté la sale besogne, repoussée courageusement par Bouchez d'abord désigné!

— Complot, attentat contre la sûreté de l'Etat! Accusation risible contre Boulanger, dont le seul crime était de se faire élire, au grand jour, à grand renfort de tam-tams publicitaires et d'alliances électorales comme elles se pratiquaient à tous scrutins au Parlement ou dans le pays. L'argent? Le

boulangisme avait sa caisse et son trésorier Dillon, comme le gouvernement ses fonds secrets, détournés du budget national pour la candidature officielle. L'argent de Boulanger, qu'il lui vint des duchesses ou des princes, d'admirateurs américains ou du bas de laine de la province encore fidèle, cet argent était à lui, — qui ne détroussait pas les contribuables.

La cause était facile à plaider, mais il n'y avait pas de défenseurs des accusés absents.

D'ailleurs, à peine fut-il question du complot « Le Q de Beaurepaire, dont on ne peut écrire le nom sans friser la pornographie » (Rochefort) descendit au plus bas des rapports de police, se complaisant à étaler des lettres imprudentes à une proxénète de galanterie faisandée — dont il dut arrêter la lecture sous la gêne des vieux pères conscrits devant ce honteux déballage, sans rapport avec la cause qui les avaient amenés à siéger, et sur quoi leur siège était fait : Condamnation à la déportation.

Un arrêt qui devait ancrer le principal condamné dans la résolution de n'aller pas tendre les mains aux menottes de Constans. De Laguerre à Déroulède, ils pourraient s'y mettre tous du Comité National pour lui dicter le geste sublime.

Evidemment, le Général-martyr, quel atout dans le jeu du Parti pour les élections prochaines. Boulanger n'avait aucune propension à tenir ce rôle

de prisonnier par persuasion. Oui, ils étaient sincèrement convaincus, que la France se soulèverait pour sa délivrance. Il n'en était pas aussi certain. C'était l'affaire de quelques jours, ce qui faisait autant de nuits perdues... Marguerite, Marguerite... Georges n'était pas, ne serait jamais las d'effeuiller les pétales renaissants de la fleur de bonheur :

— Un peu, beaucoup, plus que tout.

Et notre bonne Meunière qui n'écrit pas.

Elle qui se chagrine de leur silence.

Dans cet exil doré de la Tamise les amants pourraient-ils oublier cette gentille et bruyante Tiretaine au bas de la petite chambrette des « Marronniers », aux heures toutes à l'amour...

Ici, le temps est trop coupé de cette infernale politique...

Tous les jours c'est Rochefort, après déjeuner qui apporte son article, — toujours le même, — imperméable aux lieux et aux événements, pourvu qu'il ait sa tête de Turc, où enfoncer son bon mot quotidien. Au centre du Sahara, au sommet de l'Himalaya, depuis son premier article de la *Lanterne*, sur Napoléon III, ce sera la même pirouette quotidienne. L'exil ne lui pèse pas. Il a avec lui sa nièce, qui deviendra sa femme... Et Londres contient assez de brocanteurs, pour qu'il y découvre à chaque instant, des toiles de maîtres — pour un morceau de

pain — qui avaient échappé à tous les connaisseurs, et *signées*...

Toujours le grabuge entre les alliés... On n'était qu'à quelques semaines des élections, et c'était la dispute pour l'estampille du Chef, entre républicains nationaux, bonapartistes, orléanistes et légitimistes. Boulanger se perd au milieu de ces tractations compliquées. C'est à qui s'adjugera la circonscription sans aléa. En bref, ce sont les royalistes qui ont payé, qui manœuvrèrent pour se composer une majorité de droite. Mais alors, qu'advient-il du Général?

La duchesse d'Uzès rapporte le fait :

« A Londres, le Général Boulanger me mit un jour dans l'embarras, car il me demanda une entrevue avec le comte de Paris, le prince accepta de mauvais gré. L'entrevue eut lieu chez moi, à Alexandra-Hôtel, un soir après dîner. Le Général arriva un peu en avance, et piaffant aussitôt d'impatience, il marmottait :

— ...Viendra pas, votre prince... Veut me faire poser!

— Mais non, répondis-je, le prince m'a promis, il viendra.

— Allons donc, il se moque de moi!

Le ton du Général était presque insolent, lorsque le prince entra.

— Bonjour, mon Général, dit-il, en s'avançant vers Boulanger et lui tendant la main,

Celui-ci devenu très petit garçon se leva et répondit :

— Mon capitaine, je suis bien heureux de serrer la main qui m'est tendue.

La conversation s'engagea, d'abord banale, mais le prince ayant posé au général cette question directe :

— Etes-vous sûr d'avoir la majorité aux élections ?

Ceci se passait en août et les élections devaient avoir lieu le 22 septembre 1889. Le Général ayant répondu oui, sans hésiter, le prince lui dit alors textuellement :

— Je ne vous demande qu'une chose, car je ne vous demanderais jamais de rétablir la monarchie, c'est d'obtenir le retrait des lois d'exception.

— Cela, certainement capitaine, car je suis contre !

Les lois dont parlait le comte de Paris, étaient la laïcisation obligatoire des écoles, l'exclusion de l'enseignement religieux, les curés « sac au dos », et, enfin, la loi d'exil, dont le prince souffrait tellement que sa fin en a été plus cruelle. Le prince se leva et tendit à nouveau sa main au Général, puis se retira. L'entretien avait duré environ vingt minutes.

La campagne électorale est ouverte, sous le signe boulangiste, en ordre assez dispersé. Chacun pour soi. Les directives fusent de partout, du comte

Dillon, à qui se fie Boulanger, du Comité central de Paris. Les alliés se trahissent, partout où chacun songe d'abord à tirer la couverture à soi. Plus d'illusions. Sans Boulanger, c'est la débâcle. N'a-t-il pas par Dillon, pour les besoins de la caisse, promis de rentrer au moment des élections, de Naquet à Arthur Meyer, on l'accule à céder... Il ne peut répondre : non, à la Duchesse...

— A demain...

Mais une nuit a passé, avec Marguerite...

— Me livrer à Constans ! Dieu même descendrait sur la terre qu'il ne me ferait pas rentrer... !

XXVIII

Malgré tout, le Général croyait-il au succès, par la seule magie de son nom, et dans l'indéfectible confiance en son étoile?

Dans son intimité, que se trame-t-il au lendemain de la Haute-Cour, à la veille de la grande consultation populaire du 22 septembre? Comment les meilleurs historiens de la période ont-ils passé outre à la présence de la Belle Meunière à Portland-Place? autour de quoi tant de suppositions sont possibles. D'aucuns, notant son arrivée au lendemain de la débâcle en concluent à un rapport immédiat avec l'événement. Marie Quinton débarque le 24 septembre. Mais l'appel est du 5 septembre, où le Général était loin d'envisager la défaite. Royat! Les Maronniers! Pourquoi n'auraient-ils pas préparé comme naguère une fugue dans la chambrette paradisiaque, après ces mois de fausse liberté, de sur-

menage haletant, déguisés en Bruno, en Decheney, en Miss Erable, en Miss Florence!

Marie Quinton! Mme de Bonnemains!... Toutes deux étonnées de six mois de silence. Certes, la Belle Meunière n'attendait pas que sa cliente-amie lui réclamât les bas et les troublantes chemises oubliées dans les tiroirs. Mais après tant de preuves d'amitié, pour son divorce, elle souffrait de ne plus rien savoir du roman dont les héros l'avaient instruite dans le secret de leur aventure. Et Mme de Bonnemains ne pouvait-elle incliner à taxer d'ingratitude la Marie Quinton à qui elle avait prouvé tant d'affectueux sentiments.

Ni oubli, ni ingratitude de l'une et de l'autre, la correspondance était tombée entre les pattes des policiers. Pour Marie Quinton et Mme de Bonnemains, on ne se contentait pas de décacheter, on supprimait...

Donc Mme de Bonnemains écrit le 29 août :

Savez-vous, ma Belle Meunière, que nous avons depuis plusieurs mois de très grands doutes sur l'affection que vous disiez nous porter... Car depuis cinq mois, c'est-à-dire depuis que nous avons dû quitter Paris, nous n'avons rien reçu de vous... et vrai cela nous a étonnés... Quelle est la cause de votre silence?... Je ne puis croire que cela soit l'oubli... Je vais vous faire remettre cette lettre d'une manière sûre, j'espère donc qu'elle vous parviendra

et j'espère surtout qu'elle sera suivie d'une prompte réponse qui nous rassurera sur l'état de votre cœur à notre égard. Depuis cinq mois j'ai été très malade d'une très grave pleurésie, maintenant je suis tout à fait guérie et je compte les jours qui nous séparent du retour dans notre chère France... Celui que nous aimons tant a supporté vaillamment et courageusement ce temps si pénible de l'exil. Il est sûr du succès prochain, cela lui redonne de nouvelles forces, il sait que je vous écris mais comme il est extrêmement pris, il me charge de vous dire qu'il ne peut ajouter un mot à cette lettre, mais que tout ce que je vous dis d'affectueux il le partage, si vous n'êtes pas devenue une oublieuse...!

Voilà comment et à quel nom il faut me faire parvenir votre lettre — sous double enveloppe — la première, c'est-à-dire celle qui se verra, vous mettez dessus : Mademoiselle Francine Nolès, 39, rue de Berri, Paris; puis dans l'intérieur de cette enveloppe, votre lettre dans une autre enveloppe cachetée avec sur l'enveloppe ces mots : « Faire parvenir à Mme de B. de suite ».

J'espère que de cette façon si vous m'écrivez votre lettre me parviendra sûrement. Allons... dites-moi vite que nous sommes toujours aimés dans ce petit coin de France... où j'ai certes passé mes jours les plus heureux...!

Je vous embrasse vilaine oublieuse...

B. B.

Il est sûr du succès...

Et que signifie cette signature, B. B.? Bonnemains, Boulanger?

Trois semaines après, Marie Quinton est appelée d'urgence.

Que lui veulent-ils?

Vendredi 18 Septembre.

Ma Belle Meunière,

Je vous envoie cette lettre recommandée et par Paris... elle vous arrivera donc sûrement.

Arrivez-nous, venez nous faire une petite visite de deux ou trois jours, voici de quoi payer le voyage. Vous aurez cette lettre dimanche matin, partez lundi soir par le train de 9 heures à Clermont qui arrive à Paris à 5 heures 15 du matin, gare de Lyon. Là vous prenez un fiacre, c'est-à-dire une voiture et vous vous faites conduire à la gare du Nord. Le train pour Londres part à 11 heures du matin (onze heures), vous aurez donc quelques heures à attendre, vous en profiterez pour vous reposer et déjeuner. Vous prendrez un billet de seconde aller et retour par Calais et Douvres. C'est à Calais que vous prendrez le bateau. Vous débarquez à Douvres et là vous prenez le train pour Londres, gare de Charing-Cross. Bien entendu, votre billet pris à Paris, vous n'avez plus rien à payer jusqu'à Londres où vous arriverez mardi vers 7 heures 30 du

soir. Vous trouverez un domestique à votre rencontre qui aura à la boutonnière un œillet rouge. Je vous recommande le plus profond silence, ne dire à personne où vous allez, ne prononcez jamais le nom du général ni le mien, de tenir le but de votre voyage absolument caché. Au domestique qui ira vous chercher à la gare, vous direz tout simplement que vous êtes Madame Quinton, pas un mot de plus quoi qu'il vous dise et vous demande. Il vous conduira ici. Votre chambre sera prête. Dès cette lettre reçue, c'est-à-dire dimanche, écrivez-moi ici directement de cette manière :

La première enveloppe à l'adresse d'Angleterre :
Madame Abadie, 51, Portland Place, Londres.

..Je l'écris de nouveau :

Angleterre.

Madame Abadie,
51, Portland Place

Londres.

Dans une autre enveloppe, vous mettrez votre lettre et sur cette enveloppe cachetée vous mettrez pour Mme de B. Est-ce bien compris?

Puis à Paris, en attendant le train de Londres, vous aurez à envoyer toujours au nom de Mme Abadie, une dépêche avec ces mots : « suis en route » ; inutile de la signer... Surtout ayez bien soin de cacheter l'enveloppe qui contiendra votre

lettre, il est inutile que la personne à qui vous l'adressez la lise.

Le vendredi, pour qu'elle soit là, le mardi, au lendemain du triomphe...

Notre émigrante, car c'est un voyage impressionnant pour une montagnarde enracinée que de laisser la terre et de se risquer sur les flots. Et, du jour au lendemain, quitter la vieille maman, la sœur affectionnée qui ne peuvent comprendre un tel départ subit. Juste le temps de plier bagages. Il est vrai que pour la Meunière elle n'a pas à s'embarasser de choisir : toujours son costume du village. Mais de ces coiffes et de ces robes, elle en a toute une série, de simples et de fantaisie, qui ne manqueront pas leur effet, de Paris à Calais, et de Douvres à Londres... Les agents auront la filature facile.

C'est de Clermont à Paris que les journaux lui apprennent le désastre : 219 gouvernementaux, 138 réactionnaires, et 31 boulangistes, en premier tour, et les ballotages ne présagent rien de meilleur pour le deuxième, dans quinze jours. Comment va-t-elle les trouver ? Son angoisse est pire que le mal de mer. A Charing-Cross, voici le valet à l'œillet rouge.

Comme à Royat, Mme de Bonnemains est en grande toilette de dîner, sur un siège élevé, le Général dans une causeuse basse à ses pieds.

— Quand mon regard s'est fixé sur lui, sur sa

figure amaigrie qui disait combien cet homme était malheureux, je n'ai pu retenir une larme. Ils m'ont prise dans leurs bras... Enfin la crise passée, le Général feignant la bonne humeur, m'a pris le bras de force et entraînée dans la salle à manger...

Et il parle...

(Sûr du succès avait écrit Mme de Bonnemains.)

— Depuis deux mois j'avais des pressentiments... Aussi avais-je pris mes mesures... J'ai été en Amérique... C'est le pays que j'aime et que j'admire le plus, après la France, des amis m'y invitent... On m'offre de grosses sommes pour des conférences, Marguerite accepte de me suivre... Je vais vous demander le même sacrifice... Il nous faut une compagne, une confidente, une amie...

Le visage du vaincu s'éclaire à l'acceptation. Mme de Bonnemains reste silencieuse. Le sacrifice lui est lourd...

On sonne, comme le repas s'achevait, un défilé de plats auxquels on ne touchait guère.

Laguerre et deux autres venus par le même bateau que la Meunière. Les deux femmes se sont esquivées, dans une pièce séparée par un rideau, d'où elles entendent les objurgations de l'avocat, plaidant le devoir de lutter jusqu'au bout. Le Général résiste : Non et non. Battu il n'y a pas à prolonger une vaine agitation. Mais Laguerre relance et renforce ses arguments : il reste des millions de partisans déclarés, et la foule des hésitants,

abandonnés aux traquenards de Constans. L'honneur commande de rester à leur tête. Incomparable dans l'insolence et pour tenir tête à une assemblée, Laguerre, dans le privé, sait être émouvant. Boulanger s'émeut. Laguerre a toujours été à ses côtés, voire en avant. Quand Clemenceau et les radicaux le reniaient, Laguerre s'était séparé d'eux. La Meunière raconte qu'à ce moment, par la fente des rideaux qui ne joignaient pas, lui seul faisant face, les autres de dos, avec Mme de Bonnemains, elles virent l'avocat tomber aux genoux du Général.

« Le Général s'était levé, des larmes mouillaient ses yeux. Son regard a croisé le nôtre et j'y ai lu une interrogation muette. Oh ! comme j'aurais voulu que Mme Marguerite lui criât :

— Ne cédez pas c'est leur intérêt immédiat qui les inspire.

Mais Mme de Bonnemains a fait un signe de tête avec un sourire qui disait : « Cédez, j'y consens. »

Et le Général a relevé le suppliant :

— Je vous promets de ne pas partir. »

C'est peut-être un peu romancé, mais sans rien d'excessif. Le Général était aussi prompt à dire qu'à se dédire, à grimper au clair de l'optimisme qu'à rouler dans le noir. L'Amérique ? peut-on croire qu'ils y pensaient, l'autre mois, quand de tous les clans, on se disputait son apostille, et que Constans, redoutant son retour, faisait surveiller les côtes. L'Amérique ! Comme Napoléon ! Cela lui était venu,

plutôt sous la dépression de ce dimanche d'écrasement. Royat! La Meunière — le fétiche. Je serais conduit à une autre version, du retour en France, sur le triomphe, à fêter dans leur asile de Royat, l'anniversaire de leur premier séjour.

Là-dessus, on peut errer...

L'Amérique! C'est bien loin, Mme de Bonnemains et Marie Quinton, en sens contraire, peuvent broder...

Marie Quinton est là du 24 septembre au 5 octobre. C'est par elle que nous savons le mieux l'existence des deux amants à Londres où Mme de Bonnemains passe les journées dans l'attente, à l'écart, ne se réservant que l'heure des repas. Londres-Portland Place? On voyait une demeure seigneuriale. Rien qu'un meublé, de bric-à-brac encombré de sièges, des meubles, des bibelots, des vitrines de Sèvres, de Chine, de tous styles. Une seule pièce d'élégance personnelle, la chambre que Mme de Bonnemains avait installée, à son goût, où elle pouvait montrer à Marie Quinton son trésor de perles et de diamants, et partout surtout, la couronne vicomtale!

Le matin, promenade à cheval avec le capitaine Guiraud et Dillon. A onze heures, le courrier, avec deux secrétaires. A midi, déjeuner, sans invités. Après-midi, visite de Rochefort, et les quémandeurs,

de la presse et des comités. Mme de Bonnemains ne recevait guère que Mme Driant et le capitaine Guiraud. Elle ne revoyait le Général qu'à la nuit tombante, pour une ou deux heures de promenade en voiture fermée, où, il devait conter sa journée. Ils dînaient seuls, mais parfois, comme à Royat, elle arborait toutes ses élégances, et les yeux du Général ne quittaient plus ces épaules de nacre, de la courbe la plus harmonieuse, d'où tombaient les bras de la plus noble sculpture, aux mains délicates, que l'amant ne cessait de lui prendre...

Il ne restait plus trace de la pleurésie contractée au printemps, et qui l'avait tourmentée jusqu'à l'été. Même, l'embonpoint la menaçait :

Sur soixante robes, plus une où elle puisse entrer. Un soir, où ils allèrent au théâtre, elle ne put mettre la robe en velours bleu ciel garnie de renard bleu qu'elle portait au mariage du capitaine Driant. Au théâtre ! Ils ne s'y seraient risqués qu'une seule fois, pour y conduire leur invitée.

« Elle ne nous avait pas permis d'assister à sa toilette (on sait combien le Général, à Royat, se réjouissait à l'y aider), afin de nous en laisser la surprise. Elle était descendue, enveloppée d'un grand manteau de soie changeante, tout recouvert de broderie de jais, qui était lui-même une merveille, mais quand arrivée dans la loge, elle l'a laissé tomber, ni le général ni moi n'avons pu retenir un cri d'admiration auquel a répondu un long

frémissement de la salle tout entière. Elle était éblouissante à défier toute description, dans une magnifique toilette de moire paille, garnie de dentelles, application d'Angleterre, avec son splendide collier de perles et une étincelante aigrette de diamants dans sa blonde chevelure. Aussi fallait-il voir toutes les lorgnettes braquées obstinément sur elle... »

Et aussi, sur la belle brune Meunière. Des vicomtesse endiamantées du style de Mme de Bonnemains, il pouvait s'en rencontrer l'équivalence dans une salle de théâtre. Mais des Marie Quinton, dans sa robe et sous sa coiffe de Royat, il n'y en avait pas en Angleterre...

Cette soirée fut la seule... Les amants ne s'affichaient pas... Il y avait à respecter le cant britannique. Mme de Bonnemains ne devait pas avoir d'autres occasions de choisir entre ses robes devenues étroites. La maladie n'avait pas capitulé. Elle couvrait dans cette poitrine orgueilleuse, et par tout ce corps, pour qui corsages et robes allaient vite devenir trop larges.

Le soir Boulanger sortait seul, dans le monde. La curiosité des salons et des clubs pour sa personne put d'abord lui faire illusion. Mais cela se *tassa*, et l'agrément devint corvée. Désormais il ne pouvait plus prétendre à faire figure de prétendant ! Enfin, vers minuit, il avalait « la pilule d'opium » imposée

par sa compagne, comme soporifique. Comment, en cette semaine, aurait-il pu dormir sans calmant? On a insinué que Mme de Bonnemains l'avait amené à la drogue, pour l'asservir plus définitivement, sans en user elle-même. La drogue endormante alors que par ailleurs on accusait l'insatiable maîtresse de communiquer à son amant la frénésie sensuelle dont elle était fouaillée comme il est fréquent chez les victimes de la tuberculose...

Oui, dormir, oublier, quelques heures... La politique, et d'autres préoccupations — l'argent... Ils allaient en manquer, et de tous côtés, on tirait à vue, sur Lui...

« Dans son bureau, après déjeuner, je l'ai vu tirer de sa poche des lettres confidentielles, qui étaient des demandes d'argent... Le Général me remettait la clef de la caisse, — un tiroir du secrétaire dans la chambre de Marguerite... Quand j'avais rapporté l'argent et la clef, le Général ne manquait jamais de jeter au feu la lettre de demande. Je n'ai pu m'empêcher un jour de lui faire remarquer qu'il valait peut-être mieux garder certains documents.

— Ce n'est pas ça qui les empêchera de me lâcher quand ils auront raclé le fond de la caisse... »

Jamais le Général n'avait été dupe de tel ou tel attachement à sa fortune. Il connaissait « sa clique ». Pourquoi tellement incriminer sa « lâcheté » de n'avoir pas marché sur l'Elysée, d'avoir fui devant

Constans? Cherchez la femme : Un peu. Mais, surtout, ces hommes qui s'entre-dévoraient, — et prêts à le trahir. On peut comprendre qu'il n'ait pas hésité, le 27 janvier, à opter pour la rue de Berri, et pour Royat. Abominable semaine, où ils ne remontaient du fond de l'abîme que par l'amour et l'amitié. Sans elle, à qui se confier, dans cette solitude accrue de l'étranger, quand les obligations des visites, des sorties, du courrier les séparaient. Que serait-il resté à la mondaine éprise de recevoir et de paraître, dans cette existence de recluse?

Que serait-il resté au glorieux homme, habitué aux uniformes, aux revues, aux acclamations, au triomphe, « s'ils ne s'étaient restés, eux ».

Écoutons Marie Quinton :

« Tous deux s'aiment plus passionnément que jamais. Plus d'une fois ils se sont enfermés chez eux, en plein jour. ...Et il y avait quelque chose d'infiniment triste dans cette exaspération que cet homme qui souffrait et cette femme qui le voyait cruellement souffrir, mettaient à se donner éperdument à leur amour, comme s'enlacent dans un naufrage, deux amants qui vont se noyer. »

On ne se gênait pas pour aimer devant la bonne hôtesse des Marronniers, encore moins devant l'amie de Portland-Place. Devant elle on faisait les comptes. Il n'était plus possible de mener le train de vie où le Général avait dû accepter que Mme de Bonnemains apportât sa dot, se considérant

comme l'épouse. On liquide les secrétaires, on vend les chevaux, sauf Tunis et Jupiter, et l'on se sépare du capitaine Guiraud, ce qui ne va pas sans éclat... et l'on ira à Jersey pour son climat plus doux, et le bon marché des hôtels de Saint-Helier, après le scrutin de ballottage, si...

XXIX

Sur le scrutin de ballottage qui confirme le désastre du premier tour, les amants gagnent Jersey, où (M. Duchesne et Mme Florence) ils ont retenu à Saint-Héliér, capitale de l'île, un appartement à *la Pomme d'Or*, l'hôtel des touristes...

De nos côtes, rongées par l'Atlantique, l'île anglo-normande, Jersey, est un morceau de France détaché par un coup de mer, on a la date, au huitième siècle, «...morceaux de France tombés dans la mer, ramassés par l'Angleterre».

Le Général Boulanger n'est pas le premier à y chercher asile. Mais le savait-il? Avait-il lu «*l'Archipel de la Manche*», de Victor Hugo : « ces lieux de détresse sont devenus des points de sauvetage. Tous les naufragés y viennent, celui-ci des tempêtes, celui-là des révolutions. Ces hommes, le

marin et le proscrit, mouillés d'écumes diverses, se sèchent ensemble à ce tiède soleil... Ces îles ont été des lieux d'abri de la destinée... Elles ont été fraternelles au monde entier, l'hospitalité et leur gloire... Pour le nouveau venu sorti d'un naufrage, et faisant là un stage dans la destinée inconnue, quelquefois l'accablement de la solitude est profonde. Il y a du désespoir dans l'air et tout à coup, on sent une caresse, un souffle passe qui vous relève... »

Il semble que Boulanger se retrouve lui-même, sur ce socle français dans le vent du large qui balaie tous les miasmes et brumes : « Entre chaque île, il y a un corridor qui fait soufflet ».

Pour tous, c'est l'effondrement, le sauve-qui-peut de la défaite. Il remercie ses électeurs, avec optimisme. « Je suis fier d'être et reste votre député ». Et il écrit, il écrit, ne doutant pas de rallier son Etat-Major ! La Politique ne lui a rien appris. Les monarchistes ont pris les devants de la dislocation :

— Bonsoir, Messieurs, a signifié Arthur Meyer aux républicains, dans le *Gaulois*.

Cependant, le Comité National existe toujours, en titre.

Le 8 novembre, débarque tout un bateau, des députés nouveaux, des anciens. Tout un déjeuner et l'après-midi, on palabre. Boulanger conclut :

— Nous avons perdu la bataille législative, eh bien ! risquons la municipale.

C'est pour Avril...

Cette cargaison rembarquée ce sera le calme, où le Chef signe un manifeste à la Nation Française, — rédigé par Naquet...

Les élections municipales ? Avec quoi ? La duchesse d'Uzès passe, fin novembre, une semaine « à la Pomme d'Or », dans quel but... ?

C'est l'hiver, dans cette installation hâtive, dans cet hôtel aux tourbillons de courants d'air... Pour prendre leurs repas, il faut que les pensionnaires descendent, au sortir de la chambre chauffée, par un escalier où s'engouffre l'air, et traversent la cour glacée... Mme de Bonnemains s'efforce pour contraindre sa toux. Lui, est tout à l'espoir des élections municipales. Il vient d'échoir un million à Mme de Bonnemains, en héritage, d'une parente qui l'a toujours soutenue, la tante chez qui elle était censée en vacances, aux jours de Royat. Bonne vieille, prévoyante qui, sachant sa nièce dépensière, avait mis à son legs une clause d'incessibilité...

— Ce sera toujours un gros morceau, fait Boulanger...

Le voilà au travail des investitures où il voudrait complaire à tous, aux ligueurs, aux radicaux, aux bonapartistes. C'est pour avril... Comme avant l'élection de Paris du 27 janvier — ou les élections

de septembre, la Meunière est alertée par lettre recommandée. Les précédentes de Mme de Bonne-mains et de Marie Quinton, comme par hasard ! ne sont pas parvenues à destination :

Lundi 3 Mars.

Vraiment, ma belle Meunière, vous êtes une odieuse créature et si nous ne vous aimions pas bien, nous vous détesterions à cause de votre odieuse paresse. Je vous ai écrit il y a plus de quinze jours en vous demandant de me répondre courrier par courrier et je n'ai encore rien reçu — vrai c'est très mal à vous. Nous devrions bouder et ne plus jamais vous écrire. Je vous demandais dans ma dernière lettre, si vous pouviez venir bientôt — dans celle-ci je viens vous fixer le jour — nous voudrions vous voir arriver ici le vendredi 14.

Suivent toutes les recommandations d'horaire, d'itinéraire.

Dès que vous aurez reçu cette lettre envoyez-moi une dépêche au nom de Mme Abadie, pour nous dire si c'est convenu.

Allons, à bientôt ma belle Meunière, attendez-vous à être grondée très fort, en attendant nous vous embrassons encore pour cette fois.

Vtesse de B.

Royat en mars n'offre pas tant d'agrémens que la Meunière ne s'empresse pour le départ. Mais, pas si vite. Encore quelques-uns de ces micmacs à quoi l'Auvergnate se prête mal. Le matin, télégramme de Mme de Bonnemains.

Télégraphiez-moi de suite qu'à votre grand regret vous êtes absolument forcée de retarder de quelques jours ce qui était convenu. Je vous écris.

Le soir, télégramme du Général :

Très contrarié. Suis certain que vous ferez dimanche ce que vous deviez faire jeudi. Y compte absolument, lettre suit.

La lettre explicative de Mme de Bonnemains n'explique rien, comme d'habitude et il n'en vient pas du Général. Ils sont d'accord pour appeler la Meunière. Elle ira...

La Pomme d'Or est en face du débarcadère.

— M. Ducheyne...

— Le Général? L'escalier dans le coin, à droite, second étage, au fond du couloir, renseigne une servante...

— Je vais vous annoncer...

Où sont groom, interprète, valets!

Une étroite antichambre, et les voici, dans la

pénombre du soir, devant la cheminée au feu mourant. Où sont les amants des « Marronniers » ? La Belle Meunière m'a souvent retracé cette scène, en termes plus sombres encore qu'elle ne l'a décrite dans son journal.

Ils se lèvent, l'embrassent, Mme de Bonnemains, obligée de se courber, avec un ventre énorme. Marie Quinton s'exclamait déjà, mais le Général la détrompe tout de suite :

— Non, hélas ! c'est de la maladie, ce gonflement du ventre...

Un accès de toux sèche qui devait lui déchirer la gorge, secouait la malheureuse, de ce ventre d'hydropique — un petit tonneau — à la poitrine toujours rebondie. Cette toux cruelle, aux rares intervalles, on en attendait la reprise dans l'angoisse. Durant toute la quinzaine de son séjour, la Meunière en sera obsédée. « Une toux nerveuse », dira le Général. Ignore-t-il la vérité ? C'est peu probable. D'autres témoins confirmeront cette opinion. Il sait, il a pris ce masque que, désormais, pour elle, devant tous, il gardera plaqué à donner le change. Tout l'y aidait, sa bonne mine comme aux jours d'Auvergne, rien que quelques fils blancs dans la barbe, les tempes éclaircies, mangeant avec appétit, pendant qu'elle ne faisait que boire, à grands verres, du vin coupé d'eau — qu'elle rendait, dans une convulsion de toux, après le repas... Cependant, il parle, décrit les beautés de l'île, vante son climat. Tout à l'heure,

le printemps où s'envolera cette maudite toux nerveuse de l'hiver, comme l'a garanti un médecin qu'ils ont fait venir de Paris, qui est resté deux jours avec eux.

Cette toux, dont la Meunière entendra, attendra les accès toute une nuit d'insomnie, et ce matin, et toujours ! Où Mme de Bonnemains, entre deux quintes, essaie d'expliquer lettres et télégrammes. Il y faut trop d'effort. Épuisée, aux premières phrases, elle remet une ordonnance et une lettre du docteur à Marie Quinton.

— Lisez...

L'ordonnance était pour le Général, un simulacre.

La lettre du docteur qui avait déjà soigné Mme de Bonnemains, enjoignait :

Quittez Jersey, il est juste temps, tout juste. Jersey, au climat meurtrier pour vous. Et il indiquait le pays du soleil, San Remo, Naples, la Sicile.

Les yeux embués de larmes contenues, la Meunière interrogeait :

— Ce que je vais faire... ?

Mme de Bonnemains déchira la lettre et la jeta au feu...

XXX

La mer...

Une révélation pour la montagnarde du Puy-de-Dôme (qui ne s'absentera plus de Royat, l'hiver, que pour tenir à Nice son fameux cabaret de la Belle Meunière.)

La mer... où Boulanger respirait l'air saturé de sel, d'algue, de goëmon de sa Bretagne natale, d'où le vaincu se reprenait à l'illusion de la revanche prochaine, où l'amant aveuglé de passion, dans sa robustesse encore résistante à l'âge, et dans sa fidélité à la femme élue, ne pouvait, ne voulait croire à la défaite finale, et que l'étoile obscurcie ne brillerait pas à nouveau, dans un ciel nettoyé de tous nuages.

La mer... La mort, pour l'amante résolue qui avait jeté au feu la lettre fatidique, qui ne voulait pas qu'on l'accusât, une fois de plus, d'avoir détourné le Général de la bataille, de l'avoir arraché à son devoir qu'à chaque bateau quelque leader du Parti venait lui rappeler...

La malade affecte la confiance dans le traitement prescrit que l'on commencera, demain. Aujourd'hui, on sortira. Il faut montrer l'île à la Meunière, avant

de prendre le lit pour plusieurs jours. Les quintes de toux obligent à rentrer. Il faut mettre des vésicatoires. Le Général s'y applique, comme à Royat il piquait les fleurs aux robes de la bien-aimée. Il veillera toute la nuit, avec la tendresse la plus attentive. Seulement, le matin, il hésitera, à défaillir, quand la Meunière lui passera les ciseaux pour ouvrir les cloques :

— J'ai eu rudement chaud, avouera-t-il, de son expression de la gare de Lyon ou du 27 janvier.

Garde-malade d'une douceur angélique, d'une implacable vigilance pour l'administration des médicaments, épiant leur effet d'heure en heure. Il y eut du mieux. Le ventre diminuait et, un soir, où il y avait « deux messieurs de Paris » au dîner, elle parut « dans une robe de moire blanche avec surtout de tulle noir brodé de jais », qu'elle avait dû apporter récemment de Paris... Le Général la contemplait, comme aux premiers soirs des Marronniers.

Les promenades reprirent. Un jour qu'ils montaient, seuls, au rocher de Montorgueil, Mme de Bonnemains restant en bas, la Meunière hasarda courageusement une réflexion sur le climat de Jersey, que le Général ne lui laissa pas achever :

— Il n'y en a pas de plus sain... C'est un autre Nice... Les camélias poussent ici en pleine terre... Et, d'ici, je vois la France.

Sans le secours d'une lorgnette, la main en visière sur les yeux, il indiquait :

— Voyez les flèches de la cathédrale de Coutances...

Il dut essuyer ses yeux. Comment, au cœur du soldat balaféré de blessures de guerre, l'exil, le mal du pays, de ce pays qui s'était donné à lui, n'auraient-ils pas provoqué des larmes.

Quitter Jersey, c'eût été désertier, se leurrerait-il? Il y était si bien aussi. Marguerite n'avait pas à l'hôtel, pêle-mêle, avec cette cohue de touristes entre deux bateaux, le calme, le confort nécessaires? Qu'à cela ne tienne. Le Général cherchait une villa à louer. Mais le moindre bail se proposait d'une année, alors que le Général escomptait le retour après le succès des élections municipales de Paris. A son pointage, ce sera de 40 à 50 sièges sur 80 (il y aura un élu!). Quelques semaines de convalescence et c'en sera fini de cette séquelle de mauvaise grippe. La vie redeviendrait belle... Que de projets de gentil romantisme : promenades en barque au clair de lune, sur les flots argentés, chevauchées à travers l'île où elle monterait Tunis, et lui Jupiter. La politique! Il s'amusait du prince Gamelle, le petit duc d'Orléans qui avait franchi la frontière, pour le tirage au sort. Une manifestation innocente, qui lui avait valu quelques jours de prison à Clairvaux!

Mme de Bonnemains ne cessait d'approuver le

Général, dans la volonté de ne ternir d'aucune ombre sa confiance heureuse, qu'il exagérait peut-être aussi pour elle. Mais, à l'écart, le masque se détachait. Un dimanche, la fanfare de l'armée du Salut, une grossière musique foraine, s'époumone dans la cour de l'hôtel. La Meunière entre chez Mme de Bonnemains... Elle est agenouillée devant son crucifix, tout éplorée.

— Ne suis-je pas en état de péché mortel? Je prie Dieu de vivre jusqu'au jour où j'aurai cessé d'être une pécheresse.

La procédure, en Cour de Rome, pour l'annulation de son mariage, et de celui du Général, qui y avait recouru après sa vaine tentative de divorce, se poursuivait par les soins d'un spécialiste, qui prélevait tout ce qu'il pouvait sur l'héritage d'une cliente sans défense...

(Cette fortune, ce qu'il en resterait, Mme de Bonnemains la léguait à « Marcelle », prolongeant son amour sur la jeune tête si chère à son amant. La fille bien-aimée! Ce radieux mariage Driant, dont la fidélité au père était allée jusqu'à accepter sa liaison, à chérir la vicomtesse. A Londres, encore, elle était venue. Puis, subitement, la rupture, le désaveu, le silence... Le complice de Clermont, l'officier qui eût accompagné le Général à l'Elysée ne le connaissait plus. Ce fut pour Mme de Bonnemains aussi déchirant que pour le père... Privée d'enfant, Marcelle lui était chère comme sa fille

adoptive — un autre lien d'Elle à Lui... On ne prononça plus leur nom...)

Ainsi leur intimité se repliait, se réduisait à l'hôtelière de Royat, la seule qui ne trahira pas, et au ménage amené de France, à Delphine et à son mari Abadie, à qui rien n'était caché, les serviteurs modèles. On les logeait dans l'appartement, en façade avec vue sur la mer. On avait doté leur fille. A la femme, Mme de Bonnemains abandonna linge et toilette à peine essayés!

Or, la veille de son départ, d'un divan de l'anti-chambre, où elle reposait, une conversation parvenait à Marie Quinton, des propos immondes, un vomissement d'ignominies sur leurs maîtres, d'une haine féroce :

— Ah! la Margot, quand je l'entends qui crache sa poitrine, ça me fait rire aux larmes...

La Meunière s'était évanouie d'épouvante... A ses hôtes qui lui faisaient respirer des sels, il fallait expliquer, sans répéter ces atrocités. Tout de même, elle les dénonça :

— Oui, n'est-ce pas, des mouchards... encore de Constans, de la Saint-Priest...

XXXI

C'en est fini du Boulangisme!

Aux élections municipales du 27 avril : un élu ;
et pas un au Conseil Général...

Pourtant Laguerre, Déroulède, Naquet accourent
à Jersey. Il faut un effort suprême pour les ballo-
tages. La maison de Saint-Brelade, comme pendai-
son de crémaillère essuie la dernière vague de leur
éloquence. L'heure est décisive :

— *Paraître ou disparaître... Le Général doit
rentrer...*

Et comme il répète son refus de Londres :

— Dieu lui-même viendrait que je ne rentrerais
pas.

Déroulède lui jette :

— Général, on vous sait le courage militaire, mais
vous manquez de courage civil...

— Veuillez sortir...

C'est la rupture affreuse. Tous sortent, rentrent, dîneront le soir pour remettre une démission collective... De son côté, le Général va dissoudre le Comité. Les morceaux dont l'assemblage composait le Parti se détachent. Les alliés s'accusent et se jugent. De Naquet et de Laguerre, Rochefort écrira : *Laquais et Naguère.*

Boulangier se réjouit d'être Chef, sans lieutenants et sans troupes, débarrassé de la bande d'intrigants et de faiseurs. Il le dira à son dernier ami désintéressé, Pierre Denis, qu'il appelle à Jersey. Ancien communal, idéaliste, révolutionnaire pour qui le socialisme pourrait s'incarner en Boulangier. Le proscrit écoute cette humble voix d'enfant du peuple, de primaire qui, dans la misère échafaude son plan de justice et de bonheur universels. Il devient le confident du vaincu qui se laisse d'autant plus facilement endoctriner, que les théories et lui n'ont jamais voisiné! Ancien ouvrier, autodidacte limité, simpliste, Pierre Denis se faisait plus profondément comprendre que le subtil, sibyllin et messianique Naquet.

Pierre Denis débarque, au lendemain de l'algarade dont il transcrit le récit tout chaud :

— Rentrer? Pourquoi? Pour me faire condamner une seconde fois! Je leur ai dit : donnez-moi une bonne raison, une seule, et je pars avec vous.

Ils n'en avaient pas. Laguerre, en avocat m'a dit :

« Je vous défendrai ! » Ils avaient besoin de moi pour se refaire une fortune, une clientèle électorale. Les royalistes voulaient mon cadavre pour tremplin. Eux, ma peau pour en faire une grosse caisse !

Par ce Mémorial de Saint-Brelade (ô Sainte-Hélène!) qu'a rédigé Pierre Denis, nous touchons le Général à l'heure du « grand lâchage ». Mais, Lui seul et c'est assez ! Il ne désespère pas de l'avenir. Là-dessus, Mme de Bonnemains nous renseigne innocemment, dans sa correspondance avec Marie Quinton — dont deux lettres ont été interceptées. Les amants n'ont pas encore admis que la basse surveillance continue :

Dimanche 22 juin.

Vous n'êtes pourtant pas j'en suis sûre, ma belle Meunière, dans ceux qui abandonnent quand le succès tarde à venir?... et pourtant, vous agissez un peu comme si vous n'étiez pas boulangiste... Votre silence nous fait de la peine, et vous voyez, nous fait penser sur vous de bien vilaines choses, écrivez-nous vite et nous vous pardonnerons. Nous sommes installés à Saint-Brelade depuis deux petits mois et nous nous y trouvons à merveille — ma santé, à ce bon air, s'est tout à fait remise — je ne tousse presque plus. J'ai retrouvé ma taille d'autrefois. Je mange beaucoup, somme toute je me porte à merveille. Nous avons avec nous la mère et la cousine

du Général, nous sommes donc entourés avec ses bons amis qui viennent nous voir d'une façon très douce. Nous ne sommes donc ni malheureux ni découragés par les trahisons dernières, nous pensons au contraire que cela fera du bien au parti. Le Général n'ayant plus son comité qui lui a fait plus de mal que de bien va reprendre toute sa popularité... qu'il a acquise dans son comité... Il travaille donc beaucoup et espère très fort dans l'avenir. Dites bien cela tout autour de vous aux amis comme aux ennemis. Dites-leur que le Général a gardé toute sa confiance, qu'il est sûr que, d'ici peu, le peuple se ressaisira et verra qu'il a été trompé; qu'il l'est encore, comme il est affreusement volé, il se rappellera alors celui qui a voulu le rendre heureux et prospère, et la France entière demandera le Général à grands cris. Pour que cela arrive le plus vite possible, il ne faut pas que le Général travaille seul, il faut que nous l'aidions tous. Je viens donc vous demander votre concours et vous dire qu'il faut faire beaucoup de propagande à un nouveau journal qui va paraître d'ici peu, La Voix du Peuple, et qui sera le journal du Général. Nous vous en faisons envoyer beaucoup d'exemplaires et de circulaires, ainsi qu'une lettre du Général écrite à la direction de ce journal. Il faut, ma bonne Meunière, vous atteler à cette propagande et trouver un grand nombre d'abonnés. Ce journal ne paraîtra qu'une fois par semaine et ne coûtera que six francs par

an, donc pas trop cher pour les petites bourses. Il fera je crois beaucoup de bien au parti et sera en même temps très intéressant. Vous êtes très intelligente, très dévouée, vous aimez de tout cœur notre Général, travaillez donc beaucoup pour ce journal. Vous êtes à même, surtout pendant la saison de Royat, de le faire avec succès. Faites de la propagande également à Clermont, c'est dire, n'est-ce pas, que nous comptons sur vous...

Le Général se porte à merveille, il engraisse même beaucoup. Dès que votre saison sera finie vous viendrez en juger vous-même... Nous espérons que votre mère va bien et que ce n'est pas sa santé qui est cause de votre silence; allons, écrivez-nous vite et à bientôt. Nous vous embrassons de tout cœur.

Le Général fait envoyer également des exemplaires à M. V..., dans votre propagande, ne vous occupez donc pas de lui, mais travaillez ferme.

Si vous n'avez pas reçu encore ce que je vous ai promis, c'est qu'hélas ces malheureuses élections ont coûté deux fois plus cher que je ne le pensais mais d'ici peu, je vous le ferai parvenir.

Le Boulangisme en popote! La *Voix du Peuple*, ne fut pas même une feuille confidentielle, mais clandestine. Une mince gazette hebdomadaire de chef-lieu de canton que la Meunière devait bien se garder de proposer, au moment de l'addition à sa

clientèle de luxe. Et, pour faire paraître ce bulletin *in extremis*, Mme de Bonnemains restait en compte avec Marie Quinton...

« Une vie patriarcale », dira le vieux communard qui n'a connu que les gîtes hasardeux, les livres parcourus à la bougie d'un garni, les camarades de réunions publiques. Le Général révolutionnaire avec lui, comme il avait été royaliste avec de Mac-kau, bonapartiste avec Thiébaud!

Pour Pierre Denis, que de projets d'une réussite immanquable. Le coup le plus terrible assené à Boulanger ne dérangeait pas ses illusions. C'était la publication dans le *Figaro*, des « Couliesses du Boulangisme » par un consortium qui s'étendait de Laguerre à la duchesse d'Uzès. Tout ce qui avait tablé sur Boulanger et en avait été déçu, aussi bien que les profiteurs de la dernière heure, toute la fournée de députés élus par son investiture avaient déversé, vomi rancunes, ressentiments, toutes les sauces de la trahison au baquet où les malaxait « Merdeix » — disait Lissagaray, le Mermeix de la *Cocarde* et de la *Presse*, « l'enfant de chœur ». C'était l'histoire exacte du Boulangisme, du Général dans ses puérides et fâcheuses tractations avec tous les prétendants. A chaque article, le Général pouvait reconnaître l'informateur. Le pustuleux Mermeix était un bon journaliste policier. Sous la direction de Laguerre au courant de tout il avait pu facilement remonter aux sources. D'où venait

l'argent? On l'indiquait, en oubliant que tous avaient âprement puisé à la caisse. Pierre Denis publie les lettres de quelques quémandeurs un peu trop cyniques dans leurs affirmations « de ne rien devoir à cet homme » Politique! Passons. L'écoeurement vint, aux adversaires mêmes : il y en a de propres dans tous les camps, et du public, à qui répugne l'excès en de telles bassesses! Les Laguerre voulaient redevenir de purs radicaux, les Déroulède, des ligueurs sans compromission. Politique. Passons.

Mais un chapitre fut consacré à Mme de Bonne-mains. Comment un journal comme le *Figaro* se prêtait-il à pareil manquement vis-à-vis d'une femme, qui ne s'était jamais montrée — seulement pour accourir au chevet du blessé agonisant du duel avec Floquet, ou dans le train de Bruxelles, pour l'exil... Le *Figaro*? C'était la concurrence avec le *Gaulois*. Le *Figaro* un journal de journalistes, dépossédé du premier rang, avec un Francis Magnard, par ce *Gaulois* d'Arthur Meyer, un fantoche aux débuts équivoques, assez ridicule mais qui, autour de sa conversion au catholicisme « catholique de la main gauche » ai-je pu écrire après son duel avec Drumont, avait rallié à son journal tous les tenants de l'aristocratie... Bataille de journaux... où le *Figaro* avait joué sur les deux tableaux... Il avait,

auprès du Général, Chincholle, — son Danjeau — extraordinaire informateur à force de sincérité naïve, qui le suivait, de minute en minute, par tous ses déplacements... Les « Coulisses du Boulangisme ! » Le *Figaro* tenait sa revanche... Mais cherchez la femme... les femmes... Il n'y avait pas que les politiciens dans cet hallali, contre le Chef renié de Saint-Brelade. Il y avait les femmes, qui ne pardonnaient pas à Mme de Bonnemains.

Laguerre n'était pas seul : il y avait Marguerite Durand, la jeune transfuge de la Comédie-Française, pour qui, en 1885, ce n'était pas suffisant à son ambition... Il lui fallait un théâtre plus vaste... Maîtresse, puis femme de Laguerre. D'instinct, d'intelligence, comment ne pas croire à ce grand garçon d'un talent si neuf, qui ne doutait de rien... Boulanger, tout à tous, croyait les rouler. Laguerre l'y encourageait, bien assuré, lui, « de mettre Boulanger dans sa poche ». Le parti des dupes. Tout de même, Marguerite Durand (qui, légitime, recevait aux grands dîners des nuits historiques les conspirateurs de Boulanger à Clemenceau), louchait (si ses beaux yeux avaient pu) du côté de l'absente et secrète Mme de Bonnemains.

Boulanger disparut une heure... Il se rendrait chez M. de Martinprey. Marguerite Durand ne doutait pas qu'il fût chez l'autre Marguerite... Bataille de dames... Certainement, elle souffrait de cette influence, qui contrecarrait Laguerre... Pour moi,

je n'ai pas à omettre sa collaboration inspiratrice aux *Coulisses*.

L'affaire fut traitée chez Laguerre, avec Périvier, second de Magnard au *Figaro*, avec Périvier qui allait, après divorce, épouser Marguerite Durand-Laguerre, directrice par son mariage du supplément littéraire du *Figaro*, où, le samedi, Francis Magnard reléguait son cohéritier de Villemescout... Ça et là, à la *Fronde*, le premier grand journal féministe qu'elle avait créé, j'avais rencontré Marguerite Durand, puis, dans les ministères, avec Viviani, Briand... C'est à Copenhague que je la vis de près, presque chaque soir, en juin 1914, toute une quinzaine, puis tout un mois à Rome, en 1916.

A Copenhague, en juin, vers le soleil de minuit, un soir où nous dînions au Club des Yachts, nous évoquions tout ce passé :

— Comment, féministe n° 1, avez-vous toujours cherché des hommes, de Laguerre à Périvier...

— Mais une femme seule ne peut rien...

Je poussai.

— Enfin, Laguerre, avec cette tache à la joue qui, hommes, nous gênait... Périvier, pas beau non plus, son âge...

Il est délicat de faire parler les mortes! Mais j'invoquerai le témoignage de l'ancien député Albert Wilm, qui dînait avec nous, je crois bien, quand elle déclara :

— Ah! si j'avais été à la place de Mme de Bonnemains...

Mais, pires que les détails de la vie privée, sont les conséquences politiques que Mermeix y attache. Mme de Bonnemains devient la grande responsable: « Il est certain que le Général ne rencontra pas dans son intimité le guide éclairé, énergique qui l'aurait retenu à son poste, qui l'aurait empêcher de se dérober, contraint à ne pas lâcher ses ennemis... dans la situation exceptionnelle où se trouvait Boulanger il aurait fallu auprès de lui une conseillère qui ne s'inspirât pas de sentiments ordinaires! »

Jeanne d'Arc, par exemple!

Oui, dans les Coulisses, il y a de l'ambitieuse Marguerite Durand contre l'amoureuse Marguerite de Bonnemains.

Puis, la duchesse d'Uzès... Sans doute, c'est pour la cause, plus royaliste que le roi, qu'elle a sacrifié des millions. Pour la Monarchie? et pour Boulanger aussi. Dans les Coulisses, elle a documenté à fond, à fonds perdus, le mouchard du *Figaro* avec quelle générosité contre « cette femme »!

Mais voilà Séverine, qui, Elle, manifestera son sentiment, la Séverine des causes perdues, d'une autre manière elle, l'antiboulangiste.

« Le nom de X... ne le cherchez plus. Il s'est appelé Judas dans la chrétienté; Dentz dans la seconde chouannerie, Gordon à Kartoum. Notre temps, moins individuel, inflige à cet anonyme, un

surnom anonyme, celui que lui donna le proscrit dont il confirme et justifie la condamnation : il l'appelle l'ordure, tout simplement... »

Les Coulisses du Boulangisme suscitaient autant de duels que le Symbolisme chez les Poètes. Au temps du Boulangisme, au temps du Symbolisme — qui s'ignoraient ! La Poésie l'a emporté, l'art et le rêve éternels sur les agitations électorales. Dans le *Journal des Goncourt*, littérature et littérature, rien sur le boulangisme : 1890. Tout à la *Fille Elisa*, au Théâtre Libre.

Rencontres de Rochefort et de Thiébaud blessé par le vieux pamphlétaire ; entre Mermeix et G. de la Bruyère, le chevalier servant de Séverine. Déroulède va sur le terrain avec Joseph Reinach, avec Laguerre, pour ce jugement :

— M. Laguerre n'a commencé à être délateur que pour s'excuser de devenir renégat.

Et, tirant en l'air, il le touchait mieux encore :

— J'ai exécuté l'ancien boulangiste, je ne tire pas sur l'ancien ami.

XXXII

Pour Saint-Brelade, Pierre Denis est un témoin direct, comme Marie Quinton pour Royat. Le Général, hors la politique, dit les meilleures choses sur l'armée, la guerre moderne ! Il va convaincre l'ancien militant communiste au militarisme, comme celui-ci l'intéresse au socialisme. Deux retraités de la marine qui se racontent leurs voyages. Mais la réalité reprend : ...les quintes de toux dans la chambre voisine... A table, Mme de Bonnemains sourira, et le Général sera de bonne humeur. Il suffira qu'elle fasse le simulacre de manger, qu'elle dise : « Cela va mieux », pour qu'il accepte de la croire, dans son profond besoin d'espérer... C'était un don chez lui que de savoir refouler toutes préoccupations, pour n'offrir à ses visiteurs et convives qu'un visage tout à eux, tout à les entendre, à suivre, à promettre. Il y fallait, ici, une rare volonté,

comme s'il était seul à ne pas voir, quand après l'accès difficilement maîtrisé, Mme de Bonnemains retirait de ses lèvres un mouchoir taché de sang.

Désormais, je ne vois plus qu'eux, cette fière tragédie de l'amour, en regard des hideuses comédies de la politique d'affaires qu'il ne faut pas confondre avec la Politique des conducteurs de peuple, des meneurs de civilisation...

Georges, Marguerite.

Le Général, en rupture de parole et d'arrêts disciplinaires... La vicomtesse, folle de son corps, dans la chambrette de Royat... Ce n'est plus pour moi un incident... scabreux et condamnable avec ce risquetout de ses galons et de ses promesses à la France... Il ne s'agissait pas d'un coup de tête — voire plus bas — d'un sous-lieutenant qui mange la grenouille...

L'amour jusqu'à la mort... Au début, avec ce Général en fréquentes goguettes, avec cette divorcée mondaine, on pouvait sourire... Une de plus, pouvaient additionner les comptabilités policières. Non, la dernière (la première) et la seule... La seule, que ses rigoristes lieutenants ne lui pardonnaient pas, de Laguerre à Mermeix! Tant de bonheur aussi pour deux amants que rien n'avait pu séparer, des sommets à l'abîme, le destin ne pouvait tolérer

cette fortune surhumaine! les forces mauvaises s'acharnent. En vain. La pire maladie va s'attaquer à la beauté où est rivé le regard de l'homme. Rongée et flétrie dans sa chair, l'amant ne cessera de la voir dans la splendeur et l'attrait de leur rencontre... La mort même ne saurait en faire sa proie. Aussi loin qu'elle emporte l'ombre de sa victime, l'amant saura la rejoindre, par delà l'inconnu de la tombe...

Le Général ne voyait pas, ne voulait pas voir mourir Mme de Bonnemains. Elle-même qui se tuait à le rassurer, se récréait à l'illusion. Il lui fallait bien lutter aussi contre les haines qui ne s'amortissaient pas. Ses crises, les moindres de ses faits et gestes fournissaient des échos à la malveillance d'une presse implacable.

Ainsi, Mme de Bonnemains écrira-t-elle à Royat :

Mercredi 3 7bre.

Ma belle et bonne Meunière,

Vous venez de rester bien longtemps sans nouvelles de nous, mais cela n'est pas tout à fait de notre faute — j'ai été bien malade tout le mois de juillet, ayant bêtement attrapé une grosse pleurésie, mais grâce à Dieu, cela n'était pourtant pas aussi grave que ce que les journaux ont bien voulu dire, et la preuve c'est que je suis maintenant abso-

lument guérie — et même mieux portante que quand nous avons eu le bonheur de vous voir, ma belle Meunière.

Quand finit votre saison? Nous pensons que vous pourrez venir nous faire une visite vers le 15 octobre.

Et le 2 décembre :

Pour sûr que vous devez avoir de la peine de notre silence et croire que nous ne pensons plus à vous... Voilà qui serait mal à vous... nous vous aimons toujours si bien que nous pensons que vous allez vous arranger pour nous venir bientôt. Je suis sûre que cela vous fera plaisir de revoir notre Général bien portant, gras, gai et ayant plus de confiance et d'espoir que jamais. Moi — vous me trouverez également beaucoup mieux — j'ai été dernièrement à Paris — une des causes de mon long silence — et là j'ai consulté les plus grands médecins — ils ont tous déclaré que je n'avais absolument rien qu'une toux nerveuse et que mes poumons étaient... très bons — je tousse encore mais par quintes — quant à mon estomac il est remis et j'ai repris avec même un peu de maigreur mes mesures d'autrefois — vous viendrez voir tout cela vite, n'est-ce pas? bien entendu, si vous nous dites que vous pouvez venir, nous ferons comme pour les autres fois.

Une autre raison de mon silence, c'est que nous venons de passer quinze jours à Londres — vous voyez que je me porte bien pour faire tout cela... Nous y avons fait un très agréable séjour.

et, en réponse aux souhaits de nouvel an,

le 8 janvier,

Nous pensons bien souvent à vous et nous avons grand désir de vous revoir, nous vous dirions d'arriver tout de suite si nous n'attendions pas quelques amis — d'ici une quinzaine je vous écrirai la date à laquelle nous aimerions vous voir arriver — et nous nous en réjouissons à l'avance — malgré l'hiver absolument rigoureux que nous avons, je ne me porte pas trop mal — quant au Général, malgré les infamies dont il a été abreuvé, il se porte à merveille — car il sait n'avoir voulu que le bien de la France et le bonheur du peuple, puis il a confiance.

Ecrivez-nous, dites-nous ce que vous entendez dire au sujet de la politique car il faut tout savoir, tout connaître.

... Nous désirons que votre mère aille le mieux possible, nous vous souhaitons ce que vous désirez d'autant plus que mon cœur me dit que ce que vous désirez le plus c'est son retour en France... c'est notre désir le plus grand qui ne tardera pas, j'en suis sûre...!

Dans cette solitude, maintenant, Elle est toute proche de Lui. Ce n'est plus à travers une cloison, ou par la fente d'un rideau, qu'Elle recueille des bribes de conversation, des éclats de voix qui la blessaient... Elle se laisse bercer à cette croyance que Pierre Denis attise, que le peuple de France, rebuté du boulangisme parlementaire, n'a pas renié le Général. Et voici que Pierre Denis s'ingénie à réussir là où tout le monde a échoué, à ramener le Général en France, par quels chemins romanesques : notre clochard de 1871 a ourdi une trame de conspiration où les amants se prennent comme des enfants. Un beau conte pour les veillées de Saint-Brelade, où Pierre Denis vient par ce terrible hiver, en passager de pont, sans bagage (pour une semaine, à quoi bon s'encombrer!) chercher des directives pour la Voix du Peuple!

Donc, de Bruxelles, après avoir brûlé les mouchards, il descendait près de Paris dans une maison où nul ne pouvait dépister sa présence. Elle appartenait à un ami du Général, et parent de Pierre Denis qui, lui-même, sous le coup de la proscription, y avait caché six mois Jules Vallès, ... condamné à mort. Pierre Denis faisait partie d'une société secrète d'hommes éprouvés. Un soir, dans un local à eux, il amenait le Général, et pour que sa présence à Paris fût révélée quand il n'y serait plus, il convoquait un journaliste, de loyauté absolue, d'humeur chevaleresque : Séverine. Là, le

Général expliquerait les motifs de son départ, et renouvellerait sa déclaration de retour, à son heure, et après le bref exposé d'un programme de foi patriotique, républicaine et socialiste, remon-
tait en voiture, tandis que les assistants ne repre-
naient leur liberté qu'après le temps nécessaire à
cette retraite où Boulanger attendait les événe-
ments. Ou l'opinion surexcitée se manifestait pour
Boulanger, il apparaissait et courait ses chances ou
bien, si l'émotion n'était pas suffisante, le Général
rentrait en Belgique, réhabilité, laissant bafoué,
ridiculisé par la chasse à l'homme inutile.

— Et j'ai la vanité de prétendre y être passé
maître, se vantait Pierre Denis qui ne doutait pas
non plus, des qualités de conspirateur du Général.
N'avait-il pas fait son apprentissage dans ce
voyage en Espagne, où il avait dépisté tous les li-
miers de France et de Navarre! Brave Pierre Denis
qui, évidemment, n'avait jamais passé un paquet
de cigarettes ou une boîte d'allumettes en fraude.
Un jour, l'astuce du Général l'avait sidéré :

— A un départ de Jersey, il m'avait confié un
paquet de papiers. Tenez-le sous le bras, me dit-il,
comme il me voyait ouvrir mon sac, c'est plus
sûr...

En effet, mon sac fut ouvert et pas le paquet.

Pierre Denis escomptait que, la présence du Gé-
néral en France divulguée, ce serait l'événement

sensationnel pour le pays, l'Europe, le monde entier.

Le Général n'avait pas hésité, sauf sur un point de détail :

— Je ne veux pas me déguiser, si je suis pris, je ne veux pas être humilié dans un déguisement...

— Eh! bien, en militaire, en colonel...

« Il fut question du moment, quoi qu'il eût hâte d'agir, il fallait que l'occasion fût favorable... Il fallait donc remettre l'entreprise à quelques mois... Mme de Bonnemains assistait aux entretiens... Dès qu'elle eût vu le Général donner son approbation, elle en manifesta une vive satisfaction, même de la fierté... Elle donna quelques conseils pratiques et proposa, le cas échéant, pour rendre explicables des changements d'habitudes, pouvant à ce moment donner l'éveil, de feindre une maladie un peu grave... »

Pauvre femme! la maladie veillait pour anéantir ces projets qui devaient révolutionner l'Histoire, avec un Communard boulangiste et le Chef du Boulangisme dérivé au socialisme...

Ce n'est qu'après la mort du Général que Pierre Denis a livré son secret. Dans leur correspondance, c'était *l'Affaire du Nord*. Et l'abandon de Jersey, le retour en Belgique aurait été motivé aux fins de cette randonnée aux environs de Paris...

XXXIII

— C'est son retour en France... notre désir le plus grand, qui ne tardera pas, j'en suis sûre...!

Mme de Bonnemains devait faire allusion par là au complot où la mêlait Pierre Denis!

En France, Mme de Bonnemains y était revenue, pour donner congé et déménager son appartement de Paris, croyait le Général, surtout pour cette succession qu'il pensait liquidée, où elle se débattait avec des hommes d'affaires.

Quel séjour, et dans quel état elle en était repartie!

Mercredi 11

Ma belle Meunière, il y a une dizaine de jours, nous vous avons écrit afin que vous ne soyez pas trop tourmentée par la lecture des journaux... avez-

vous reçu cette lettre? Selon toutes les possibilités nous croyons qu'elle n'a pas dû vous parvenir — je vous racontais qu'ayant été obligée d'aller à Paris, il y a maintenant trois semaines, j'ai été prise à Paris d'une congestion pulmonaire — Le Général, vous comprenez, s'est affolé de me sentir malade loin de lui, moi également, j'en étais si malheureuse que cela augmentait ma fièvre et les médecins ne voulaient pas me laisser retourner à Jersey — heureusement le Général a eu la bonne pensée de Bruxelles — j'ai pu faire ce petit trajet — et nous nous sommes retrouvés ici — je vais beaucoup mieux — je suis admirablement soignée — et je pense que... d'ici huit à dix jours, je pourrai, nous pourrons rentrer à Sain-Brelade — dès que nous y serons, nous vous en préviendrons et vous pourrez nous arriver. — Donc à bientôt, ma belle et bonne Meunière, nous vous embrassons bien fort.

B.

Ecrivez à M. Bertin, Hôtel de Bellevue, Bruxelles (Belgique), mettez votre lettre au chemin de fer.

Oui, la Meunière avait été alertée par les journaux. Mais comme Mme de Bonnemains adoucissait la vérité! Il faut lire le récit de ces horribles journées, dans le chapitre de Pierre Denis dépouillé de littérature. (Il en est incapable, autrement que dans l'imagination sommaire de ses complots!)

A Paris, Mme de Bonnemains s'alite d'une pleurésie, à l'hôtel Continental. Elle renvoie à Jersey la domestique qui l'accompagne — qui annoncera une indisposition sans gravité. Le Général était au débarcadère, il crut à un malheur, s'affola « dans une inquiétude mortelle toute la journée, jusqu'à l'arrivée d'une lettre... Elle était dans un état grave qu'elle lui dissimulait... »

Il s'embarque pour l'Angleterre et de Douvres pour Ostende, et de Bruxelles télégraphie en *clair* que si la malade ne peut venir, il prenait le train pour Paris. Ses dépêches, aux mains de Constans, étaient abominablement déformées et le retard de Mme de Bonnemains à rejoindre le Général traduit comme une rupture.

Dans l'angoisse, elle fait avertir Pierre Denis.

— Je ne veux pas qu'il revienne. Je ne veux pas que l'on dise qu'il revient pour une femme, quand il doit revenir pour l'honneur.

Pierre Denis s'offrit à partir, le lendemain, au-devant du Général, le rassurer et l'empêcher dans son projet désespéré — le temps que Mme de Bonnemains puisse être en état de voyager. Le soir, Pierre Denis reçoit une dépêche. Malgré la fièvre et sa faiblesse, Mme de Bonnemains a pris l'express du soir pour arriver à Bruxelles à minuit — Fatale énergie, notera le mémorialiste qui, le surlendemain, à l'Hôtel de Bellevue, déjeunera avec M. Bertin et la malade qui prétendait aller mieux,

doucement souriante, pendant que Lui semblait partager sa confiance en la guérison. Seul, Pierre Denis s'effrayait :

— J'ai eu le malheur de perdre deux femmes aimées, emportées par cet inexorable mal... Cette douloureuse expérience m'a mis en garde contre certains symptômes.

Désormais, le retour à Bruxelles est décidé, mais il faut vider Saint-Brelade et l'on reprend la mer pour Jersey, par d'épouvantables traversées d'équinoxe.

Pierre Denis reste sur le continent, c'est Marie Quinton qui est convoquée.

Dimanche 22 mars

Ma bonne Meunière,

Je vais mieux et nous partons après-demain pour Jersey — nous y serons jeudi matin. Vous allez donc pouvoir aussi partir et nous rejoindre dès le lendemain de notre retour — Vous aurez cette lettre mardi — ou peut-être seulement mercredi matin. Ne perdez pas votre temps, car il faut que vous quittiez Clermont dès mercredi soir — c'est-à-dire le soir du même jour où vous aurez cette lettre — si vous ne l'avez que mercredi, donc mercredi soir 26, vous partirez de Clermont pour Paris — vous y serez jeudi matin — vous vous ferez conduire

gare Montparnasse — là vous pourriez vous reposer dans une salle d'attente, déjeuner et vous prendrez pour Saint-Malo le train qui part à 11 h. 30 du matin, donc vous prenez jeudi 26, à 11 h. 1/2 du matin, le train pour Saint-Malo (onze heures et demie), vous y arriverez après être restée deux heures à Rennes pour y dîner — vous arriverez, dis-je, à Saint-Malo, à 10 h. 42 du soir — là vous prendrez un omnibus et vous vous ferez conduire directement au bateau partant pour Jersey à 5 h. 45 du matin vendredi 27 — vous demanderez le salon des dames et là vous vous coucherez, cela sera beaucoup moins fatigant que d'aller à l'hôtel et de vous lever à 4 h. du matin — et ainsi, également, vous ne risquerez pas de manquer le bateau — vous serez vers 9 heures à Jersey et là vous trouverez la voiture que vous reconnaîtrez bien, n'est-ce pas?

XXXIV

Dèsormais, les historiens de Boulanger précipitent leur récit. Pour moi, ce sont les jours où la figure du Général se précise dans son relief le plus sincère. A le voir au chevet de Mme de Bonnemains, on va comprendre que tout un peuple, qui cherchait un homme à aimer, se soit épris jusqu'au délire de celui-ci qui était tout amour et rien qu'amour.

Dans le livre de la Meunière, voici un chapitre qui n'est pas de Chincholle (il n'est pas allé à Saint-Brelade) ni de Marie Quinton, quant à l'écriture. Un professionnel a ordonné ces pages, mis en valeur la documentation, tracé des portraits des personnages douloureusement inoubliables, dans l'horreur et la grandeur. Je crois que le morceau est de Théodore Cahu, un romancier moyen d'alors,

vaguement historien, boulangiste impénitent qui, en l'occurrence, n'eut pas à inventer Saint-Brelade! Un thème pour Barbey d'Aurevilly!

Un matin, à dix heures, la Meunière débarque à Saint-Héliier, monte dans le landau du Général qui l'emmène à l'autre bout du port où accoste un bateau anglais. « Sur la passerelle apparaît le Général, mais il n'est pas seul. A son bras se traîne un pauvre être courbé, un spectre de femme, drapé dans un grand manteau de fourrure d'où s'échappent des falbalas fripés, mon regard hésite. La voilà qui lève un peu la tête, montrant un visage livide et décharné. Est-ce possible, grand Dieu, Jésus, Marie!... En voiture, mes regards ne pouvaient se détacher d'elle, de cette pauvre figure amaigrie, de ces joues creusées, de ces lèvres réduites à rien qui laissaient... apercevoir de longues dents déchaussées. Elle me fixait de ses yeux caves, démesurément agrandis par le rapetissement de la face et brûlants de fièvre.

— Vous me trouvez bien changée.

— Je vois que votre traversée n'a pas été meilleure que la mienne, car nous sommes trois à avoir bien mauvaise mine.

Le Général acquiesce. Rien d'étonnant à sa fatigue, avec ce voyage de Bruxelles à Ostende, Douvres, Southampton, Jersey en chemin de fer, en bateau... Elle a exigé de présider au déménagement pour lequel elle vous a fait signe. »

On arrivait, un drapeau tricolore montait le long d'un mât au-dessus de la maison...

Quatre semaines, Marie Quinton vécut de leur atroce existence.

L'immense maison comme inhabitée, ses deux étages aux fenêtres vides, ouvertes sur la mer... Les amants, ignorants du printemps qui ressuscitait l'enchantement de l'île, de ce « pot de fleurs » de l'archipel... Ils ne sortaient plus, même sur la pelouse où s'engraissaient Tunis et Jupiter... Souvent, la Meunière était seule aux repas, des heures seule à sa besogne de déménagement, sans autre bruit que le pas du Général dans son bureau et la toux rauque qui ne cessait pas...

« Mme Marguerite allait de mal en pis... son pauvre corps n'était plus qu'un squelette... Tous les quatre ou cinq jours, nous badigeonnions de teinture d'iode ce qui avait été autrefois un torse de Vénus et ce qui n'était plus qu'une... cage osseuse, où pendillaient quelques restes de chairs brûlées par les pointes de feu... »

Le dépérissement s'accroissait. Elle ne supportait plus aucune nourriture, ni champagne, ni le lait, tellement recommandé que le Général avait acheté une petite vache du pays...

Il n'y avait pas que la phtisie... On ajoutera plus tard une affection cancéreuse abdominale, à quoi avait été dû ce gonflement du ventre :

« Ces causes réunies hâtaient la consommation de son pauvre corps d'où se dégageait une senteur écœurante, pour ne pas dire plus, qui imprégnait son linge et se répandait dans les chambres où elle passait. Les nuits, une forte transpiration la saisissait et la toux devenait plus mauvaise. Le Général ne la quittait pas un instant, ne prenant lui-même que quelques bribes de sommeil... »

Le Général n'avait pas le courage civil, avait-il jugé ceux qui le vouaient à la prison pour leurs fins électorales. Le courage civil, le courage militaire! Bien ordinaire auprès du courage de tenir jusqu'au bout, devant cette décomposition affreuse. Sa Marguerite, aux quatre toilettes par jour — maintenant dans ce sempiternel peignoir qu'il lui coûtait de changer pour une morne robe de drap noir, quand il fallait sortir.

« Cependant, une coquetterie lui restait : ses bijoux. Ses pauvres doigts étaient surchargés de bagues; l'une d'elles portait une grosse perle noire entourée de brillants. Sur l'annulaire de la main gauche, elle avait cinq anneaux montés de la même façon, mais enchâssant cinq pierres de couleurs différentes, topaze, rubis, émeraude, saphir et diamant... Quelquefois, elle ouvrait son coffret à bijoux, et elle les mettait tous sur elle. Elle avait alors l'air macabre de ces reines d'Égypte dont on a trouvé les corps momifiés, parés comme pour un couronnement. Devant une glace, elle se souriait.

Et il me semble voir se refléter l'image de la mort qui grinçait des dents. »

La mort! Elle y faisait allusion parfois, à un accès de toux plus violent que d'autres. Un jour où elle lui coupait les ongles.

— Qui vous fera les ongles quand je n'y serai plus?

Elle le prenait dans ses bras, lui fermait la bouche de ses baisers. Car, il protestait, parlait guérison, avec des projets d'avenir.

Cependant, au mal physique s'ajoutaient les souffrances morales. Mme de Bonnemains expédiait et recevait toute une correspondance secrète. Tout le courrier était remis au Général. Que de subterfuges pour qu'aucun pli ne tombât entre ses mains. Il y fallait la complicité de la femme de chambre et du boulanger à qui les lettres étaient adressées sous double enveloppe et qui les introduisait dans les pains, d'où Catherine les extrayait, pour les glisser à Marie Quinton qui avait regimbé. Mme de Bonnemains lui avait juré que rien n'était suspect dans sa correspondance: questions d'argent dont elle devait éviter les ennuis au Général. Comme il était toujours là, ne la quittant pas des yeux, à chaque toux, il fallait cent détours pour lire, pour écrire. Un jour la Meunière dut expédier une dépêche à un M. Martin à Paris :

« Au nom de notre ancienne amitié, je vous supplie envoyer vingt mille francs. »

Ils arrivèrent...

Une ancienne amitié d'une qualité bien rare, qui s'exécutait de la sorte, et admettait, comme nous devons le faire, que la prière humiliée de Mme de Bonnemains n'était pas d'une âme basse.

XXXV

Jusqu'alors, dans toutes ces épreuves, le pire avait été épargné à Mme de Bonnemains, d'être soupçonnée de trahison. Comment, avec toutes ces menues intrigues où elle associait domestiques et fournisseurs avec les portiers, Mme de Bonnemains n'aurait-elle pas provoqué la médisance ! Le Général avait pu rire quand « quelqu'un-qui-vous-veut-du-bien » dépensait un timbre pour le mettre en garde contre « l'espionne » jetée sur sa route par ses ennemis ! Même en exil, dans l'in-pace de Saint-Brelade, la calomnie s'acharnait à vouloir troubler un bonheur qui ne tenait plus qu'à un souffle d'une mourante...

Cette fois Iago avait trouvé le joint, on peut dire, et ce fut une scène effroyable d'Othello.

Un jour, à l'heure du déjeuner, le Général paraît, une lettre à la main :

— Ma chère amie, nous allons commettre une folie. Le boulanger va passer... Je suis décidé à lacérer tous les pains de sa voiture... C'est une folie... Les pauvres de Jersey en profiteront...

Mme Marguerite restait assise, livide, comme une suppliciée.

Le Général sortit, au-devant du boulanger, rentra quatre pains à la main qu'il jeta brutalement sur les genoux de sa maîtresse :

— Tenez, voilà vos pains qui doivent renfermer la correspondance secrète que cette lettre vous accuse de recevoir par ce moyen, voici un couteau, ouvrez-les...

Elle demeura sans un mouvement.

Il ne fut plus maître de sa colère. Il arracha les pains, se mit à les entailler avec fureur. Trois gîsaient déjà à terre quand, du quatrième, il fit échapper une lettre qui tomba sur le tapis.

Le poing levé, la face injectée de sang, son poing s'abattit sur un grand vase de porcelaine qui se brisa. Mais déjà sa fureur était tombée, il s'effondra dans un fauteuil et se prit à pleurer.

— Georges, sans m'avoir frappée, vous me tuez... vous en avez le droit si je suis une misérable... Mais vous avez le devoir de lire d'abord cette lettre.

C'était une lettre insignifiante se rapportant à un collier de perles engagé au Trésor.

Il se mit à marcher à grands pas, repoussant du pied les éclats du vase sur le tapis.

— Pourquoi ces cachotteries?

Avec Lui qui n'avait jamais eu un secret pour Elle.

Enfin, il lui demanda pardon.

Le lendemain, seuls, en voiture, il raconte à Marie Quinton.

— C'est une infamie de plus de la Saint-Priest, qui n'a jamais pardonné. C'est elle qui corrompait mes gens à Clermont-Ferrand... C'est d'elle, les échos, dans maints journaux... A Londres, un de ses émissaires m'a offert vingt lettres qui me prouveraient la trahison de Marguerite... et qu'elle me menait à ma perte... J'aurais encore mieux aimé être perdu par elle, que la perdre.

Sur ces mots, le Général ouvrit d'un coup de pouce le bouton de sa manchette gauche, un bouton en or portant un Saint-Georges en relief et renfermant une photographie de Mme Marguerite. Il le contemplait, l'embrassait.

— Toi, me trahir, allons donc!

Le Général ne touchait jamais à l'autre bouton qui contenait aussi un portrait, celui d'une toute jeune femme qui lui ressemblait beaucoup.

Cependant, au témoignage de la Meunière, le Général s'empâtait au moral comme au physique. Il ne parlait plus guère de politique, seulement une allusion mystérieuse parfois de retour en France — le projet de Pierre Denis. En France, ils y étaient

revenus une nuit sur une barque de pêche, qui les avait déposés quelques instants, au clair de lune, sur la côte bretonne...

La dernière journée à Saint-Brelade, un 25 avril, de Marie Quinton — baptisée tout le mois « *sœur de lait* » de Mme de Bonnemains, fut pénible. La bonne Meunière savait bien qu'elle ne reverrait pas Mme de Bonnemains à Bruxelles.

— N'oubliez pas, insistait Mme de Bonnemains, inscrivez, 79 rue Montoyer, entre deux hoquets de sa toux irrémédiable.

La Meunière donnait un dernier morceau de sucre à Tunis, pendant que le Général se baissait pour cueillir une pensée et quelques violettes...

XXXVI

— Bruxelles, rue Montoyer 79...

Tous les cochers savent :

— Chez le Général...

Depuis hier soir, depuis ce matin 18 juillet, du train de Paris, une file de voyageurs se font conduire à la maison mortuaire.

Une demeure princière, avaient-ils pu s'imaginer, d'après les journaux : un petit hôtel, comme il s'en alignait par les rues de Versailles ou de Neuilly, où l'herbe pointe entre les pavés, à l'intérieur. Laissons le décor pour le drame, pour la fin de la pièce qui, de « l'hôtel du Louvre » et de l'Auberge auvergnate à la « Pomme d'Or », de Portland-Place à Saint-Brelade, ne s'est jouée qu'en des logis précieuses, où les amants traqués s'inscrivaient sous des noms d'emprunt...

Le 15 juillet, le Général écrivait à Pierre Denis :

« Elle va incontestablement mieux. »

Le lendemain, il lui télégraphiait :

« Plus rien à faire, tout est fini. »

« Et à la Meunière :

« Marguerite morte. »

Du 3 mai au 16 juillet, ç'avait été l'agonie où l'amour du Général atteint à la grandeur :

« Il est ici l'homme qu'il eût dû être », dira Séverine.

Aimer la beauté, le charme, l'élégance, s'éprendre d'un cœur, s'affoler d'étreintes et de caresses, c'est le commun de la vie. Mais demeurer fidèle dans la déchéance jusqu'à la décomposition et jusqu'à l'ombre de la créature... Le Général Boulanger qui, l'autre année, n'avait que trois cents mètres à faire de la Madeleine à l'Elysée pour entrer dans l'histoire de la France, qui ne sera que le héros d'une histoire d'amour, mais de quel amour!

Le Général et Mme de Bonnemains arrivent rue Montoyer, le 3 mai où les rejoint Pierre Denis qui

assistera aux effroyables étapes de l'agonie. La malade est alitée : « Fatigue du voyage, de l'installation », s'excusera-t-elle. « Le beau temps va chasser le mal », ajoute le Général, enjoué et prévenant. Hors de la chambre, il éclate en sanglots.

Hier, le médecin lui a révélé la gravité du mal : « De cette femme se sentant perdue, souriant dans sa pâleur de cire, dont les mains effilées s'allongeaient sur la lingerie comme des pétales de fleurs pâles sur le cercueil — à cet homme de fer impénétrable, toujours impassible, quel était le plus poignant. »

Au voyage suivant, Pierre Denis amène son ami le Dr Paulin Méry, un député boulangiste, qui n'avait pas trahi :

« L'état de la malade est plus grave par les altérations générales de l'organisme que par celles des poumons... Il faut tout tenter. »

De l'Hôtel-Dieu de Paris, il envoie un interne, qui fera des injections sous-cutanées d'un nouveau traitement. A la quatrième piqûre, le Général écrit : « Je ne veux pas me leurrer d'un fol espoir, mais il me semble que Mme de Bonnemains va mieux... Elle tousse moins, les sueurs sont moins abondantes, elle est plus forte, elle se nourrit mieux. »

L'interne doit rentrer. Qui le remplacera ? « Moi », fait le Général qui, de sa vie, n'avait manié une seringue, administré un médicament.

Le 8 juillet, il écrit : « L'état continue de s'amé-

liorer. C'est moi, aujourd'hui, qui ai fait l'injection, j'en suis très fier, car elle a eu lieu sans douleur. Cela ne fait rien, j'avais rudement chaud... »

Comme à la gare de Lyon, comme le 27 janvier, plus qu'à la veille du duel avec Floquet...

Du 13 : « Je me reprends à espérer. »

Du 15 : « Elle est incontestablement mieux. »

Or, le soir, elle s'évanouit. Le médecin accourt : « Préparez-vous, c'est fini. »

Le Général s'assiera au chevet de Marguerite, pour une indicible agonie de douze heures, gardant dans ses mains les mains de la mourante, qui se refroidissent. Elle ne tousse plus. Ce n'est pas de tuberculose, ce n'est pas de la poitrine seulement qu'elle s'en va, mais d'un ulcère cancéreux dans la région abdominale. Tantôt elle paraît sommeiller, tantôt elle semble reprendre connaissance, pour murmurer à la dernière minute, dans un dernier regard : « A bientôt »...

XXXVII

— A bientôt, a expiré Mme de Bonnemains.

— Je me dois à cette tombe, répondra le Général le soir de l'enterrement, à Déroulède, qui le supplie de rentrer, l'obstacle disparu...

Dans le dernier carré du parti, on croit encore qu'il suffirait que le Chef parût, pour rallier les troupes dispersées...

Non, Il sait où est sa dette. Il paiera. Autour de lui personne ne peut douter que l'échéance soit proche. Pourquoi pas tout de suite? Elle n'aurait pas voulu cela. Il savait sa foi de chrétienne. Tout de suite, on s'était occupé des obsèques à l'église.

Le Général avait fait lui-même la toilette suprême. Il avait enveloppé la défunte d'une longue robe blanche, l'avait veillée tout seul, de ses mains l'avait couchée dans son cercueil, avec un bouquet d'œillets et de marguerites sur la poitrine, avait

coupé une mèche des cheveux blonds, et donné le dernier baiser.

Le Général avait conduit le deuil, suivi le corbillard de l'église Saint-Jacques-sur-Candenberg au cimetière d'Ixelles, en habit avec la plaque de grand officier de la Légion d'honneur, l'œil fixe, sans rien voir des bousculades écœurantes au passage du convoi, sans rien entendre de la Kermesse où se ruait Bruxelles — baraques et musiques foraines — la fête nationale ! La nécropole est dans les faubourgs, au delà d'une zone de terrains à bâtir, d'usines, d'estaminets à tonnelles. Les voitures, d'abord, au pas, prirent le trot, ce trot sacrilège qui fronçait les nerfs à la pensée du frêle corps diaphane, qui devait heurter contre les parois de sa bière... Devant le caveau provisoire il chancela. Jusque-là Elle était encore sous ses regards, qui la voyaient à travers les draperies, les planches de la bière...

Il serre des mains... Il rentre, il est seul, avec sa vieille mère...

A chacun de se retracer ce que furent cette première nuit, les suivantes, seul... On a perdu des parents, des enfants, des femmes, des maîtresses, c'est la vie, la mort... Pour tout le monde... Rappelez-vous le Général Boulanger, ce n'était pas tout le monde; Mme de Bonnemains non plus... Rappe-

lez-vous, 1887-1888-89... Mais vous ne pouvez pas... Vous n'étiez pas nés... Les contemporains, nous vous fatiguons avec ces récits d'avant-hier, — oui, je sais, la « grande guerre » a passé, qui pourra paraître bien petite, comparée avec celle que l'on nous annonce...

Juillet 1891, voici le Général Boulanger, qu'en juillet 1889, Paris acclamait frénétiquement... Il faut lire ses lettres, je les ai sous ma main qui tremble... D'aucuns peuvent penser qu'à ce 14 juillet du déclin, c'est à celui de 1887, de la Revue que se tourne la mémoire de l'exilé :

*Gais et contents,
Nous étions triomphants...*

.....

*C'est Boulangé, Boulangé, Boulangé,
C'est Boulanger qu'il nous faut.*

Non, dans ses triomphes de la rue et des urnes; son uniforme chamarré de croix (moins que son corps de cicatrices des champs de batailles) rien du passé n'existe plus.. Il ne vit plus, il ne revit plus, il ne survit plus pour lui que la morte, dans ce cimetière en attente du rendez-vous final, pour leur dernière nuit, éternelle :

A bientôt.

Le 17 juillet, le lendemain de l'enterrement, il écrivait à Pierre Denis :

« Je vous avoue bien sincèrement que si je croyais avoir le droit de me tuer, je serais mort hier. Mais j'estime que je commettrais une lâcheté en me déroband à ce que je considère comme un devoir, et en faisant pour ainsi dire faillite aux espérances que tant de braves gens ont mises en moi. »

Le sursaut fut bref; le 23 le Général s'abandonnait :

« Je pleure comme un enfant, je ne puis rien faire, je ne puis travailler, je ne puis penser, je n'aurais jamais cru que l'on pût vivre ainsi, le cœur en morceaux. Ah, s'il y avait quelque part une bataille, une guerre, comme j'irais de bon cœur. Et ce qui m'efface et me terrifie, c'est que chaque jour ajoute à ma peine, la rend plus amère, plus impossible à surmonter. Pourrais-je supporter cette affreuse douleur. Je commence à en douter. »

Autour de lui on ne doutait plus, de sa nièce Mlle Griffith à un ménage ami, les Dutens, par qui l'on a les détails de ce calvaire à l'issue fatale. Le Général n'osait pas écrire le mot. Il le prononçait, effrayait M. Dutens, de son projet de suicide.

Le 1^{er} août, Il écrivait à la Meunière.

Bruxelles, 79, rue Montoyer.

(Samedi 1^{er} août).

C'est bien vrai, ma pauvre bonne Meunière, elle n'est plus, cette créature adorable, qui m'a donné les seules années de bonheur que j'ai eues dans ma vie. Elle est partie, me laissant seul, tout seul, au moment même où l'amélioration produite par un traitement nouveau de Paris me faisait croire qu'elle était sauvée.

Heureusement, la chère créature tant aimée ne s'est pas sentie mourir. Elle s'est éteinte sans aucune souffrance, faisant encore des projets la veille de sa mort. Je dis heureusement; car elle eût été trop attristée si elle avait compris que nous allions être séparés; pas pour longtemps, je l'espère.

Sa famille voulait avoir son corps. J'ai refusé et je le garde, je le garderai envers et contre tous. Ma seule consolation est d'aller toutes les après-midi au cimetière la voir et causer avec elle. J'ai placé moi-même, sur son cercueil, le charmant bouquet de petites marguerites que vous et votre sœur lui avez envoyé. Merci en son nom.

Je lui fais, en ce moment, construire un caveau où elle reposera en paix au milieu des fleurs qu'elle aimait tant, et où elle m'attendra... Car, vous qui l'avez connue, vous devez comprendre, n'est-ce pas, qu'on ne peut survivre à la perte de cet ange de

beauté, de grâce, de douceur et de bonté. Je sais que je ne m'appartiens pas, que j'appartiens à mon pays. Aussi, j'irai jusqu'au bout de mes forces; mais après, si je pars, personne n'aura rien à me reprocher. D'ailleurs, je ne vis plus que matériellement; je suis un corps sans âme.

Ecrivez-moi de temps en temps, ma bonne Meunière, parlez-moi d'elle, cela me fera du bien. Et pensez souvent à moi, qui ai été le plus heureux des hommes, et qui en suis aujourd'hui, le plus malheureux.

J'espère que vous allez bien, ainsi que votre mère et votre sœur, et, pour moi et pour ma pauvre petite morte bien-aimée, je vous embrasse du plus profond de mon cœur.

Général Boulanger.

« *Ecrivez-moi toujours à la même adresse* ».

A Théodore Cahu, le 18 août, il confiait :

Si je partais en voyage je suis absolument persuadé que, moins de douze heures après mon départ, je reviendrais ici, où tout me parle d'elle.

Pierre Denis essaie de la diversion politique comme Déroulède, — et s'abuse dans son affection sur quelques phrases, à espérer que le Général ne renonce pas :

Confiance donc toujours et nous triompherons, si je ne succombe pas à la douleur qui m'accable.

Pour Pierre Denis il retient surtout la première ligne. Il insiste, veut revoir le Général, qui, d'août le renvoie en octobre :

D'ailleurs, si ce que vous dites est vrai, si le temps peut atténuer l'affreuse douleur dont je souffre de plus en plus, je pourrai à cette époque avoir l'esprit plus libre, et nous pourrons plus utilement discuter sur ce qu'il y aurait à faire cet hiver... Tout ce qu'il m'est possible de faire en vue du triomphe, en vue du succès de la partie que nous jouons, je le fais... C'est un grand effort pour moi mais je l'accomplis par devoir. Et je vous répète j'irai dans cette voie de sacrifice.

Vous pouvez compter absolument sur moi jusqu'au jour où je vous dirai : c'est fini...

Vous avez bien raison de dire que je ne me consolerais jamais... mon courage et mon énergie sont partis avec Elle. Mais puisque j'ai tant fait que lui survivre, je sais quel est mon devoir, et je le remplirai, jusqu'à ce que je ne puisse plus aller plus loin. Alors je vous écrirai : C'est fini. Vous saurez ce que cela veut dire. Jusqu'à ce que vous ayez reçu ce mot, comptez sur moi...

Ses lettres écrites, le Général n'avait plus en face de lui que l'Absente... Il habitait sa chambre, couchait dans son lit... Il l'appelait, lui parlait. Chaque après-midi, il portait des fleurs au cimetière, par cette Chaussée des éperons d'or, où les enseignes semblent redire sa carrière : Au chemin de l'égalité — Au repos de l'ouvrier — Au Cheval Noir...

Le monument est achevé, un soubassement de deux marches, une colonne brisée, en haut de la pierre tombale inclinée où est gravée l'épithaphe :

MARGUERITE

19 DECEMBRE 1855

16 JUILLET 1891

A BIENTOT

XXXVIII

— C'est fini...

Le 30 septembre, vers une heure, Pierre Denis reçoit le télégramme... Le brave homme voudrait espérer encore qu'il ne s'agit que de la résolution, que ce n'est pas l'irréparable encore... Il va aux renseignements? C'est exact. Cela s'imprime et les quotidiens du soir vont répandre la nouvelle tombée à l'Elysée, où le président Carnot offrait une garden-party. On s'arrache les journaux, la foule est d'abord incrédule; des groupes se forment, sans grande agitation, qui se disperseront à la nuit... *L'Intransigeant* paraîtra, encadré de noir avec ce télégramme de Rochefort expédié de Londres :

« Cet homme qui a eu l'épaule brisée à Champigny, pendant que ses accusateurs d'hier se met-

taient en sûreté dans les caves, cet homme qui était maître de la République et que ses scrupules ont seuls empêché de la prendre, lorsqu'elle s'est offerte à lui, autour de cet homme, une légende se tressera, et il entrera dans l'histoire.

Pas d'histoire, pour le brave général, pas de légende pour les deux amants, dont l'aventure valait pourtant d'être contée.

Le suicide? Lâcheté ou courage. Il y a le coup de feu qui n'est qu'un coup de tête de malade, l'obligation de disparaître pour l'homme aux abois. Le suicide du Général Boulanger fut un acte, — de caractère et d'amour, qui aide à comprendre l'homme et à le juger mieux, en marge des événements. On n'a pas discuté sa bravoure de soldat.

Politicien, hélas, dans l'engrenage du parlementarisme, où il était fourvoyé... Mais comme devant la Mort, aux grands tournants de la vie, où le condamne l'opinion partisane : n'avoir pas marché sur l'Elysée, avoir fui devant la Haute-Cour, c'est Lui qui avait raison, et qui gardait la vue claire, le sang froid d'un chef.

— Un aventurier qui n'aimait pas l'aventure, jugera l'Arthur Meyer du *Gaulois*, qui osera conclure :

« Le Général a commis hier sa dernière faute, le suicide. Son aventure qui s'est heureusement passée, sans faire couler de sang, vivra dans un petit coin de notre vie nationale, comme un météore, un rêve, une énigme. »

Ce n'est pas la faute d'Arthur Meyer et de ses duchesses, si le sang français n'a pas coulé dans les équipées où pensaient l'entraîner toutes ces équipées d'exploiteurs et de profiteurs de sa gloire.

C'est fini...

D'une fin prévue...

A Bientôt.

Chaque jour à cette station, devant la tombe, où poussent des pensées et des myosotis, où montent des rosiers, où se dresse un lilas, l'inscription est devant ses yeux :

— A bientôt.

Deux mois déjà... Va-t-il hésiter encore, avec quelques soubresauts, comme hier, où, pour peu, il fût rentré en France. On y représentait *Lohengrin*, de Wagner, interdit sous son ministère. Déroulède

avait jeté ses ligueurs sur la place de l'Opéra. Ce fut une manifestation tumultueuse. Avec Boulanger, elle pouvait s'amplifier. Mais la poigne de Constans s'abattit sur les manifestants, arrêtés en masse, et, en avant la musique allemande, au cœur de Paris, sous les fenêtres du Cercle Militaire...

Là encore, Boulanger ne s'est pas fait d'illusions, mandant à Pierre Denis :

Je ne crois pas que ce tapage fasse de mal au gouvernement. Je n'ai pas grande confiance en ces milliers de peureux, qui se laissent culbuter par quelques centaines d'agents. Constans a bon jeu à montrer de la poigne... Toute cette agitation tournera à l'actif du gouvernement.

Alors, quoi?

— C'est fini.

Au 79 de la rue Montoyer, ce n'est pas une surprise. L'anxiété est incessante, malgré les apparences. Le Général affecte de « guérir ». A table, il parlera des choses du jour, fera montre d'appétit. Il était bon, comme il était brave — sans parvenir à tromper personne. Sa nièce voulut, pour gagner du temps, lui arracher un serment à court terme, de ne pas se tuer d'un mois encore. Elle se croyait au 1^{er} octobre.

— Je te promets de ne pas me tuer en octobre.

On n'était qu'à fin septembre, qui n'a que trente jours. Il avait fixé le dernier...

Depuis une semaine il allait à la cuisine avec des paquets de papier, des plaques photographiques de documents secrets, un marteau pour les briser, jeter le tout au feu. Chaque jour, deux heures à cette besogne.

— J'aurais pu allumer le calorifère, propose le cuisinier.

— Vous voilà bien brigadier, remerciera le Général, en riant; vous y pensez quand tout est fait...

Seul, de loin, Pierre Denis croit pouvoir le rattacher à l'action, qui le sauverait : « Il reste des croyants, qui feraient les fonds, pour les dépenses ultérieures d'une campagne à réveiller le sentiment national. »

— Organisez ce que vous jugerez convenable, bien que je ne croie pas beaucoup aux résultats... Si j'en juge par l'indifférence à la quatrième de « Lohengrin », je crains que vous rencontriez le même avachissement. »

Tout, de ses dernières heures est connu, par les documents mêmes, de la main du Général, et les récits de sa maison. Le 28, il règle les fournisseurs,

en avance d'un jour. Le 29, il dépose chez le notaire M^e Lavaz ses deux testaments.

Voici le testament politique :

« Ceci est mon testament politique. Je désire qu'il soit publié après ma mort.

« Je me tuerai demain, non parce que je désespère de l'avenir du parti auquel j'ai donné mon nom, mais parce que je puis supporter l'affreux malheur qui m'a frappé il y a deux mois et demi.

« Depuis deux mois et demi, j'ai lutté, j'ai essayé de prendre le dessus, je n'ai pu y parvenir.

« Je suis convaincu que mes partisans, si dévoués, si nombreux, ne m'en voudront pas de disparaître en raison d'une douleur telle que tout travail m'est devenu impossible; d'ailleurs, *uno avulso, non deficit alter*.

« Qu'ils continuent donc la lutte contre ceux qui, au mépris de toute légalité, me font mourir loin de ma patrie. Je serai mort demain. Aujourd'hui, je dis bien haut que je n'ai rien à me reprocher. Toute ma vie, j'ai fait mon devoir, rien que mon devoir.

« L'histoire ne sera pas sévère pour moi, elle sera sévère pour mes proscripteurs, pour ceux qui ont essayé de flétrir un loyal soldat, par un jugement politique. Je me plais d'ailleurs, à rappeler ici que, maintes fois j'ai offert de me constituer prisonnier si l'on voulait me donner des juges de droit com-

mun, mais toujours ceux qui détenaient le pouvoir ont refusé, sachant bien que mon acquittement était certain.

« En quittant la vie, je n'ai qu'un regret : celui de ne pas mourir sur le champ de bataille, en soldat pour mon pays. Le pays permettra bien, du moins, à l'un de ses enfants, au moment de rentrer dans le néant, de proférer ces deux cris de ralliement de tous ceux qui aiment notre chère patrie. Vive la France! Vive la République!

« Ceci est écrit entier de ma main, à Bruxelles, 79, rue Montoyer, le 29 septembre 1891, veille de ma mort. »

Le testament privé, commençait en ces termes :

« Je me tuerai demain; ne pouvant plus supporter l'existence sans celle qui a été la seule joie, le seul bonheur de toute ma vie. Pendant deux mois et demi j'ai lutté; aujourd'hui, je suis à bout. Je n'ai pas grand espoir de la revoir; mais qui sait? du moins je me replonge dans le néant, où l'on ne souffre plus. »

Le Général laissait ses objets mobiliers à Mme Griffith, à condition qu'elle continuât d'habiter avec Mme Boulanger, sa mère, désignait un certain nombre de personnes qui pouvaient choisir

un souvenir rue Montoyer, ne citait pas le nom de sa femme et ne laissait rien à ses filles, sauf la prière de respecter ses dernières volontés. Il terminait ainsi :

« Je désire être inhumé (ceci est ma volonté formelle) dans le caveau que j'ai fait construire au cimetière d'Ixelles pour ma chère Marguerite, caveau dont j'ai le titre de propriété... Je demande que l'on place dans mon cercueil son portrait et la mèche de ses cheveux que j'aurai sur moi au moment de ma mort. Sur la pierre tombale, au-dessous de l'inscription de ma chère Marguerite, avec les mêmes caractères et la même disposition d'écriture, on devra écrire ces quelques mots : *Georges, 29 avril 1837; 30 septembre 1891; ai-je bien pu vivre deux mois et demi sans toi?* »

MARGUERITE

12 DÉCEMBRE 1855

16 JUILLET 1891

A BIENTOT

GEORGES

29 AVRIL 1837

30 SEPTEMBRE 1891

AI-JE BIEN PU VIVRE DEUX MOIS ET DEMI
SANS TOI



AU CIMETIÈRE D'IXELLES

C'est là, sur le rebord du soubassement de la pierre tombale sous laquelle repose Marguerite de Bonnemains, que Georges Boulanger s'est suicidé.

Dans la nuit il rédige douze télégrammes :

« C'est fini » venez tout de suite... Un treizième pour *Mme Veuve Boulanger*, à Versailles; une lettre pour la vieille maman, qui ignorera toujours sa mort :

« Ma chère mère : je pars pour un voyage de quelques jours. Ne sois pas inquiète, je serai bien. »

Il n'y a qu'une version de la matinée du 30 septembre, celle de M. Dutens, son ami, et son hôte depuis quelques jours. Au déjeuner, le Général avait été d'une bonne humeur inaccoutumée. N'était-il pas en règle avec la vie, à la veille d'en déposer le fardeau insupportable. Au matin, vers 10 heures, il sort dans son coupé. Saisi d'un pressentiment, M. Dutens saute en fiacre, retrouve en effet le Général au cimetière, qui sourit, lui prend le bras, l'invite à aller renvoyer son fiacre : « Le coupé les ramènera tous les deux. » Il était 11 h. 1/2. Le Général a fait le tour du tombeau, s'est assis du côté droit, sur le rebord de soubassement... Il a posé son chapeau à terre, sorti un revolver de sa poche, l'a appliqué contre la tempe droite... La balle a traversé le cerveau, est allée se perdre par delà le mur du cimetière... On est accouru au bruit de la détonation, — le Général expirait, quand revint M. Dutens : le coupé devait bien les ramener tous

les deux... Le sang qui coulait à jets, du front à la poitrine, avait détrempe la boucle de cheveux que le Général portait sur le cœur, avec la photographie collée si fort à la peau, qu'on ne put l'enlever sans la déchirer...

Le Général n'est pas enterré que sur les boulevards et dans les salles de rédactions, les mots crépitent :

« Alcibiade de café-concert. »

« Il a pratiqué sur lui-même sa fameuse trouée. »

L'église refuse les funérailles religieuses, le suicidé ayant agi en toute connaissance. Les obsèques se déroulent à travers d'indécentes bouculades, comme pour Mme de Bonnemains. Vingt députés, deux cents délégués de France, derrière Rochefort et Déroulède, qui déploie un drapeau français sur la tombe où il vide un petit sac de cuir, « Je t'apporte de la terre de France. »

Il l'aurait fallu mêlée de terre de Royat...

On raillera l'inscription mortuaire, et méchamment Clemenceau proposera :

« Ci-gît Boulanger qui mourut comme il vécut, en sous-lieutenant. »

Hélas! la rancune et les jalousies politiques ne pouvaient pardonner à ce fabuleux rival qui, sur

son cheval noir, naguère à Longchamp, avait, franchissant tous les obstacles, porté les couleurs de la France.

Le cheval noir : Tunis, qui, à la levée du corps de son maître, hennissait, oublié, dans les écuries...



BIBLIOGRAPHIE

A peu près tout ce qui a paru sur le Boulangisme.

Lectures principalement utilisées :

Le Boulangisme (Adrien Dansette); *Le Brav' Général Boulanger* (Branthôme); *Au Temps du Boulangisme* (Alexandre Zévaès); *Le Mémorial de Saint-Brelade* (Pierre Denis); *Le Journal de la Belle Meunière...*

TABLE DES ILLUSTRATIONS

EN TEXTE

JEAN AJALBERT, <i>dessin de J.-F. Raffaëlli</i>	8
L'HOTEL DES MARRONNIERS.....	121
AU CIMETIÈRE D'IXELLES.....	335

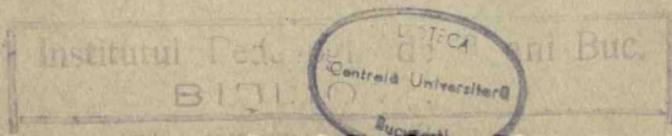
HÔRS-TEXTE

- I. — PORTRAIT DU GÉNÉRAL BOULANGER, *par Debat-Ponsan.*
- II. — MADAME DE BONNEMAINS.
- III. — GEORGES CLEMENCEAU. — CHARLES FLOQUET. — M. CONSTANS. — DÉROULÈDE.
- IV. — M. LAGUERRE. — HENRI ROCHEFORT. — ARTHUR MEYER.
- V. — LA BELLE MEUNIÈRE.
- VI. — LA DUCHESSE D'UZÈS.
- VII. — M^{me} LÉONIDE LEBLANC. — M^{me} MARGUERITE DURAND. — M^{me} SÉVERINE.
- VIII. — LE DUEL DE M. FLOQUET ET DU GÉNÉRAL BOULANGER.

- COUVERTURE

PORTRAIT DU GÉNÉRAL BOULANGER. Musée Carnavalet.
(*Photo Bulloz.*)

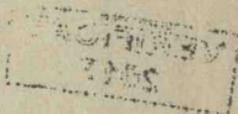
PORTRAIT DE MADAME DE BONNEMAINS. (*Cliché Illustration.*)



VERIFICAT
2017

VE FICAT
1 87

IMPRIMÉ EN FRANCE
PAR LES
ÉTABLISSEMENTS BUSSON
117, RUE DES POISSONNIERS
P O U R
ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
A PARIS
JUILLET 1939



gr. AM

$\frac{8}{11}$

4/1 613 - 22 *[signature]*

$\frac{27}{19}$



ANTICARIAT Nr. 4
LEI 15

428

Extrait du Catalogue

Jean AJALBERT
de l'Académie Goncourt

AUVERGNE. Un vol. in-16

L'ITALIE EN SILENCE ET ROME SANS AMOUR.
Un vol. in-16

MÉMOIRES EN VRAC. Au temps du Symbolisme, 1880-1890. Un vol. in-8°

Francis CARCO
de l'Académie Goncourt

DE MONTMARTRE AU QUARTIER LATIN.
Un vol. in-16

MÉMOIRES D'UNE AUTRE VIE.
Un vol. in-16

A VOIX BASSE. Un vol. in-16

Emil LUDWIG

LE MONDE TEL QUE JE L'AI VU. Traduit de l'allemand par Raymond Henry. Un vol. in-8°

Camille MAUCLAIR

SERVITUDE ET GRANDEUR LITTÉRAIRES.
Un vol. in-8°

Fernand VANDEREM

GENS D'A PRÉSENT. Un vol. in-16

Ambroise VOLLARD

SOUVENIRS D'UN MARCHAND DE TABLEAUX. Un fort volume in-8°, illustré de 24 planches en héliogravure

Éditions Albin Michel

428 73, 74